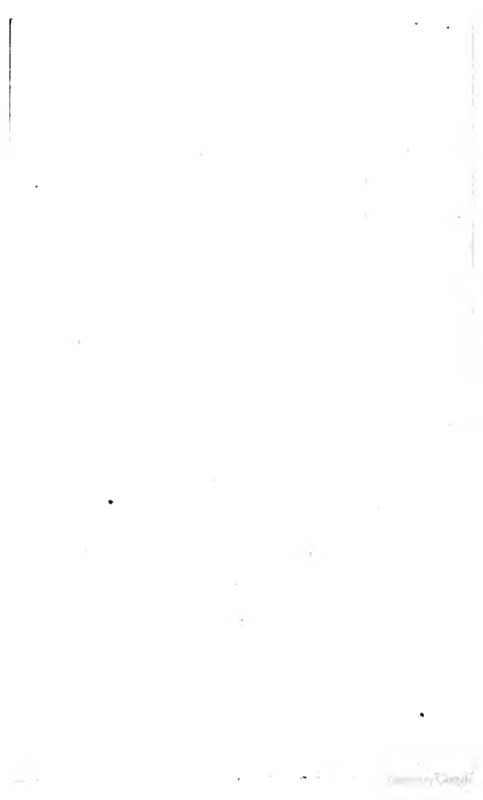




NOUVEAU SIÈCLE
DE LOUIS XIV.

Tome III.

NOUVEAU SIÈCLE
DE LOUIS XIV,
OU
POÉSIES-ANECDOTES
DU REGNE ET DE LA COUR DE CE PRINCE ;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET DES ÉCLAIRCISSEMENS.

SECONDE ÉDITION.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, N°. 20.

AN XIII. (1804.)



L'HISTOIRE DE FRANCE,

PAR LES SATIRES,

OU

POÉSIES-ANECDOTES

DU SIÈCLE ET DE LA COUR DE LOUIS XIV.

1698.

MISÈRE DU PEUPLE.

AIR : *De Joconde.*

ON s'imaginoit que la paix
Dans le sein de la France,
Alloit ramener pour jamais
Une heureuse abondance :
La voilà faite cependant !
Graces au ministère,
Tout va plus mal qu'auparavant ;
On ne voit que misère (1).

Grand Pontchartrain, c'est-là le fruit
De tes ardentes veilles (2) !
C'est ton cœur droit qui nous produit
De si rares merveilles.

L'honnête homme, l'homme de bien
Près de toi n'ont que faire;
Est-on scélérat ou vaurien,
On est sûr de te plaire.

Je ne suis point un révoqué:
Je parle sans colère,
Et fais de ton portrait croqué
Une ébauche légère.
Ne voit-on pas les partisans,
Sous tes heureux auspices,
Plus fripons et plus insolens,
Faire mille injustices?

Quel malheur de voir ces coquins
Désoler nos provinces,
Et faire haïr par leurs larcins
Le plus juste des princes!
Qu'il ait donc soin de ses sujets
Ce maître de la terre,
Ou l'on dira que cette paix
Est pire que la guerre.

(1) *On ne voit que misère.* La misère du peuple étoit grande en effet; tout devoit prescrire au gouvernement une scrupuleuse économie. Il sembla, au contraire, que dispensé de fournir aux frais de la guerre, il ne se crut plus tenu à aucune épargne. On va voir les dépenses énormes qu'occasionna le fastueux étalage du camp de Compiègne.

L'article des bâtimens n'étoit pas moins ruineux : mais le goût du roi ne pouvoit se refréner. *On fait encore un corps de logis de cent mille francs*, écrivoit madame de Maintenon le 19 juillet de cette année. *Marly sera bientôt un second Versailles. Je n'ai pas plu dans une conversation sur les bâtimens. Ma douleur est d'avoir fâché sans fruit. Il n'y a qu'à prier et souffrir. Mais le peuple, que deviendra-t-il ?*

(2) *Grand Pontchartrain, c'est-là le fruit de tes ardentes veilles.* Louis Phelypeaux, comte de Pontchartrain. Ce n'étoit pas sa faute si la guerre avoit épuisé le royaume. « Ce contrôleur-général, dit le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires, étoit de tous les ministres celui que madame de Maintenon cultivoit le plus. Elle y avoit intérêt pour mille affaires qu'elle protégeoit, et pour faire auprès du roi tout ce qui pouvoit approcher ou éloigner à son gré les gens et les choses, parce que c'étoit lui d'ordinaire qui y avoit la principale influence. Personne n'étoit si propre à cette espèce de manége que Pontchartrain. C'étoit un très-petit homme, maigre, bien pris

dans sa petitesse, avec une physionomie d'où sortoient sans cesse des étincelles de feu et d'esprit, et qui tenoit encore plus qu'elle ne promettoit. Jamais tant de promptitude à comprendre, de légèreté et d'agrément dans la conversation, tant de justesse et de vivacité dans les réparties, tant de facilité et de solidité dans le travail, tant d'expédition, tant de connoissance des hommes, ni plus de tour à les prendre. Avec ces qualités, une simplicité éclairée, beaucoup de piété, de bonté, de dignité, même avant et depuis son administration des finances, autant que cette gestion en pouvoit comporter ». Elle lui pesoit depuis long-temps.

En 1690, lorsqu'il fut question de choisir un successeur à Claude le Pelletier, contrôleur-général, madame de Maintenon demandoit à Louis XIV quel homme il choisiroit? *Je prendrai*, répondit le roi, *ce petit homme qui sait dire beaucoup de choses en peu de paroles.* C'étoit Pontchartrain.

Sur quelques importans personnages:

AIR : *De Jean de Vert.*

CHATEAUNEUF, comme un bon bourgeois,
Mène une douce vie ;
On ne lui demande sa voix
Que par cérémonie.
Quand il signe au bas d'un édit,
Il n'en est guères mieux instruit
Que Jean de Vert.

Si plutôt le bon Pontchartrain
Eût réglé la finance,
Il eût, marchant ainsi bon train,
Plutôt ruiné la France,
Et fait regretter les tyrans
Qui nous ont écorchés du temps
De Jean de Vert.

Harlay, le premier président,
Occupe bien sa place ;
Il a l'air d'un grave pédant
Au milieu de la classe :
Il est bon pour les jeunes gens ;
Mais il n'eût rien valu du temps
De Jean de Vert.

Du gros chancelier Boucherat
J'admire la prudence,
Quand à table il juge d'un plat
Pour bien remplir sa panse ;

Mais pour bien juger d'un procès
Je préférerois le laquais
De Jean de Vert.

(30 *août.*)

Camp de Compiègne (1).

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Boufflers est un grand général ;
Pourquoi donc en dire du mal ?
Toutes nos dames sont charmées.
A Coudun, il fait du fracas :
Il conduit fort bien nos armées,
Quand l'ennemi ne paroît pas.

Quand je vois Boufflers dans un camp
Crier : tambours, battez au champ,
Jouez hautbois, sonnez trompettes,
Il me paroît plus empêché
Que ne fut aux marionettes
Jadis le fameux Brioché

Louis a choisi ce héros
Par-dessus tous ses généraux ;
Il ne faut pas que l'on s'en plaigne ;
Car ce monarque étoit bien sûr
Qu'il feroit mieux devant Compiègne
Qu'il n'avoit fait devant Namur (2).

(1) Ce camp fut un spectacle que Louis

XIV voulut donner à ses enfans et petits-enfans, et particulièrement à madame de Maintenon. On y vit l'image d'un siége, l'attaque d'un camp retranché, une bataille rangée, un enlèvement de fourrageurs, etc.; en un mot, ce fut une espèce de démenti donné à toute l'Europe, qui publioit que les dépenses précédentes avoient mis le royaume si bas qu'il ne se releveroit de long-temps. Peut-être, dit très-sensément un historien, eût-il été à propos de la laisser dans cette persuasion, puisque la crainte de la trop grande puissance de la France servoit de prétexte à toutes les ligues qui se faisoient contre elle, et qui ont coûté tant de maux et de sang au royaume. Quoi qu'il en soit, le campement dans la plaine de Compiègne étoit de plus de soixante mille hommes. Le duc de Bourgogne fut généralissime, et avoit sous lui le maréchal de Boufflers, qui étoit le vrai général. Ce maréchal, *le premier homme du monde pour ces sortes de choses*, fit une dépense immense en magnificence de tentes, de meubles, d'équipages et de tables. Toute la cour mangea chez lui plusieurs fois. Une affluence prodigieuse

de curieux de toutes les nations accourut à ce spectacle superbe, qui dura dix-sept jours.

« On fit le siége de Compiègne dans toutes les formes, dit le duc de Saint-Simon, dans ses Mémoires : Crenan défendit la place. Le samedi 13 septembre fut destiné à l'assaut. Le roi, suivi de toutes les dames, et par le plus beau temps du monde, alla sur le rempart d'où l'on découvrit toute la plaine et la disposition de toutes les troupes. C'étoit le plus beau coup-d'œil qu'on pût imaginer que toute l'armée et ce nombre prodigieux de curieux de toutes conditions, à distance des troupes pour ne les pas embarrasser, et ce jeu des attaquans à découvert, parce qu'il n'y avoit rien de sérieux que la montre, et qu'il n'y avoit de précautions à prendre pour les uns et pour les autres que la justesse des mouvemens. Mais un spectacle d'un autre sorte, ajoute Saint-Simon, et que je peindrois dans quarante ans comme aujourd'hui, tant il me frappa, fut celui que, du haut du rempart, le roi donna à toute son armée et à cette foule innombrable de spectateurs de tout

état, tant dans la plaine que dessus le rempart même. Madame de Maintenon y étoit, en face de la plaine et des troupes, dans sa chaise à porteurs, entre ses trois glaces, et ses porteurs retirés. Sur le bâton de devant, à gauche, étoit assise madame la duchesse de Bourgogne ; du même côté, en arrière et en demi-cercle, debout, madame la duchesse, madame la princesse de Conti et toutes les dames, et derrière elles des hommes : à la glace droite de la chaise, le roi debout, et un peu en arrière un demi-cercle de ce qu'il y avoit en hommes de plus distingué. Le roi étoit presque toujours découvert, et à tout moment se baissoit dans la glace pour parler à madame de Maintenon, pour lui expliquer tout ce qu'elle voyoit et les raisons de chaque chose. A chaque fois, elle avoit l'honnêteté d'ouvrir la glace de quatre ou cinq doigts, jamais de la moitié. Quelquefois elle ouvroit pour quelques questions au roi ; mais c'étoit presque toujours lui qui, sans attendre qu'elle parlât, se baissoit tout-à-fait pour l'instruire ; et quelquefois qu'elle n'y prenoit pas garde, il frappoit contre la glace pour la faire

ouvrir. Jamais il ne parla qu'à elle, excepté pour donner des ordres en peu de mots et quelques réponses à madame la duchesse de Bourgogne, qui tâchoit de se faire parler, et à qui madame de Maintenon montroit et parloit par signe de temps en temps, sans ouvrir la glace de devant, à travers laquelle la jeune princesse lui crioit quelques mots. Il y avoit vis-à-vis la chaise à porteurs un sentier taillé en marches roides, qu'on ne voyoit point d'en haut, et une ouverture qu'on avoit faite dans cette vieille muraille, pour pouvoir aller prendre les ordres du roi d'en bas, s'il en étoit besoin. Le cas arriva. Crenan envoya Canillac, colonel de Bourgogne, qui étoit un des régimens qui défendoient, pour prendre l'ordre du roi sur je ne sais quoi; Canillac se met à monter, et dépasse jusqu'un peu plus haut que les épaules. Je le vois d'ici aussi distinctement qu'alors. A mesure que la tête dépassoit, il avisoit cette chaise, le roi et toute son assistance, qu'il n'avoit point vue ni imaginée, parce que son poste étoit en bas, aux pieds du rempart, d'où on ne pouvoit découvrir ce qui étoit

dessus. Ce spectacle le frappa d'un tel étonnement qu'il demeura court à le regarder, la bouche ouverte, les yeux fixes, et le plus grand étonnement peint sur le visage. Il n'y eut personne qui ne le remarquât, et le roi le vit si bien qu'il lui dit avec émotion : *eh bien, Canillac ! montez donc, qu'est-ce qu'il y a ?* il acheva de monter, et vint au roi à pas lents, tremblant et passant les yeux à droite et à gauche d'un air éperdu. J'étois à trois pas du roi ; Canillac passa devant moi, et balbutia fort bas quelque chose : *comment dites-vous*, dit le roi ? *mais parlez donc.* Jamais il ne put se remettre ; il tira de soi ce qu'il put. Le roi, qui n'y comprit pas grand'chose, vit bien qu'il n'en tireroit rien de mieux, répondit aussi ce qu'il put, et ajouta d'un air chagrin : *allez monsieur !* Canillac ne se le fit pas dire deux fois, regagna son escalier, et disparut. A peine étoit-il dedans que le roi, regardant autour de lui : *Je ne sais pas ce qu'a Canillac*, dit-il ; *mais il a perdu la tramontane, et n'a plus su ce qu'il me vouloit dire.* Personne ne répondit. Vers le moment de la capitulation, madame de Maintenon apparemment demanda per-

mission de s'en aller : le roi cria, *les porteurs de madame*. Ils vinrent, et l'emportèrent. Moins d'un quart d'heure après, le roi se retira. Plusieurs se parlèrent fort bas. On ne pouvoit revenir de ce qu'on venoit de voir. Ce fut le même effet parmi tout ce qui étoit dans la plaine. Jusqu'aux soldats demandoient ce que c'étoit que cette chaise à porteurs, et le roi à tout moment baissé dedans. Il fallut doucement faire taire les officiers et les questions des troupes. On peut juger de ce qu'en dirent les étrangers, et de l'effet que fit sur eux un tel spectacle. Il fit du bruit dans toute l'Europe, et y fut aussi répandu que le camp de Compiègne, avec toute sa pompe et sa prodigieuse splendeur.

Cette *pompe et cette splendeur* étoient bien scandaleuses dans l'état d'épuisement et de misère où la France étoit réduite après une guerre qui n'étoit terminée que depuis neuf mois. Le roi fit présent de cent mille livres au maréchal de Boufflers ; et tous les officiers généraux et particuliers se ruinèrent à l'envi les uns des autres.

(2) *Qu'il feroit mieux devant Compiègne qu'il n'avoit fait devant Namur.*

En 1695, Boufflers s'étoit jetté dans Namur, assiégé par le roi Guillaume : ni lui, ni Villeroi, qui s'étoit avancé avec une armée, n'avoient pu empêcher la reddition de la place.

Au duc de Bourgogne. (1)

Va, prince généreux, va, que rien ne t'arrête !
Abandonne ton ame à ses transports guerriers,
Et dans un champ fécond va semer les lauriers
Qui doivent couronner ta tête.

Apprends l'art des héros dans l'école de Mars ;
Commence une illustre carrière ;
Couvre ton jeune front d'une noble poussière ;
Et foule fièrement les traces des Césars.

Petit-fils d'un grand roi que l'univers révère,
Et dont le nom inspire et l'amour et l'effroi,
Tout le monde a les yeux sur toi,
Et tu remplis déja l'un et l'autre hémisphère.

Déjà fendant les airs avec son char volant,
L'impatiente Renommée
Annonce que tu vas commander une armée,
Et cent peuples divers se disent en tremblant :

Quel est ce nouveau Mars qui menace la terre?
Nous devons nous attendre à des faits inouis;
La main qui doit porter le sceptre de Louis,
Apprend à lancer son tonnerre.

(1) Le duc de Bourgogne avoit alors

quinze ans, et venoit d'être marié à la princesse de Savoie, le 7 décembre précédent. Le camp de Compiègne avoit eu lieu principalement pour son instruction.

1699. (1er. *mars.*)

Impôt sur les théâtres, en faveur de l'hôpital.

AIR : *du Confiteor.*

ON ne pouvoit voir autrefois
Les théâtres en conscience;
Depuis que l'on y met des droits (1),
Les dévots font tourner la chance:
C'est en faveur de l'hôpital
Que l'on n'y trouve plus de mal.

Admirons tous ce grand agent,
L'intérêt qui de tout dispose !
Courage, enfans ! pour de l'argent
Nous ferons bientôt autre chose ;
Et sans crainte, en d'autres endroits,
Nous irons en payant les droits.

(1) Arrêt du conseil, du 1er mars 1699, qui ordonne aux comédiens de donner *le sixième de la recette aux pauvres de l'hôpital général;* et ce même jour, l'on

paya 3 liv. 12 s. au théâtre, aux secondes loges 36 s., au parterre 18 s. On ne payoit avant ce temps que 15 s. au parterre, et 10 s. aux galeries; mais lorsque, pour des pièces nouvelles, les comédiens étoient obligés à des frais extraordinaires, ils s'adressoient au lieutenant civil du Châtelet, qui leur permettoit d'augmenter leur entrée pendant le cours des représentations de la pièce nouvelle. (*Abrégé de l'histoire du Théâtre françois, par le chevalier de* Mouhi.)

(*26 septembre.*)

NOMINATION DE PONTCHARTRAIN

A la place de chancelier (1). *Exclusion du président* DE *HARLAY* (2).

Qu'au roi chacun rende grace,
Harlay n'est point chancelier;
De ses modestes grimaces
Il a su se défier;
Le roi pénétrant et sage
A démasqué son visage;
De sceaux il n'aura meshui,
Si ce n'est ceux de son puits.

Croyez-moi, barbe de chèvre,
Que votre menton soit net;
Allez sur le quai de Gèvre
Chercher un plus grand collet.
Cessez de vous contrefaire,
Vous n'en avez plus que faire;
Car des sceaux vous n'aurez meshui,
Si ce n'est ceux de votre puits.

Quittez la perruque blanche,
Reprenez votre crin gris;
On veut bien à l'audience
Vous voir en chauve-souris:
Un huissier à la baguette
Vous fera la place nette;
Mais des sceaux vous n'aurez meshui,
Si ce n'est de votre puits.

Sachez que votre abondance
De dédain et de mépris,
Si peu de condescendance
Pour les intérêts d'autrui,
Font que chacun se réveille
Pour publier la merveille
Que des sceaux vous n'aurez meshui,
Si ce n'est de votre puits.

(1) Le chancelier Boucherat mourut le 25 septembre.

(2) Ce jour-là même, qui étoit un mercredi, veille d'un voyage de Fontainebleau, le roi, après le conseil, dit à Pontchartrain

chartrain qui en sortoit le dernier : « Seriez-vous bien aise d'être chancelier de France ? » Oh ! sire, répondit-il, si je vous ai demandé plus d'une fois d'être déchargé des finances pour demeurer simple ministre et secrétaire d'État, vous pouvez juger si je les quitterois de bon cœur pour la première place où je pusse arriver. « Eh bien ! dit le roi, n'en parlez à personne, sans exception ; mais si le chancelier meurt, comme il est peut-être mort à cette heure, je vous fais chancelier ; et votre fils, secrétaire d'État en titre, exercera tout à fait »... Pontchartrain embrassa les genoux du roi, et se retira dans la plus grande joie qu'il eût jamais ressentie, moins d'être chancelier, ce qui pourtant le combloit de satisfaction, que pour être délivré des finances, dont le fardeau, malgré la paix, lui devenoit chaque jour plus insupportable. Sa nomination n'eut lieu que le samedi, jour de son arrivée à Fontainebleau. Le roi donna ordre au maréchal de Villeroi de faire avertir Pontchartrain de venir lui parler. Il y alla, et en sortit chancelier de France.

(2) De Harlay, premier président du parlement de Paris, s'étoit mis sur les rangs pour être chancelier. Le roi et madame de Maintenon lui avoient donné parole de le porter à cette dignité. Consulté sur la légitimation des enfans du roi, sans nommer la mère, c'étoit lui qui l'avoit préparée, par l'exemple du chevalier de Longueville, qui fut mis en avant pour servir de planche, et accoutumer les esprits à cette étrange innovation. Au portrait, sans doute exagéré, qu'en fait cette chanson, il faut joindre le suivant, de la façon du duc de Saint Simon :

« Achilles de Harlay étoit un petit homme à visage à losange, le nez grand et aquilin, des yeux de vautour, qui sembloient dévorer les objets et percer les murailles ; un rabat, et une perruque noire, mêlée de blanc, l'un et l'autre guères plus longs que les ecclésiastiques les portent ; une calotte, des manchettes plates, comme les prêtres et le chancelier, mais étriquées ; le dos courbé, une parole lente toute pesée, une prononciation ancienne et gauloise, et souvent les mots de même ; tout son extérieur contraint,

gêné, affecté, l'air hypocrite, le maintien faux et cynique, des révérences profondes, allant toujours rasant les murailles ; un air respectueux, mais à travers lequel pétilloient l'audace et l'insolence, et des propos composés, à travers lesquels sortoient toujours l'orgueil de toute espèce, et tant qu'il osoit, le mépris et la dérision. Les sentences et les maximes étoient son langage ordinaire, même dans les propos communs ; toujours laconique, jamais à son aise, ni personne avec lui ; beaucoup d'esprit naturel et fort étendu ; une grande connoissance du monde, sur-tout des gens avec qui il avoit affaire ; beaucoup de belles-lettres, profond dans le droit ; une justesse et une vivacité de réparties étonnantes ; supérieur aux plus fins procureurs dans la science du palais ; un talent incomparable du gouvernement, par lequel il s'étoit rendu tellement le maître du parlement, qu'il n'y avoit aucun membre de ce corps qui ne fût devant lui un écolier, qu'il dominoit la grand'chambre et les enquêtes assemblées, et les tournoit comme il vouloit..... Juste avec exacti-

tude entre Pierre et Jacques pour la réputation ; l'iniquité la plus consommée, la plus artificieuse, la plus suivie, selon son intérêt, sa passion et le vent surtout de la cour et de la fortune ». Célèbre par des mots cyniques, perçans, durs, qui le rendoient le fléau de tous ceux qui avoient affaire à lui, on auroit pu faire un Harléyana de ses réparties. Mort le 13 juillet 1712, à soixante-dix-sept ans.

Nomination de Chamillart (1)
A la place de contrôleur-général.

Air : *Lampons.*

Le roi choisit Chamillart
Parce qu'il sait le billard (2).
Tudieu ! la belle science
Pour gouverner toute France !
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

(1) Michel de Chamillart, d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite maître des requêtes, conseiller d'État, contrôleur-général en 1699, à la place de Pontchartrain, et ministre de la guerre en

1701, à la place de Barbezieux, mort en 1721, à soixante-dix ans.

(2) *Parce qu'il sait le billard.* Ce fut en effet la principale cause de son élévation ; il étoit habile à ce jeu que le roi aimoit beaucoup. Ce prince faisoit, presque toutes les soirées d'hiver, des parties avec M. de Vendôme et M. le Grand (le grand écuyer), et tantôt avec le maréchal de Villeroi et M. de Grammont. Ils surent que Chamillart y jouoit fort bien, ils voulurent en essayer à Paris; ils en furent si contens qu'ils en parlèrent au roi, et le vantèrent tant qu'il leur dit de l'amener la première fois qu'ils iroient à Paris. Le roi trouva qu'on ne lui avoit rien dit de trop, et goûta la personne de Chamillart, qui étoit modeste et retenu. Il en parla à madame de Maintenon, qui le vit et le goûta au moins autant que lui. On le fit intendant de Rouen, puis intendant des finances, administrateur de Saint-Cyr, et contrôleur-général. Il n'étoit pas aussi habile à gouverner les finances qu'à jouer au billard ; mais il savoit se faire aimer par une douceur, une patience et une affabilité inconnues

dans ce poste avant lui; il n'avoit point de présomption ; le roi, qui en avoit pour lui, l'encouragea à se charger du plus pesant fardeau, en lui disant : *je serai votre second.* Il avoit donné une grande preuve de probité, lorsqu'il étoit conseiller au parlement; rapporteur d'un procès injustement perdu par sa négligence, il rendit à la partie condamnée 20,000 livres dont il s'agissoit dans l'affaire.

« Chamillart, dit Saint-Simon, étoit un homme qui marchoit en dandinant, et dont la physionomie ouverte n'annonçoit que la douceur et la bonté, et tenoit parfaitement parole ».

Le même duc de Saint-Simon fait encore les réflexions suivantes sur les motifs de quelques choix, à la fin de ce règne. « Le roi, qui avoit été fatigué de la supériorité d'esprit et de mérite de ses anciens ministres, et de ses anciens généraux, voulut primer par l'esprit, par la conduite, dans le cabinet et la guerre, comme il dominoit par-tout ailleurs. Il savoit qu'il ne l'avoit pu jusque-là ; c'en fut assez pour sentir tout le soulagement de ne les avoir plus, et pour se bien garder d'en choisir

à leur place qui pussent lui donner la même jalousie. C'est ce qui le rendit si facile sur les survivances de secrétaires d'État, et tandis qu'on voyoit des novices et des enfans même exercer quelquefois en chef ces importantes fonctions, le roi ne laissoit aucun espoir de survivance pour les emplois les plus chétifs; c'est ce qui fit que lorsque les emplois de secrétaires d'État et ceux de ministres étoient à remplir, il ne consulta que son goût et affecta de choisir des gens fort médiocres. Il s'en applaudissoit même jusque-là qu'il lui échappoit souvent de dire qu'il les prenoit pour la forme, et qu'il se piquoit en effet de le faire. Ces nouveaux venus lui plaisoient même à titre d'ignorance, et s'insinuoient d'autant plus auprès de lui, qu'ils la lui avouoient plus souvent, et qu'ils affectoient de s'instruire de lui, jusque des plus petites choses. Ce fut par-là que Chamillart entra si avant dans son cœur, et qu'il fallut tous les malheurs de l'État et les plus redoutables cabales, pour le forcer à s'en priver. Il fut sur le choix de ses généraux comme sur celui de ses ministres; s'applaudissant de les

conduire de son cabinet, il vouloit qu'on crût que de ce cabinet il commandoit toutes ses armées ».

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

PAR des instrumens différens,
L'on a fait fortune en tout temps;
Et ce qui la rend si complette
Dans la race des Chamillart,
C'est du grand-père la navette (1)
Et du petit-fils le billard.

(1) Le père de Chamillart avoit été intendant à Caen, et ensuite maître des requêtes. Cette *navette* sembleroit indiquer que son grand-père avoit été fabricant en soie ou en laine.

Rétrécissement de la place des Conquêtes (1) ou de LOUIS-LE-GRAND, *autrement dite de Vendôme.*

AIR : *De Joconde.*

POURQUOI, chers amis, sans pitié
Traiter les gens de bêtes,
Pour avoir réduit à moitié
La place des Conquêtes?

Pour moi, je dis Mansart (2) savant,
Car il est manifeste
Que l'espace est encor trop grand
Pour ce qui nous en reste.

(1) *La place des conquêtes.* Monument érigé par la ville de Paris. La place étoit d'abord très-vaste; elle avoit trois faces qui étoient celles d'un palais immense, dont les murs étoient déja élevés, lorque le malheur des temps, en 1699, força la ville de bâtir des maisons de particuliers sur les ruines de ce palais commencé, qui étoit destiné à la bibliothèque du roi.

(2) Jules Hardouin Mansart, fameux architecte, mort en 1708, à soixante-neuf ans, eut la conduite de presque tous les bâtimens de Louis XIV. Ce fut sur ses dessins que furent exécutés les places de Vendôme et des Victoires, le dôme des Invalides, le château de Versailles, etc. Il eut la place d'intendant et ordonnateur-général des bâtimens du roi, arts et manufactures.

A LOUIS XIV,

Sur la statue de la place Vendôme.

A LA place royale on a placé ton père
Parmi les gens de qualité.
On voit sur le pont neuf ton aïeul débonnaire,
Près du peuple qui fut l'objet de sa bonté;
Pour toi, des partisans le prince tutélaire,
A la place Vendôme entre eux on t'a placé.

EPIGRAMME

Sur le même sujet.

TU regardes cette effigie!
Sais-tu ce qu'elle signifie?
Louis du bout du doigt montrant
Les capucins du grand couvent:
Peuple, dit-il, par la besace,
Ces bons pères gagnent les cieux;
Pour vous obtenir cette grace
Je veux vous réduire comme eux.

IMPOSITIONS.

AIR : *Réveillez-vous.*

CHAMILLART veut qu'une pucelle,
Passé quinze ans, paye un écu,

Et que toute femme infidelle
En paye autant pour son cocu.

Pour la ferme du cocuage,
On trouve en foule des traitans;
Mais pour celle du pucelage,
On ne trouve aucuns partisans.

(1er. *novembre.*)

De Charles II, roi d'Espagne (1).

Ci gît Charles second, célèbre roi d'Espagne,
Qui de ses jours ne fit campagne,
Qui ne fit pas même un enfant....
Qui le rend donc fameux? — Il fit un testament.

(1) Charles II, fils de Philippe IV, roi d'Espagne, lui succéda à l'âge de quatre ans, en 1665. Il épousa en premières noces Marie-Louise d'Orléans, et en secondes, Marie-Anne de Bavière, princesse de Neubourg. La seule chose qui l'occupa pendant sa vie fut le choix de son successeur. Son premier testament, fait en 1698, appelloit au trône d'Espagne le prince électoral de Bavière, neveu de sa femme. Deux ans après, ce prince étant mort, Charles déclara Phi-

lippe de France, duc d'Anjou, son héritier, et mourut le 1er novembre suivant, âgé de 39 ans. Quelques mois avant sa mort, il fit ouvrir les tombeaux de son père, de sa mère et de sa première femme, et baisa les restes de ces cadavres. Il avoit été élevé dans l'ignorance; il ne connoissoit pas les États sur lesquels il régnoit, et lorsque les François assiégèrent Mons, il crut que cette place étoit au roi d'Angleterre. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne.

Le duc d'Anjou appellé a la couronne d'Espagne.

Couplets à Louis XIV (1).

Air : *La bonne aventure.*

L'Éternel va sous tes loix
Ranger la nature;
Déja l'Espagne chez toi
Commence de prendre un roi:
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure!

Dans un traité ménagé,
Peur d'une rupture,

Tu t'étois mal partagé (2) ;
Mais le ciel t'a délivré :
La bonne aventure, etc.

Guillaume l'avoit dicté
  Par malice pure ;
Mais par imbécillité
Léopold l'a rejetté :
La bonne aventure, etc.

AU DUC D'ANJOU.

Prince vous êtes bien né,
  La preuve en est sûre ;
Car vous êtes couronné
Avant père et frère aîné :
La bonne aventure, ô gué !
  La bonne aventure !

(1) Par son second testament, en date du 2 octobre 1699, Charles II, après avoir consulté le pape, déclara héritier de toute la monarchie d'Espagne Philippe d'Anjou, second fils du dauphin ; à son défaut, soit qu'il mourût, soit qu'il devînt roi de France, il appella le duc de Berri, aux mêmes conditions ; à son défaut, l'archiduc Charles, sous la même réserve de ne pouvoir réunir l'Empire et la couronne d'Espagne ; puis enfin le duc de Savoie. Le duc d'Orléans, frère

du roi, qui avoit été oublié dans ce testament, fit ses protestations le premier décembre (Abr. chr. d'après Hen.) ; Charles II mourut le 9 juin de l'année suivante.

Il faut lire dans les Mémoires de Saint-Simon les intrigues de la cour d'Espagne au sujet de ce testament.

Un plaisant de cour qui venoit d'assister à l'ouverture du testament, le duc d'Albrantes, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du successeur. Aussitôt qu'il parut, il fut investi : *Blécourt*, ambassadeur de Louis XIV, s'avance ; il le regarde fixément, puis faisant semblant de chercher ce qu'il avoit presque devant les yeux, il tourne la tête. Cette action surprit *Blécourt*, et fut mal interprétée pour la France. Mais tout-à-coup le duc faisant comme s'il n'eût pas apperçu le comte de *Harrach*, ambassadeur de l'empereur, il prit un air de joie, lui sauta au col, et lui dit en espagnol : *Monsieur, c'est avec beaucoup de plaisir*, et faisant une pause pour le mieux embrasser : *oui, monsieur, c'est avec une joie extrême et le plus grand contentement que je me*

sépare de vous, et prends congé de la très-auguste maison d'Autriche. (Mém. de Saint-Simon).

(2) Depuis le traité de Riswick, Charles II étant sur les bords de sa tombe, la succession d'Espagne étoit l'objet des négociations de tous les cabinets de l'Europe. Il y eut plusieurs traités de partage; par le premier, fait entre le roi de France, le roi d'Angleterre, et les états généraux, signé à la Haye le 11 octobre, le prince électoral de Bavière est désigné roi d'Espagne, le dauphin roi de Naples et de Sicile, l'archiduc Charles, duc de Milan.

Le roi d'Espagne, irrité de voir qu'on partageoit sa couronne de son vivant, et voulant empêcher qu'elle ne fût démembrée après lui, fit alors son premier testament, par lequel il appelloit le prince électoral de Bavière au trône d'Espagne, comme son plus proche héritier, attendu la renonciation de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France. Ce traité ni le testament n'eurent d'exécution, à cause de la mort du jeune prince électoral de Bavière, arrivée le 6 février 1699. Cette mort donna lieu au second traité de par-

tage signé à Londres le 13 mars, et à la Haye le 25, entre les mêmes puissances. Il ne changeoit rien au premier par rapport au dauphin, sinon qu'on ajoutoit à son lot la Lorraine, et en dédommagement le duc Léopold avoit le Milanez, qu'on ôtoit à l'archiduc, pour lui donner tout le reste de la succession d'Espagne. Les deux conditions de ce traité furent que l'empereur accepteroit dans trois mois les conventions qu'il contenoit, et que jamais la couronne d'Espagne ne pourroit être réunie à l'Empire sur la même tête. Léopold se croyoit si sûr du roi d'Espagne, qu'il dédaigna les avantages qu'il obtenoit par ce traité, et il ne fut plus temps d'y revenir, lorsqu'on eut connoissance du dernier testament de Charles II.

(11 *novembre.*)

Acceptation de la couronne d'Espagne.

Sonnet a Louis XIV.

Deux Etats disputoient un fameux héritage,
A l'Espagne chacun vouloit donner un roi ;
Louis prononce en maître, et dit : qu'on la partage,
Et l'Europe étonnée acceptoit cette loi.

Cependant

Cependant de ce coup l'Espagne est dans l'effroi.
Ah! prévenons, dit-elle, un si sensible outrage!
Philippe doit régner; le ciel l'a fait pour moi,
Et si Louis l'agrée, on va lui rendre hommage.

Louis juge : qu'un seul, dit-il, soit couronné (1)!
L'héritier est connu, que tout lui soit donné.
Ce jugement, grand roi, vaut plus qu'une victoire!

Il termine la guerre, il comble tous nos vœux.
Salomon, en jugeant, s'est acquis moins de gloire:
Aussi sage que lui, vous êtes plus heureux.

(1) Louis XIV accepta la succession d'Espagne pour son petit-fils, le 2 novembre, dix jours après la mort de Charles II. Le testament n'étoit pas l'ouvrage de la cour de France, mais celui de plusieurs grands d'Espagne qui vouloient empêcher que leur monarchie ne fût démembrée. Il paroît même que Louis XIV n'en eut connoissance que lorsqu'il fut ouvert. D'abord l'Angleterre et la Hollande reconnurent le nouveau roi; le duc de Savoie et le duc de Bavière firent plus, ils agirent pour lui. L'empereur fit ses protestations; les autres puissances de l'Europe demeurèrent neutres, et tout le monde se prépara à la guerre.

(4 *décembre.*)

ADIEUX DE VERSAILLES ET DE SES ENVIRONS

Au nouveau Roi d'Espagne (1).

VERSAILLES, Marly, Trianon,
Voyant le grand roi d'Ibérie
Regreter leurs attraits et ceux du beau Meudon,
Lui crioient d'une voix de respect attendrie :
Prince, ne vous affligez plus;
Vous trouverez dans l'Hespérie
De quoi vous consoler de nous avoir perdus;
Elle aura ses beaux lieux, comme votre patrie.
Que l'on seroit heureux, si, pour charmer l'ennui
Où vous nous laissez aujourd'hui,
Chacun pouvoit bâtir dans sa propre campagne
Des châteaux de même beauté
Et de même solidité
Que seront désormais vos châteaux en Espagne !

(1) Le nouveau roi d'Espagne, proclamé à Madrid le 4 novembre, partit de Versailles le 4 du mois suivant. Il s'embloit né pour le trône où la fortune venoit de le placer. *Doué d'un sang-froid inaltérable*, disoit madame de Mainte-

non, *rien ne sera capable de lui faire perdre cette gravité dont il a été affublé dès le ventre de sa mère.*

Les adieux du roi et du grand dauphin se firent à Sceaux. *Je n'oublierai jamais*, écrit-elle*, *la scène où nos princes firent éclater une tendresse si touchante, les uns pour les autres ; quoi qu'il leur en ait coûté, j'en ai été ravie. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être prince et si sensible*. Ce fut alors que Louis XIV, quittant son petit-fils, qui étoit le gage de l'union de la France et de l'Espagne, dit ce mot fameux, et d'un si grand sens : *il n'y a plus de Pyrénées.*

Le nouveau roi d'Espagne, qui prit le nom de Philippe, joignoit à la plus scrupuleuse dévotion un tempérament très-impérieux. Il épousa en 1701 Marie-Louise de Savoie, sœur de la duchesse de Bourgogne. Cette princesse mit à profit les besoins du roi pour le gouverner. « Elle a fait mettre, dit la seconde madame dans une de ses lettres, des roulettes au lit de son mari ; lui refuse-t-il quelque chose, elle pousse ce lit loin du sien ; lui accorde-t-il sa demande, les lits

se rapprochent ». Sa seconde femme, princesse de Parme, ne fut pas moins habile dans cette science de gouvernement. Philippe avoit de la valeur et du bon sens ; mais il étoit froid, indolent, taciturne : dans ses dernières années, il fut atteint d'une espèce de folie très-farouche. On aura occasion de parler dans les notes suivantes des différens événemens produits par le choix que Charles II fit de ce prince pour lui succéder. Dès que ce nouveau roi fut marié, Louis XIV et madame de Maintenon songèrent à placer auprès de lui et de sa jeune épouse, âgée de treize ans, une personne capable de les diriger. On fit choix d'une des intrigantes la plus déliée et la plus ambitieuse qui eût jamais existé ; on ne la croyoit que prudente et docile : ce fut Marie-Anne de la Trémouille de Noirmoutier, veuve en premières noces de Talleyrand, prince de Chalais, et en secondes du duc de Bracciano, grand d'Espagne et chef de la maison des Ursins. Elle connoissoit les coutumes d'Espagne, et avoit beaucoup de politesse et d'esprit. Altière, riche, indépendante, elle obtint, avec le titre

de *camarera-major*, le droit de prendre les pantoufles et la robe-de-chambre du roi lorsqu'il se couchoit, de disputer d'adresse avec les femmes piémontoises dans le service intérieur de la reine ; mais l'ambition fait surmonter tous les dégoûts. La princesse des Ursins régna véritablement sur l'Espagne pendant plusieurs années, et se joua même de Louis XIV et de madame de Maintenon, avec lesquels elle se conduisit avec une audace extraordinaire. La seconde reine d'Espagne commença par la chasser.

Philippe V étoit décidément bossu. (*Lettre de la deuxième* Madame.)

1701. (5 *janvier*.)

MORT DE BARBEZIEUX (1).

Air : *De Joconde.*

POUR avoir au dieu de l'amour
Trop su marquer son zèle,
Barbezieux a perdu le jour
D'une façon cruelle :

Si le clairvoyant Pontchartrain
Trouvoit quelque Nanette
Qui le menât le même train,
O la belle défaite !

(1) Louis-François le Tellier, marquis de Barbezieux, troisième fils du marquis de Louvois, secrétaire d'État de la guerre après la mort de son père, mourut presque subitement dans sa trente-troisième année. Il se tua *par l'alliance qu'il voulut faire d'une vie libertine et dissipée avec les travaux qu'exigeoient les circonstances où la France se trouvoit.* C'étoit un homme d'une figure frappante, extrêmement agréable, mais mâle, avec beaucoup d'esprit, de pénétration, d'activité, de justesse, et une facilité incroyable au travail. Il avoit des graces dans toute sa personne, et rapportoit les affaires au conseil avec justesse et quelquefois avec éloquence : mais orgueilleux, entreprenant, vindicatif, même brutal à l'excès ; digne fils de Louvois, en un mot, il ne vouloit trouver de résistance en rien. « Il avoit accoutumé le roi à remettre son travail quand il avoit trop bu ou qu'il avoit fait quelque partie, et il lui mandoit qu'il

avoit la fièvre. Le roi le souffrit par l'utilité et la facilité de son travail; mais il ne l'aimoit pas, et s'appercevoit fort bien de ses absences. Madame de Maintenon, qui avoit perdu son père, trop puissant, protégeoit le fils, qui étoit très-respectueux devant elle. C'étoit, à tout prendre, de quoi faire un grand ministre, mais étrangement dangereux... C'étoit la libéralité, la magnificence, la prodigalité même, qui l'avoient déja mené bien loin, mais pour servir ou pour nuire, et sur-tout pour aller à son but..... Fagon, qui l'avoit condamné d'abord et qui ne l'aimoit pas, non plus que son père, fut accusé de l'avoir trop saigné exprès : du moins lui échappa-t-il des paroles de joie de ce qu'il n'en reviendroit pas, une des deux dernières fois qu'il sortit de chez lui... Il désoloit souvent par les réponses hautes qu'il faisoit à ses audiences : il faisoit attendre les premières personnes de la cour, tandis qu'il jouoit dans son cabinet avec ses chiens, et qu'il s'amusoit avec quelques bas complaisans ; et encore après avoir fait attendre long-temps, il sortoit souvent par les derrières... Il mourut la veille des

Rois, et la cour étoit à Marly. Plusieurs belles dames, qui perdoient beaucoup à sa mort, étoient fort éplorées dans le salon de Marly : mais quand elles se mirent à table et qu'on eût tiré le gâteau, le roi témoigna une joie qui parut vouloir être imitée ; il ne se contenta pas de crier : *la reine boit !* mais, comme au cabaret, il frappa et fit frapper chacun de sa cuiller et de sa fourchette sur son assiette : ce qui causa un *charivari* fort étrange, qui, à diverses reprises, dura tout le souper ; les pleureuses firent *chorus*, et se livrèrent même à cette sorte de plaisir avec plus de vivacité et de plus longs éclats de rire que les autres ». (*Mém. de Saint-Simon*).

Air : *Quand le péril est agréable.*

La parque, par un coup funeste,
Vient de nous ôter Barbezieux ;
Hélas ! nous n'en sommes pas mieux,
Puisque le Pontchartrain nous reste.

Air : *Du Confiteor.*

GRAND Louvois, lorsque du poison (1)
Tu sentis la cruelle atteinte,
Qu'une éternelle pamoison
Nous saisit d'horreur et de crainte,
L'on vit briller dans Barbezieux
Le noble sang de ses aïeux.

Mais aujourd'hui la même main
Qui t'a privé de la lumière ;
De ton fils perce encor le sein
Dans le plus beau de sa carrière,
Et nous laisse pour successeur
Un (2)... délivrez-nous-en seigneur !

(1) Dans le manuscrit d'où nous avons tiré ces couplets, on prétend que *Louvois s'empoisonna, quand il vit que le roi étoit informé qu'il s'étoit servi du nom de sa majesté pour marier sa fille à un prince souverain.*

(2) *Un* Chamillart ! Il fut nommé le 8 janvier à la place de secrétaire d'État de la guerre. Il succomboit déja sous le poids du gouvernement des finances.

(8 *janvier.*)

Nomination de Chamillart

A la place de Barbezieux (1).

Air : *Du Confiteor.*

Ne chargez pas tant ce bardeau ;
De succomber il a la mine ;
Il courbera sous le fardeau,
Quoiqu'il ait grosse et large échine:
Vous croyez donc que Chamillart
Joue aux échecs (2) comme au billard ?

(1) Le 8 janvier, le roi donna la place de secrétaire d'État de la guerre à Chamillart, qui alors voulut se démettre de celle de contrôleur-général : le roi ne le permit pas. Chamillart étoit honnête homme, mais inepte au ministère des finances, et plus encore à celui de la guerre. Il avoit assez bien dirigé la maison de Saint-Cyr, et, comme nous l'avons dit, jouoit supérieurement au billard : voilà ses titres. Ce fut avec ce génie-là que Louis XIV entreprit de tenir tête à toute l'Europe

armée contre lui. Il étoit persuadé que lui seul pouvoit suppléer à tout et former ses ministres : il ne forma pas Chamillart.

(2) *Joue aux échecs.* Jeu qui est une image de la guerre.

Guerre de la succession d'Espagne (1) *de* 1701 *à* 1712.

Campagne d'Italie (2).

Air : *Lampons.*

Le prince Eugène, dit-on,
Par-tout fait faire des ponts :
Ah ! voyez donc quel prodige !
Sur des ponts passer l'Adige (3) !
Lampons,
Camarades, lampons.

Catinat, en fin renard,
Se tient toujours à l'écart,
Pour l'attirer à la plaine :
Ah ! voyez quel capitaine ! Lampons.

Cependant il mande au roi,
J'ai besoin de Villeroi (4) :
Ah ! voyez donc la prudence
De ce maréchal de France ! Lampons.

Quand Villeroi l'aura joint,
De combat l'on n'aura point :

Ah ! voyez donc comme Eugène
Voudra descendre à la plaine ! Lampons.

Villeroi va bien briller
En plumet, en baudrier:
Ah ! voyons donc ! à sa vue,
Eugène aura la berlue. Lampons.

De Catinat secondé,
Il va paroître un Condé ;
La valeur et la prudence
Combattront d'intelligence. Lampons.

Jamais dans le Milanez,
Allemands, vous n'entrerez,
Quand ces deux foudres de guerre
Mettront au vent la rapière. Lampons.

Demeurez au Mincio,
Car si vous passez l'Oglio
Et l'Adige, on vous assure
De votre déconfiture. Lampons.

Vaudemont dedans Milan
Attend, dit-on, l'Allemand:
Savoir de quelle manière,
C'est ce que l'on ne sait guère. Lampons.

Pour le prince savoyard (5),
C'est sans doute un grand hasard
Qu'à son sang il s'intéresse,
Pour la reine ou la duchesse.
Lampons,
Camarades, lampons.

(1) Cette guerre fut la plus juste et la plus malheureuse de toutes celles qu'entreprit Louis XIV. On lui fit payer cher ses triomphes et son orgueil : le royaume fut à deux doigts de sa perte, et ne dut son salut qu'à une espèce de miracle.

On peut difficilement imaginer l'étonnement de presque toute l'Europe, lorsqu'on apprit les dispositions du testament de Charles II en faveur du duc d'Anjou. Arrivé à Madrid, ce prince sembloit d'abord régner sans contradiction : mais l'Empereur Léopold, l'Angleterre et les États généraux ne tardèrent pas à se décider contre la France ; et le roi Guillaume signa à la Haye la ligue contre la maison de Bourbon.

Depuis le traité de Riswick, les États généraux avoient vingt-deux bataillons répandus dans les places de la Flandre espagnole qui leur servoient de barrière. Il fut concerté avec le duc de Bavière, qui en étoit gouverneur au nom du dernier roi Charles II, que Louis XIV y feroit passer de ses troupes pour les assurer au nouveau roi d'Espagne. On prit pour cela de si justes mesures qu'elles se trouvèrent

en une même nuit aux portes de toutes ces différentes places, et y furent introduites à l'insu des Hollandois; mais on fit dire en même temps à leurs troupes qu'elles demeurassent tranquilles et qu'elles étoient en sûreté. Le roi ne vouloit pas qu'on lui imputât les premiers actes d'hostilité. Si l'on eût fait ces troupes prisonnières, on eût mis les Hollandois, pour le reste de la guerre, dans une impuissance absolue : aussi beaucoup de politiques ont-ils blâmé Louis XIV de cette dangereuse délicatesse.

(2) *Campagne d'Italie*. La guerre commença par l'Italie, dès le printems de 1701. Le prince Eugène commandoit l'armée de l'empereur, Vaudemont celle du roi d'Espagne, et le maréchal de Catinat les troupes de France, qui n'étoient qu'auxiliaires. Ce choix de Vaudemont, fait par Louis XIV, fut très-maladroit : il étoit parent de l'empereur et secrètement dévoué à ses intérêts. Le duc de Savoie, dont la première fille avoit épousé le duc de Bourgogne, le 7 décembre 1697, et la seconde le roi d'Espagne, le 11 septembre 1701, devoit être généra-

lissime des deux armées espagnole et françoise : mais il étoit déja mécontent. Cinquante mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux cent mille francs, ne paroissoient pas un avantage assez grand pour le retenir ; il lui falloit au moins le Montferrat, le Mantouan et une partie du Milanez. Les hauteurs qu'il essuyoit des généraux françois et du ministère de Versailles lui faisoient craindre d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenoient resserrés ses États de tous côtés.

Le prince Eugène entra dans l'Italie par les états de Venise. Catinat proposoit de s'y opposer, et d'aller attendre les Impériaux au débouché des montagnes : mais il eût fallu passer sur les terres des Vénitiens, et on eut encore la délicatesse de respecter la neutralité des Vénitiens, qui aidèrent abondamment les ennemis de toutes sortes de munitions. Catinat fut réduit à exécuter les ordres de la cour ; ils portoient qu'il défendroit seulement le passage des rivières qui couvroient le Milanez. Les François n'ont jamais été aimés en Italie : les Impériaux avoient

des intelligences et des partisans secrets qui les avertissoient de toutes leurs démarches ; ces intelligences venoient aussi du duc de Savoie.

(3) *Sur des ponts passer l'Adige.* Le prince Eugène ayant reçu toutes ses troupes et son artillerie d'Allemagne, commença d'entrer en action dès les premiers jours de juillet. Il fit faire des ponts sur le Pô hors de la portée des François, et y fit passer un corps de troupes qui se logèrent sur les lisières du Ferrarois. Son but étoit de donner le change à Catinat et de passer l'Adige, rivière qui sépare le Véronnois du Milanez. Il fit faire plusieurs marches et contre-marches à ses troupes au-delà de cette rivière ; *et enfin il établit des ponts, sans que les François les eussent découverts.* Les Impériaux ayant passé l'Adige, marchèrent à travers un pays couvert et coupé le long de cette rivière, et arrivèrent jusqu'au premier poste des troupes françoises, qui, ayant été surprises, firent peu de résistance. Delà ils allèrent à celui de Carpi, qui en étoit proche, et où Saint-Fremont, lieutenant-

lieutenant-général, s'étoit fortifié le mieux qu'il avoit pu avec cinq ou six mille hommes qu'il commandoit. Il y fut attaqué vivement, et mis en désordre. Cette première action eut lieu le 9 juillet, et coûta aux François cinq à six cents hommes et moins aux Impériaux. Quelques jours après, le prince Eugène dérobe deux ou trois marches à Catinat, et arrive sur le bord du Mincio, qu'il passe sans opposition. Delà il vint à l'Oglio, sans que le général françois pût le joindre ni interrompre sa marche. Catinat passa cette rivière pour barrer l'entrée du Milanez aux Impériaux ; mais ceux-ci profitèrent des magasins de vivres qu'il avoit faits dans le pays qu'il avoit été forcé de quitter, et qu'il n'avoit pu enlever ni faire détruire en se retirant.

(4) *J'ai besoin de Villeroi.* L'histoire ne dit pas, comme le faiseur de couplets, que Catinat ait demandé Villeroi. Ce fut Louis XIV qui crut que son favori, avec ses grandes manières et sa présomption, raccommoderoit les affaires en Italie, et tiendroit mieux tête au prince Eugène que Catinat.

(5) *Pour le prince savoyard, c'est un hasard qu'à son sang il s'intéresse.* On commençoit à soupçonner violemment que le duc de Savoie, quoique père de la dauphine et de la reine d'Espagne, étoit meilleur ami des Impériaux que des François. On avoit appris que même avant de partir pour l'armée, il avoit ébauché un traité avec l'Empereur par l'entremise d'un de ses ministres, qui s'étoit rendu à Turin, et s'y étoit tenu caché pendant quinze jours ou trois semaines; que ce ministre alloit tous les soirs dans le jardin d'un particulier affidé où se trouvoit le duc de Savoie, et qu'ils avoient ensemble de longues conférences.

VILLEROI NOMMÉ GÉNÉRAL (1).

Air: *Du Triolet.*

Du choix du nouveau général
Toutes nos dames sont charmées (2);
Pour nous, sans vouloir juger mal
Du choix du nouveau général,
Nous l'aimerions mieux voir au bal
Qu'à la tête de nos armées.
Du choix du nouveau général
Toutes nos dames sont charmées.

(1) Catinat, trahi par le duc de Savoie, écrivit à la cour les soupçons qu'il avoit conçus : mais Louis XIV, prévenu contre ce général modeste et sans défenseurs, manda au maréchal de Villeroi, qui étoit sur la Mozelle, de partir sans dire mot aussi-tôt son courrier reçu, et de venir recevoir ses ordres : « tellement, dit le duc de Saint-Simon, qu'il arriva à Marly, où tout le monde se frotta les yeux en le voyant ; on ne pouvoit se persuader que ce fût lui ». Il fut quelque temps chez madame de Maintenon avec le roi. Chamillart y vint ensuite ; et comme le roi sortit pour se mettre à table, on sut qu'il alloit commander l'armée d'Italie. Jamais on ne l'eût pris pour le réparateur des fautes de Catinat : la surprise fut donc complette. A la fin du souper, le maréchal de Duras, qui étoit de quartier, vint à l'ordinaire se mettre derrière le roi. Un instant après, un brouhaha qui se fit entendre dans la salle annonça le maréchal de Villeroi, qui avoit été manger un morceau, et qui revenoit pour voir le roi sortir de table. Il arriva avec cette pompe dont il se plaisoit à s'accompagner.

Duras qui ne l'aimoit point, et ne l'estimoit guère, et qui ne se contraignoit pas même pour le roi, écouta un instant le bourdon des applaudissemens, puis se tournant brusquement vers le maréchal de Villeroi, et lui prenant le bras : *M. le maréchal*, lui dit-il tout haut, *tout le monde vous fait des complimens d'aller en Italie : moi, j'attends votre retour pour vous faire les miens*. Puis il se mit à rire, et regarda la compagnie. Villeroi demeura confondu sans proférer un seul mot; et tout le monde sortit et baissa les yeux. Le roi ne sourcilla pas, et Villeroi se rendit à sa destination.

(2) Le maréchal de Villeroi plaisoit beaucoup aux femmes par son faste et son grand étalage.

VILLEROI (1) ET EUGÈNE (2).

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

QUAND sur l'Adda les Allemands
Virent passer si fièrement
Des françois le nombre effroyable,
Ils s'écrièrent à l'instant :
L'affaire n'est pas soutenable;
Amis, sauvons-nous promptement.

Eugène, instruit de ce discours,
Va pour en arrêter le cours,
Et dit à la troupe allemande :
Des françois que redoutez vous?
C'est Villeroi qui les commande :
Ce mot seul les rassura tous.

(1) Villeroi vint donc donner des ordres à Catinat, qui s'y soumit modestement, et des dégoûts au duc de Savoie, qu'il n'appelloit que *Mons de Savoie*. A peine arrivé, le nouveau général propose de passer l'Oglio et d'entreprendre de forcer le prince Eugène au poste de *Chiari*, ce qui fut tenté le premier septembre. L'armée françoise fut repoussée et essuya une perte considérable; le duc de Savoie y combattit avec autant de valeur que s'il eût été de bonne foi. Catinat s'étoit opposé longtemps à cette entreprise, qui étoit téméraire, et dont le succès même auroit été inutile. Il fut blessé dans l'action, ce qui ne l'empêcha pas, voyant les troupes rebutées et Villeroi ne donnant point d'ordre, de faire la retraite; après quoi, il quitta l'armée, et vint à Versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

D 3

(2) Le prince François-Eugène de Savoie, que nous venons de voir entrer en lice contre la France, naquit à Paris le 18 octobre 1663. Son père, Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons, avoit épousé Olimpe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin ; c'étoit cette même comtesse de Soissons qui avoit joué un rôle si brillant à la cour de Louis XIV, au commencement de son règne. Le prince Eugène étoit aussi arrière-petit-fils de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Cet homme, si dangereux depuis pour la France, fut méprisé d'abord par Louis XIV. Il porta quelque temps le petit collet sous le nom d'abbé de Carignan, et le quitta ensuite pour le service militaire. Le roi, qui le jugeoit plus plus propre au plaisir qu'à la guerre, lui refusa un régiment, après lui avoir refusé un abbaye. Il se mit au service de l'empereur ; Louis XIV dit en l'apprenant : *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte ?* et Louvois lui écrivoit qu'il ne rentreroit plus dans sa patrie. *J'y rentrerai en dépit de Louvois*, s'écria le jeune prince. Il paroît que le ressentiment vécut long-temps dans son

ame ; car il traita presque toujours les prisonniers françois avec hauteur et dureté, et il haïssoit le roi personnellement : *on n'est pas fâché quelquefois*, disoit-il au milieu de ses succès, *de faire repentir du mépris*. « Le prince Eugène étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guerre et un grand homme dans la paix ; un esprit plein de justesse et de hauteur, ayant le courage nécessaire et dans les armées et dans le cabinet. Il a fait des fautes comme tous les généraux, mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV et la puissance ottomane. Il a gouverné l'empire ; et dans le cours de ses victoires et de son ministère, il a méprisé également le faste et les richesses : il a même protégé les lettres. Il ne voulut jamais se marier ». De trois empereurs qu'il avoit servis, le premier, Léopold, avoit été, disoit-il, son père, parce qu'il avoit eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avoit aimé comme un frère ; le troisième, Charles VI, son maître, parce

qu'il l'avoit récompensé en roi ». Il mourut subitement à Vienne en 1736, à 73 ans, regretté de l'empereur et des soldats.

Le prince Eugène, dit la seconde madame dans ses lettres, étoit fort laid. « Quoiqu'il eût de beaux yeux, son nez défiguroit tout son visage. Il avoit toujours la bouche ouverte, les cheveux gras et jamais frisés ».

EDIT QUI DÉFEND LES DORURES.

Sous le règne de Louis
Nous n'aurons plus de dorure ;
Car il nous a tous réduits,
Turelure,
A nous habiller de bure,
Robin turelure.

MORT DE MONSIEUR.

Vers tirés du Mercure de VISÉ.

GRAND monarque, arrêtez les torrens de vos yeux ;
Calmez cette douleur qui redouble la nôtre (1) ;
Ce frère incomparable (2) est allé dans les cieux
Y prendre une couronne et protéger la vôtre.

Près de vous il goûta des jours heureux et doux;
De plus heureux encor là-haut doivent l'attendre :
C'étoit l'unique endroit où ce cœur grand et tendre
Pût se trouver content, vivant absent de vous.

La mort sait quelquefois embellir ses allarmes.
Quiconque, en vous voyant, a pu sentir les charmes
Et de votre présence, et de votre pouvoir,
Doit chérir du trépas la faveur inhumaine,
Qui, l'ôtant le premier, le sauve de la peine
De vivre ici bas sans vous voir.

(1) Monsieur, frère unique du roi, mourut à Saint-Cloud, d'une attaque d'apoplexie, le 9 juin, âgé de 61 ans. Dans ces vers, on peint le roi son frère comme presque inconsolable : voici ce qu'en dit Saint-Simon. « Le roi étoit à Marly, et personne ne doutoit que les trois jours qui restoient du voyage ne fussent extrêmement tristes, lorsque, le lendemain de la mort de Monsieur, des dames du palais, en entrant chez madame de Maintenon, où le roi étoit avec madame la duchesse de Bourgogne, sur le midi, l'entendirent, de la pièce où elles se trouvoient, qui chantoit un prologue d'opéra. Un peu après, voyant madame la duchesse de Bourgogne fort triste dans

un coin de la chambre, il demanda avec surprise, à madame de Maintenon, ce qu'elle avoit pour être si mélancolique, et se mit à la réveiller, puis à jouer avec elle et quelques dames du palais, qu'il fit entrer pour les amuser tous deux. Ce ne fut pas tout : au sortir du dîner, et vingt-six heures après la mort de Monsieur, M. le duc de Bourgogne demanda au duc de Monfort s'il vouloit joüer au brelan. *Au brelan*, s'écria Monfort dans un étonnement extrême ! *vous n'y songez donc pas ! Monsieur est encore tout chaud. Pardonnez-moi*, répondit le prince, *j'y songe fort bien : mais le roi ne veut pas qu'on s'ennuie à Marly ; il m'a ordonné de faire jouer tout le monde, et de peur que personne ne l'osât le premier, d'en donner l'exemple moi-même* : de sorte qu'ils se mirent à faire un brelan ».

« Madame de Maintenon, qui n'aimoit pas Monsieur, et qui regarda sa mort comme une délivrance, eut bien de la peine à paroître affligée. Pour des bienséances elle n'en garda aucune, au scandale même de chacun. Monseigneur, qui paroissoit aimer Monsieur, ne se contrai-

gnit pas davantage, et fut dès le lendemain courre le loup ».

(2) *Ce frère incomparable* avoit à la vérité gagné la bataille de Cassel, mais avoit passé presque tout le reste de sa vie dans une mollesse déshonorante, habillé souvent en femme, mettant du rouge, etc. « Il aimoit le grand monde et la magnificence : du reste, n'ayant que les mauvaises qualités des femmes, avec plus de monde que d'esprit, il n'étoit capable absolument de rien ». Personne ne fut plus mou, plus timide, plus trompé, plus méprisé par ses favoris, et personne ne fut plus maltraité par eux. Il étoit tracassier, et incapable de garder aucun secret, soupçonneux, défiant, semant des noises dans sa cour pour brouiller, pour savoir, souvent aussi pour s'amuser : avec tant de défauts, destitué de toute vertu, et ayant un goût que ses dons et les fortunes qu'il fit à ceux qu'il avoit pris en fantaisie avoient rendu public avec le plus grand éclat». Sa passion pour le chevalier de Lorraine fut celle qui en fit le plus.

De tels portraits contrastent singuliè-

rement avec les sonnets imprimés dans les Mercures.

Déclaration de guerre des Hollandois (1).

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Hollandois, vous voulez, dit-on,
Sans politique et sans raison,
Déclarer la guerre à la France ;
Quittez cet injuste dessein;
Pour calmer votre défiance,
Il est un moyen plus certain.

Tandis que régneront ici
Château-Neuf, Pontchartrain, Torcy,
Vous n'avez pas besoin de guerre ;
Leurs conseils feront plus pour vous
Que l'Empire et que l'Angleterre,
Quand même ils seroient contre nous.

Sur-tout le borgne Pontchartrain
Met vos affaires en bon train ;
Lui seul vous sert mieux qu'une armée ;
Et tandis qu'à ses sots avis
Vous voyez la France livrée,
Soyez sûrs d'être nos amis.

(1) Les Anglois et l'empereur avoient déclaré en même temps la guerre à la France.

1702. (1er. *février.*)

Affaire de Crémone (1).

Air : *Réveillez-vous.*

François, rendez grace à Bellone :
Votre bonheur est sans égal ;
Vous avez conservé Crémone,
Et perdu votre général (2).

On s'efforce en tous lieux de dire
Qu'Eugène vaut les vieux Romains ;
Et que l'intérêt de l'Empire
Ne fut jamais en telles mains.

Oui, Crémone convient qu'Eugène
A fait le tour le plus hardi,
Et que les intrigues qu'il mène
Ne sont pas des coups d'étourdi.

Par un coup de maître il commence ;
Il bat ceux qu'il trouve endormis,
Et traite avec grande clémence
Ceux qui ne lui sont pas soumis.

Il surprend la ville, il s'y place :
La nuit favorise ses tours ;
Mais le jour paroît, on l'en chasse ;
Le françois ne dort pas toujours.

(1) Le prince Eugène, qui en savoit un peu plus que Villeroi, l'obligea d'hiverner au milieu du Milanez, et l'y tenoit resserré, tandis que lui-même avoit établi des quartiers fort au large, avec lesquels il inquiétoit l'armée françoise. Dans cette situation, il conçut le dessein d'un coup de parti, pour la surprendre et se rendre brusquement le maître de tout le pays. Crémone en étoit le centre ; il y avoit un gouverneur espagnol et une fort grosse garnison ; quelques autres troupes y étoient encore entrées, avant la fin de la campagne, avec Crénan pour les commander. Le marquis de Praslin étoit à la tête de la cavalerie, comme brigadier, et Firmaçon à celle des dragons. Vers les derniers jours de janvier, le comte de Revel, premier lieutenant-général, étant arrivé à Crémone, y commanda au-dessus de Crénan. Il reçut ordre du maréchal de Villeroi, qui visitoit ses quartiers, d'envoyer un gros détachement à Parme, que le duc de ce nom lui demandoit pour sa sûreté, et on eut lieu de le soupçonner depuis de s'être concerté avec le prince Eugène, pour dégarnir Crémone. Revel, en homme

sage, se contenta de tenir le detachement prêt, sans le faire partir. Le maréchal de Villeroi finit sa promenade par Milan, où il conféra avec le prince de Vaudemont. Arrivé le dernier janvier à Crémone d'assez bonne heure, il approuva les raisons qu'avoit eues Revel de retenir le détachement. Cependant le prince Eugène avoit été informé qu'il y avoit à Crémone un ancien aqueduc, qui s'étendoit loin dans la campagne, et qui répondoit dans la ville à une cave de la maison d'un prêtre nommé Bazzoli, prévôt de Sainte-Marie-la-Neuve; que cet aqueduc avoit été nettoyé depuis assez peu de temps et ne conduisoit que peu d'eau; enfin que la ville avoit été autrefois surprise par ce même aqueduc. Il en fit secrètement reconnoître l'entrée dans la campagne. Après s'être assuré du prévôt chez lequel il aboutissoit, et qui étoit voisin d'une porte de la ville qui étoit murée et point gardée, il fit couler dans Crémone des soldats choisis et déguisés en paysans, qui se retirèrent dans la maison de ce prêtre, bien pourvus de haches. D'un autre côté, il donna un gros détachement au prince Thomas de

Vaudemont, premier lieutenant-général de son armée, fils unique du gouverneur général du Milanez pour le roi d'Espagne, lui confia son entreprise, et le chargea d'aller se rendre maître d'une redoute qui défendoit la tête du pont du Pô, pour qu'il pût venir à son secours, quand on seroit aux mains dans Crémone. Enfin il détacha cinq cents hommes d'élite avec des officiers entendus pour se rendre par l'aqueduc chez Bazzoli, et aller ouvrir la porte murée au reste des troupes, de concert avec les gens qu'on avoit fait couler dans cette maison, et qui devoient avoir soigneusement reconnu les divers postes, les remparts et les rues de la ville. Pour lui, il marcha en personne, pour se rendre à cette porte. Tout concerté ainsi avec justesse, fut exécuté avec autant de précision que de secret. Le premier qui s'en apperçut dans la place fut le cuisinier de Crénan, qui, allant à la provision à la pointe du jour, vit les rues pleines de soldats dont les habits lui étoient inconnus. Il se jetta dans la maison de son maître qu'il courut éveiller : ni lui, ni les valets n'en vouloient

loient rien croire ; mais dans l'incertitude Crénan s'habilla en un instant, sortit et ne fut que trop assuré de la vérité. Dans le même temps, le régiment des vaisseaux se mettoit en bataille à l'extrémité de la ville ; ce fut ce qui la sauva. D'Entragues, gentilhomme du Dauphiné, en étoit colonel : c'étoit un officier très-vaillant, très-appliqué, et qui avoit une envie extrême de se distinguer. Voulant faire la revue de ce régiment, il la commençoit dès le petit jour, lorsqu'à cette clarté encore foible, et les bataillons déjà sous les armes et formés, il apperçut confusément des troupes d'infanterie qui se formoient aussi au bout de la même rue, en face de lui. Il craint alors quelque surprise, marche sur le champ à ces troupes, qu'il reconnoît pour impériales, les charge, les renverse, et après avoir soutenu le choc des nouvelles qui arrivent, continue à combattre si opiniâtrément qu'il donne le temps à toute la ville de se réveiller, et à la plupart des troupes de prendre les armes et d'accourir : sans lui, elles eussent été surprises et égorgées tout endormies.

Le maréchal de Villeroi, qui étoit déja habillé et qui écrivoit dans sa chambre, entend du bruit, demande un cheval, et le pied dans l'étrier apprend de plusieurs personnes à la fois que les ennemis sont dans la ville. Suivi d'un seul aide-de-camp et d'un seul page, il enfile la rue pour gagner la grande place, où étoit le rendez-vous en cas d'allarme. Au détour de cette rue, il tombe dans un corps de garde qui l'environne et l'arrête. Comme il vit bien qu'il lui étoit impossible de se défendre, il s'approcha de l'oreille de l'officier, lui promettant tout bas dix mille pistoles et un régiment s'il vouloit lui laisser le moyen de s'échapper : mais celui-ci lui répondit qu'il ne servoit pas l'empereur pour le trahir, et le conduisit incontinent au prince Eugène. Quelque temps après, le maréchal voyant amener Crénan prisonnier et mortellement blessé, s'écria qu'il voudroit être à sa place.

Cependant Revel, seul lieutenant-général et commandant en chef, par la prise du maréchal de Villeroi, tâcha de rallier les troupes. Chaque rue fournissoit un combat; la plupart étoient dispersés, quelques-uns en corps, plusieurs à peine ar-

més ; d'autres en chemise combattoient avec la plus grande valeur : mais presque tous repoussés, ils se trouvèrent réduits pied-à-pied à gagner les remparts, ce qui les y rallia tout naturellement, et produisit le meilleur effet ; car si les ennemis s'en fussent emparés, ou qu'ils n'eussent pas laissé aux troupes françoises le temps de se reconnoître et de s'y former avec toutes leurs forces, l'intérieur de la ville n'auroit jamais pu résister.

Deux autres circonstances s'opposèrent au succès des Impériaux : d'un côté Montgon fit des merveilles à la tête des bataillons irlandois, qui se tinrent dans les places et nettoyèrent les rues voisines, quoique continuellement occupés à attaquer et à défendre ; d'autre part, Praslin, bien convaincu que le salut de Crémone dépendoit de la rupture du pont du Pô, pour empêcher les ennemis d'être secourus par-là et rafraîchis, le répéta tant de fois que Mahoni l'alla dire à Revel, qui n'y avoit pas songé, et qui trouva l'avis si bon qu'il manda à Praslin de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Celui-ci à l'instant envoya retirer ce qui étoit dans

la redoute à la tête du pont. Il n'y avoit pas une minute à perdre, car le prince Thomas de Vaudemont paroissoit déja. Les troupes furent retirées, et le pont fut rompu en sa présence, sans que tout le feu de sa mousqueterie pût empêcher cette exécution.

Il étoit trois heures après midi; le prince Eugène venoit de recevoir, à l'hôtel-de-ville, le serment des magistrats. Sortant delà et surpris de voir ses troupes foiblir presque par-tout, il monta avec le prince de Commercy au clocher de la cathédrale, pour considérer d'un coup-d'œil ce qui se passoit dans toute la ville. Il étoit sur-tout inquiet de ce que le secours que devoit amener Vaudemont n'arrivoit pas: mais à peine fut-il à cet observatoire qu'il apperçut son détachement au bord du Pô, et la rupture du pont qui rendoit ce secours inutile. Il ne fut pas plus satisfait de ce qu'il découvrit dans tous les différens endroits de la ville et des remparts. Outré de voir son entreprise en si mauvais état, après avoir touché de si près à la conquête, il s'arrachoit les cheveux en descendant; il fallut bien pourtant se résoudre à la retraite.

Dans le même temps, le comte de Revel, dont les troupes étoient accablées de faim et de lassitude, criblées de blessures, et qui depuis la pointe du jour n'avoit pas eu un instant de repos non plus qu'elles, songeoit à en rassembler tout ce qu'il pourroit au château de Crémone, pour s'y défendre au moins à couvert et obtenir une capitulation; de sorte que les deux chefs opposés pensèrent au même instant à se retirer. Les divers combats se rallentissoient sur le soir de toutes parts dans cette idée de retraite, lorsque les François firent un dernier effort pour chasser les ennemis qui, étant à une des portes, leur ôtoient la communication du rempart où se trouvoient les Irlandois : ils vouloient avoir cette porte libre pendant la nuit, afin de pouvoir par-là recevoir du secours. Au combat qui s'ensuivit succéda un assez long calme, et Revel alloit faire rentrer doucement ses troupes dans le château, lorsque Mahonis lui proposa de se charger d'aller voir par-tout ce qui se passoit. La nuit étoit déja fort épaisse : les batteurs d'estrade en profitèrent, virent tout tranquille, et trouvèrent définitive-

ment que les ennemis s'étoient retirés.

D'Entragues et le gouverneur espagnol furent tués, avec la moitié des troupes françoises. Les Impériaux en perdirent un plus grand nombre, et manquèrent cette importante expédition, qui auroit fini à leur avantage la guerre d'Italie. Le prince Eugène, toujours maître de la porte par laquelle il étoit entré, sortit par cette même porte, emmenant avec lui le maréchal de Villeroi et plusieurs officiers généraux prisonniers.

Nous avons cru qu'on retrouveroit ici avec plaisir les détails d'une des plus singulières et des plus étonnantes journées, tant par les mesures qu'avoit prises le général ennemi, que par les hasards et la valeur qui les firent échouer.

Au prince Eugène.

Air *du triolet.*

Vous n'aurez Naples ni Milan,
Portrait du fameux Encelade.
Qu'avez-vous fait depuis un an?
Vous n'aurez Naples ni Milan.

Ce fut au bord de l'Eridan (1)
Que Phaéton fit sa cascade.
Vous n'aurez Naples ni Milan,
Portrait du fameux Encelade.

(1) On sait que l'Eridan et le Pô sont le même fleuve.

CRÉMONE DÉLIVRÉE.

Stances libres (1).

EUGÈNE, à la faveur des ombres de la nuit,
Dans Crémone déja, sans obstacle et sans bruit,
Avoit fait entrer à sa suite
De soldats aguerris plusieurs milliers d'élite.
Des François le nombre inégal,
La prise de leur général,
Eugène au milieu de la ville,
Tout en rendoit la conquête facile.
Déja le houzard inhumain,
Déja le grenadier avide,
Et le cuirassier intrépide,
Se promettoient un glorieux butin.
Mais que vois-je? Revel, par ses soins, sa prudence,
Rassemble les François épars,
Dans les places, sur les remparts,
Je les vois commencer une noble défense.
Quel spectacle pour toi, Crémone! tu verras
Deux peuples belliqueux, armés pour ta querelle,
Se faire dans ce jour une guerre cruelle
Et donner à tes yeux mille sanglans combats.

Des cohortes audacieuses
Crénan soutient la première chaleur;
Et le premier, de sa valeur,
Porte les marques glorieuses.
Revel, les chefs, le soldat, l'officier,
Le fantassin, le cavalier,
Par mille beaux exploits signalant leur courage,
De l'ennemi vaincu font un affreux carnage.
Là, sur un pont, l'intrépide Praslin,
Par cent faits dignes de mémoire,
D'Horace si vanté fait revivre l'histoire,
Plus brave encor que ce fameux romain.
Là, le grenadier redoutable
Est forcé de plier sous les coups du dragon.
Là, des fiers cuirassiers l'escadron indomptable
Fuit devant Mahonis et devant Fimarçon.
Tout cède; enfin Eugène fuit lui-même.
Ainsi ce qu'un moment nous alloit enlever
Par un indigne stratagême,
La valeur des François a su le conserver.

(1) Ces stances contiennent une relation assez fidèle de la journée de Crémone.

Mot de la duchesse de Bourgogne

Sur l'affaire de Crémone.

On a promis douze mille ducats
A quiconque aux François pourra trouver des bras;

L'affiche en a paru depuis peu dans Vienne:
Une grande princesse à qui quelqu'un le dit,
Avec son air franc repartit :
Qu'on ne s'en mette plus en peine,
Et qu'on fasse compter l'argent au prince Eugène;
Rien n'est si constant aujourd'hui:
Il a trouvé des bras aux François dans Crémone,
Mais des bras vigoureux, et dont jamais personne
N'a mieux connu le poids que lui.

BARATON.

Air : *De Lonla.*

EUGÈNE, pendant la nuit,
Vient donner à petit bruit
Au beau maréchal,
Pour son carnaval,
Une fête à Crémone,
Et pour le faire roi du bal (1)
Il le prend en personne !
Lonla,
Il le prend en personne.

(1) Villeroi, dit l'historien Larrey, s'étoit vanté qu'il feroit danser pendant le carnaval les trois princes Eugène, Vaudemont et Commercy,

Air : *Du branle de Metz.*

VILLEROI, grand prince Eugène,
Vous fait lever bien matin;
Pâris fit moins de chemin
Pour prendre la belle Hélène.
On vous l'auroit envoyé,
Sans vous donner tant de peine;
On vous l'auroit envoyé,
Si vous l'eussiez demandé.

Eugène alloit en Espagne
Détrôner le nouveau roi:
La prise de Villeroi
Est le fruit de sa campagne.
Ses projets sont infinis;
Il fait comme la montagne;
Ses projets sont infinis:
Il enfante une souris.

QUATRAIN.

L'ESPAGNE ayant enfin un Bourbon sur le trône,
Des vêpres de Sicile oublions le forfait :
Les armes de Philippe ont effacé ce trait
Par les matines de Crémone.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

QUAND le prince Eugène, la nuit,
Surprend Crémone à petit bruit,
Chacun en lui croit voir Ulysse,
Qui d'un cheval de bois sortant,
Fait plus d'effet par sa malice
Que deux cents mille combattans.

Pour moi, dit un grivois plaisant,
Je le compare au roi Priam;
N'a-t-il pas fait même sottise ?
Car prenant notre général,
Il perd la ville qu'il a prise,
Et ne garde qu'un grand cheval.

Villeroi n'est pas arrêté,
Que Crémone est en sûreté;
D'autre côté, Praslin assure
Et Revel fait si bien aussi
Que du reste de l'aventure
On est fort satisfait ici.

AIR : *du Confiteor.*

OR écoutez, braves François,
Le malheur du vaillant Eugène,
Qui s'en va fuyant par les bois
Si vite qu'il en perd haleine,
Et ce qui cause tout son mal
C'est d'avoir pris le général.

Dans Crémone, ce nous dit-on,
Pendant quatre heures il fut maître :
Survint dans ce temps Fimarçon,
Qui l'empêcha fort bien de l'être ;
Et ce qui causa tout son mal,
C'est d'avoir pris le général.

Il monta dans le grand clocher
Pour voir finir cette entreprise,
D'où Praslin le fit dénicher
Et même sortir de l'église ;
Et ce qui causa tout son mal,
Fut d'avoir pris le général.

Il avoit fait venir bon train
Bien des hommes pour nous surprendre:
Mais le fier et brave Praslin
Coupa le pont, sans les attendre ;
Et ce qui causa tout son mal,
Fut d'avoir pris le général.

Il alla dire à Commercy,
Toutes nos troupes sont défaites ;
Sauvons-nous promptement d'ici,
Il faut déloger sans trompettes ;
Et ce qui causa tout son mal,
Fut d'avoir pris le général.

Il croyoit avec son canon
Epouvanter notre milice ;
Mais Revel, homme de renom,
Vint lui donner tant d'exercice,
Qu'en peu de temps il lui fallut
Honteusement tourner le cul.

Pauvre prince, aussi dites moi,
Vous vouliez par trop entreprendre :
N'aviez-vous pas pris Villeroi ?
Pourquoi vouloir le reste prendre ?
Ah ! ce qui cause votre mal,
C'est d'avoir pris le général.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Oui, je tiens la chose certaine,
Eugène est un grand capitaine,
Il fait les coups les plus hardis ;
Ah ! que de grace on doit lui rendre,
Pour Villeroi qu'il nous a pris
Et Crémone qu'il n'a pu prendre !

Brave comme un second Turenne,
Villeroi va combattre Eugène
Et corriger le Catinat ;
Que fait-il ? Je vais vous l'apprendre :
A Chiaris il prend un rat,
A Crémone il se laisse prendre.

Villeroi, loin d'être blâmable,
A fait une action louable
Et digne des anciens Romains,
Qui s'immoloient pour leur patrie ;
Car il s'est fait prendre, à dessein
De sauver toute l'Italie.

Affaire de Crémone.

Air : *Des Fraises.*

Eugène a manqué de foi
Dans ce coup d'importance :
Car en prenant Villeroi,
Il n'a servi que le roi
De France, de France, de France.

Il a fait plaisir au roi,
A la cour, à la ville :
Qu'il le garde ; quant à moi,
Je suis sur cela, ma foi !
Tranquille, tranquille, tranquille.

Nous avions été surpris ;
Eugène avoit la gloire :
Le général il nous prit,
Aussi-tôt il nous rendit
Victoire, victoire, victoire.

Le prince Eugène est surpris
D'apprendre que sa mère
Dit que l'on chante à Paris,
Que dans Crémone il a pris
Son père, son père, son père (1).

(1) Beaucoup de vers et de couplets répètent la même chose : c'étoit le bruit de ce temps-là.

Air : *De Joconde.*

On a pris notre général
Au milieu de Crémone ;
Après tout, est-ce un si grand mal
Pour que l'on s'en étonne ?
Revel a pris le soin, grand roi,
D'arrêter l'entreprise :
Si l'on n'eût pas pris Villeroi,
Crémone eût été prise.

Villeroi partant de Paris,
Promit chasser Eugène;
Qu'à son abord nos ennemis
Se soutiendroient à peine,
Et qu'en un besoin il iroit
Les attaquer dans Vienne :
Le succès passe son projet ;
En triomphe on l'y mène.

Le maréchal de Villeroi
Est prisonnier à Vienne ;
Et c'est tant mieux pour notre roi,
Il est bon qu'il s'y tienne.
Pourquoi faut-il, grand général,
Qu'en prison l'on vous mène,
Vous qui n'avez fait aucun mal
Aux gens du prince Eugène ?

Vous avez le sort de ce roi
Qui fut pris à Pavie.
Voilà, mon brave Villeroi,
L'honneur de votre vie !

Etre pris dans le même état,
  La gloire en est complète;
Mais il fut pris dans un combat,
  Et vous à la toilette.

Est-il donc à propos, grand roi,
  De faire ici défense
De rien dire de Villeroi
  Qui le blesse et l'offense?
Le monde, sur ce général,
  N'a pas peine à se taire;
Hélas! peut-on dire du mal
  De qui n'en sait pas faire?

Il n'a servi que notre roi,
  Ce jeune prince Eugène!
Il connoît bien peu Villeroi,
  Qu'il fait conduire à Vienne;
S'il ne se fût impunément
  Saisi de sa personne,
On capituloit sûrement,
  Et nous perdions Crémone.

Ne blâmons point de Villeroi
  La fatale surprise,
Pardonnons-lui de bonne foi
  Sa bévue et méprise;
De la vieille (1) blâmons plutôt
  L'amour et l'imprudence,
Qui nous fit de ce faux héros
  Un maréchal de France.

Eugène

Eugène agit en prince adroit
Dedans son entreprise,
Lorsqu'il a surpris Villeroi
Au lit nud en chemise;
Car s'il eût eu son baudrier
Et sa pucelle épée,
Lui même l'eût fait prisonnier
Et toute son armée.

(1) François premier, roi de France.
(2) Madame de Maintenon.

DIALOGUE entre les François et le prince EUGÈNE.

AIR *des triolets.*

LES FRANÇOIS.

EN nous enlevant Villeroi;
Qu'a prétendu le prince Eugène?
Pouvoit il mieux servir le roi
Qu'en nous enlevant Villeroi?
Il croyoit nous remplir d'effroi:
Mais il nous a tirés de peine.
En nous enlevant Villeroi,
Qu'a prétendu le prince Eugène?

LE PRINCE EUGÈNE.

Sans rançon je rends Villeroi,
Qu'il commande cette campagne,
Qu'on lui redonne son emploi,
Sans rançon je rends Villeroi;

Je n'avance ici rien de moi,
Je parle au nom de l'Allemagne :
Sans rançon je rends Villeroi,
Qu'il commande cette campagne.

LES FRANÇOIS.

Conservez-bien ce général,
Puisque vous l'avez voulu prendre ;
Pour nous consoler de ce mal,
Conservez bien ce général.
Puissiez-vous prendre son égal (1)....
Qui conduit nos troupes en Flandre !
Conservez-bien ce général,
Puisque vous l'avez voulu prendre.

Admirons l'étoile du roi !
Son ennemi pour lui travaille;
Eugène lui prend Villeroi;
Admirons l'étoile du roi !
Depuis qu'il l'a mis dans l'emploi,
Jamais il ne fait rien qui vaille :
Admirons l'étoile du roi!
Son ennemi pour lui travaille.

Sans avoir l'ordre du bureau,
Voyez-vous de quoi l'on s'avise?
Revel s'est battu comme il faut,
Sans avoir l'ordre du bureau;
Praslin jette le pont dans l'eau :
Voyez un peu cette sottise !
Sans avoir l'ordre du bureau,
Voyez-vous de quoi l'on s'avise?

Vendôme, le reste d'Henri,
Est donc parti pour l'Italie (2) !
Il est soldat, prudent aussi,
Vendôme, le reste d'Henri !
Respecté par-tout et chéri,
Sans passion, sans jalousie,
Vendôme, le reste d'Henri,
Est donc parti pour l'Italie !

Braves François, ce grand héros
N'entreprend rien à la légère;
Il ne décide qu'à propos;
Braves François, ce grand héros
Débrouille aisément le chaos
Des plus fines ruses de guerre.
Braves François, ce grand héros
N'entreprend rien à la légère.

Ne regrettez point Villeroi;
Ni son orgueilleuse figure;
Il tient trop fort son quant à soi;
Ne regrettez point Villeroi;
Superbe favori d'un roi,
Il n'est bon que pour la parure.
Ne regrettez point Villeroi
Ni son orgueilleuse figure.

Gardez-le bien, chers Allemands,
Pour peu que sa prise vous charme (3);
C'est un Matamor des plus grands;
Gardez-le bien, chers Allemands.

Nos autres chefs bien plus vaillans
Seront sans crainte et sans allarme.
Gardez-le bien, chers Allemands,
Pour peu que sa prise vous charme.

(1) M. de Boufflers.

(2) Villeroi étant fait prisonnier, on envoya Vendôme commander en Italie à sa place.

(3) Le prince Eugène renvoya Villeroi sans rançon. Louis XIV, touché de sa générosité, renvoya aussi sans rançon le comte de Valestin, ambassadeur de l'empereur à la cour de Portugal; mais ce ne fut qu'après l'avoir retenu à Bourges aussi long-temps que Villeroi l'avoit été à Gratz.

Air : *Du Confiteor.*

Eugène a dit à Villeroi :
Etes-vous maréchal de France ?
Pour le croire, il faut de la foi,
Car on y voit peu d'apparence,
Et vous n'avez d'un grand guerrier
Que le bâton, le baudrier.

Pourquoi quitter les Pays-Bas,
Où la guerre étoit suspendue,
Et venir perdre tous vos pas,
Pour ne faire qu'une bévue ?

Allez, vous ne serez jamais
Bon maréchal qu'en temps de paix.

Vous avez promis en partant,
Au prince qui vous favorise,
De nous chasser en arrivant
De tous les Etats de Venise,
Et nous pousser du premier vol
Jusques dans le fond du Tirol.

Mais nous n'avons senti vos coups
Ni reconnu votre vaillance;
Nos soldats les plus près de vous
Y dormoient en grande assurance,
Et dans notre camp chacun rit
Du grand combat de Chiari.

Nos auteurs les plus curieux
S'intéressant à votre gloire,
Recueillent vos faits belliqueux
Pour en composer une histoire,
Et le cocher de Vertamont
Peut en embellir sa chanson.

Allez-vous-en, grand Villeroi,
Vous même conter vos prouesses;
Promettez moins une autre fois,
Ou bien tenez mieux vos promesses:
Nous savons ce que vous valez;
Nous vous avons vu, c'est assez.

Mais qu'est devenu Catinat,
Si célèbre dans l'Italie,
Les délices du bon soldat?
On dit que votre jalousie

En a fait un homme privé ;
L'empereur vous en sait bon gré.

Notre cousin le savoyard (1),
Qui change souvent de mandille,
A su ménager en renard
L'avancement de sa famille ;
Au fond, il est de nos amis ;
Nous lui laisserons son pays.

Enfin, au milieu de Milan,
L'aigle va déployer ses aîles,
Et l'empereur dans moins d'un an
Y donnera des loix nouvelles :
J'en suis fâché pour Vaudemont
Et le cousin Colin Tampon.

Eugène, Bade et Commercy,
Jadis le rebut de la France,
Cause aujourd'hui de son souci,
Sont trois généraux d'importance :
Mais dans l'esprit de ce grand roi,
Rien n'est égal à Villeroi.

Dites-nous donc, grand général,
Où votre zèle vous emporte ?
Quoi ! sans habit et sans cheval !
Sans vouloir passer par la porte !
Peut-on voir un maréchal-duc
Se sauver par un aqueduc ?

Le prince Eugène et Commercy,
Du haut de la tour de l'église,

Et quelques chefs de leur parti,
Ont observé votre chemise;
Et chacun d'eux a dit : fi ! fi !
Le maréchal a chié au lit.

(1) Le duc de Savoie.

EUGÈNE ET VILLEROI.

EUGÈNE vient exprès prendre Crémone;
Pour l'empereur, l'affaire est bonne:
Quoi?
Il prend le chef en personne:
Elle est bonne pour le roi.

Petit Soissons (1), vous faites l'habile homme;
Examinons si votre tête est bonne:
Quoi?
Vous voulez prendre Crémone!
Laissez-y donc Villeroi.

Traitez-le bien, faites-lui bonne chère;
Ce général, peut-être, est votre père;
Car
Il a mené votre mère
Plus d'une fois à l'écart.

(1) Le prince Eugène, fils de la comtesse de Soissons, nièce de Mazarin.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Villeroi dans votre malheur,
Vous pouvez vous combler d'honneur ;
Satisfaites votre vengeance !
Nous délivrant des Chamillarts,
Vous aurez plus fait pour la France
Que ni Vendôme ni Villars.

Tessé, Tallard et Villeroi,
Ont assez bien servi le roi ;
Ils méritent pour récompense
Que l'on leur casse sur le dos
Le bâton qu'autrefois la France
Leur donna si mal à-propos.

Même air.

A Chiari si Villeroi
A perdu les troupes du roi,
Il s'est laissé prendre à Crémone ;
Enfin s'il a mal réussi,
Pourquoi s'en prendre à sa personne ?
La faute est à qui l'a choisi.

Mais un coup heureux et hardi
Vient de nous délivrer de lui ;
Dieu ! qu'il nous a sauvé de peine !
Et qu'avons-nous à desirer,
Si ce n'est que le prince Eugène
Veuille garder son prisonnier ?

LE BON EXPÉDIENT.

IL étoit dans les destinées,
Qu'un général de nos armées
Seroit pris dans le Milanois :
En Catinat, la perte eût été grande;
Pour obéir à leurs décrets,
On envoya là tout exprès
Un général,
Un général de contrebande.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

LA perte d'un combat naval
A fait Tourville maréchal (1),
Boufflers (2) qui Namur laissa prendre
En est devenu duc et pair :
A quel honneur doit donc prétendre
Villeroi qu'on a pris sans vert?

(1) Tourville perdit la bataille de la Hogue ; mais il acquit autant de gloire que s'il l'eût gagnée, en résistant aux ennemis pendant un jour entier, quoiqu'il leur fût inférieur de plus de la moitié en vaisseaux. Il livra la bataille malgré lui et par ordre de Louis XIV.

(2) Boufflers avoit aussi fait une belle défense dans Namur.

(19 *mars.*)

MORT DE GUILLAUME III, ROI D'ANGLETERRE (1).

Epitaphe de ce prince.

Ci gît l'usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux.
Ses vertus méritoient quelque chose de mieux,
Qu'un trône qui leur fût conservé par le crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'aux princes qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

REGNIER-DESMARAIS.

(1) « Le roi Guillaume hâtoit les préparatifs de guerre de l'Angleterre et de la Hollande. Son esprit plus agissant que jamais, dans un corps sans force et presque sans vie, remuoit tout, moins pour servir la maison d'Autriche que pour abaisser Louis XIV. Il devoit au commencement de 1702 se mettre à la tête des armées; la mort le prévint dans ce dessein : une chûte de cheval acheva de déranger ses organes affoiblis; une petite fièvre l'em-

porta. Il mourut ne répondant rien à ce que des prêtres anglois, qui étoient auprès de son lit, lui dirent sur leur religion, et ne marquant d'autre inquiétude que celle dont le tourmentoient les affaires de l'Europe. Il laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre que parce qu'il ne voulut pas y être absolu... Il savoit toutes les langues de l'Europe, et n'en parloit aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère étoit en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sevère, sec, silencieux autant que Louis étoit affable. Il haïssoit les femmes autant que Louis les aimoit. Louis faisoit la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avoit combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Steinkerque, à Nervinde :

aussi fier que Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose ». (*Siècle de Louis XIV*).

Son beau-père, le roi Jacques, étoit mort six mois avant lui à Saint-Germain-en-Laye (16 septembre 1701). Malgré l'avis de tout son conseil, Louis XIV reconnut solemnellement le prince de Galles pour roi d'Angleterre, ou du moins lui en donna le titre, quoiqu'il eût reconnu Guillaume par le traité de Riswick. Cette démarche inconsidérée irrita la nation Angloise, qui ne vouloit recevoir ni ses rois, ni sa religion des mains des François.

La princesse Anne, seconde fille de Jacques II, fut proclamée reine d'Angleterre, et l'on suivit avec la même activité les projets hostiles de Guillaume contre Louis XIV et son petit-fils.

(2) Cette épitaphe de Guillaume contient un grand éloge. Elle est du même poëte qui, comme nous avons vu, avoit composé contre ce prince les vers satyriques les plus méprisans, pour faire apparemment sa cour à Louis XIV.

Air : *La faridondaine.*

Enfin la mort a donc mordu
Le morne roi Guillaume,
Qui nous a fait, tant qu'il a pu,
Du mal dans ce royaume !
Burnet (1) est sûr de son pardon,
La faridondaine, la faridondon,
Et le met dans le paradis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

C'étoit un Guillot le songeur,
D'une mine sournoise,
Qui tramoit toujours en son cœur
Quelque nouvelle noise.
Il est mort de contrition, la farid.
Pleurant pour ses péchés commis, biribi.

On a songé que cette mort
Donneroit de la joie;
On l'a mandée en plus d'un port,
Et par plus d'une voie :
Mais nous en rions sans raison, la farid.
Car il étoit de nos amis, biribi.

Les Hollandois sont délivrés
D'une fâcheuse épine;
Il les avoit tous enivrés
Par sa trompeuse mine;

Ils gémissoient sous son bâton (2),
La faridondaine, la faridondon :
Mais ils vont bien prier pour lui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Le docteur Burnet.

(2) On appelloit Guillaume le stathouder des Anglois et le roi des Hollandois.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Dieu protecteur de ce royaume,
Qui vient de nous ôter Guillaume,
Veux-tu par de nouveaux hazards
Mettre fin à notre misère ?
Ote-nous encor Chamillart :
Nous n'aurons plus de vœux à faire.

Le premier étoit trop habile ;
Le second est trop imbécille :
Car pour le malheur des François
D'un surintendant l'ignorance
Leur fait plus de mal que vingt rois
Ligués pour abaisser la France.

(*juin.*)

AU COMTE D'ARTAGNAN,

Depuis maréchal de MONTESQUIOU (1).

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

ESPRITS craintifs, loin de nos princes,
Allez trembler dans vos provinces;
Laissez faire au sang de Bourbon.
Nimègue offroit une victoire,
Et sans le conseil d'un poltron,
Bourgogne en auroit eu la gloire.

(1) Le comte d'Artagnan n'étoit encore que lieutenant-général, et servoit dans l'armée du duc de Bourgogne, qui faisoit sa première campagne. Ce prince poussa l'armée hollandoise, commandée par le comte d'Athlone, jusqu'aux portes de Nimègue. Elle se jetta en désordre dans les ouvrages de la place, après avoir perdu mille ou douze cents hommes. « Nous nous retirâmes, dit le P. d'Avrigny, dès que les bourgeois furent venus à bout, à force de bras, de tirer le canon de leur arsenal et de le placer sur les remparts ».

On prétendit dans le temps, qu'on auroit pu remporter de plus grands avantages. Du reste, *d'Artagnan* n'étoit rien moins qu'un poltron.

(15 *août.*)

COMBAT DE LUZARA (1).

QUE de prodiges inouis !
Philippe (2), semblable à Louis ;
Entasse chaque jour victoire sur victoire.
Je voudrois célébrer sa gloire :
Mais quand je vois Créqui dans le sein du tombeau(3),
De mes premiers transports je ne suis pas le maître :
Ah, prince! vos lauriers demandoient-ils pour croître
D'être arrosés d'un sang si beau ?

(1) Le duc de Vendôme, petit fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, général très-négligent mais heureux, et fort aimé du soldat, avoit succédé au maréchal de Villeroi dans le commandement de l'armée d'Italie, opposée à celle du prince Eugène. Il avoit défait le général Visconti à Santa Vittoria, le 26 juillet, et il donna la bataille de Luzara le 15 août. Il y eut plus de trois mille hommes tués de chaque côté, et parmi eux beaucoup d'officiers

d'officiers de distinction. Ce combat, dont les deux partis s'attribuèrent l'honneur, produisit cependant l'effet qu'en attendoit Vendôme, qui fut la prise de Luzara et de Guastalle.

(2) Le nouveau roi d'Espagne étoit en personne à ce combat, et essuya le feu avec plus la parfaite tranquillité.

(3) Le marquis de Créquy, lieutenant-général, fils du maréchal, reçut un coup de mousquet dont il mourut le lendemain. Il ne laissa point de postérité. Il étoit fort estimé, et touchoit au moment d'être aussi maréchal de France.

(22 *octobre.*)

GALIONS D'ESPAGNE *brûlés par les Hollandois* (1).

AIR : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Dès que la riche flotte
Du grand Château-Renaud
Eut abordé la côte,
Louis chanta tout haut :

Courage, mes enfans ! nous avons la pécune !
Avec les galions, don don,
Les grands trésors sont-là, la la,
Quelle heureuse fortune !

C'est sur cette nouvelle
Que chacun fit soudain
Compliment avec zèle
A l'heureux Pontchartrain ;
D'abord il accourut, avec son œil de verre (2) ;
Dire à la Maintenon, don don,
Que cet argent fera, la la,
Succomber l'Angleterre.

L'alégresse fut vive,
Apprenant ce coup-là,
Mais enfin il arrive
Un courier qui cria :
Voici sous Pontchartrain autre échec à la France !
Le maudit duc d'Ormond, don don,
A Vigo se fourra, la la,
Tout est en sa puissance.

Ce duc bouillant de rage
S'empara de nos forts,
S'étant fait un passage
Malgré nos vains efforts ;
Ensuite à nos vaisseaux le feu brillant sur l'onde,
Fit croire aux galions, don don,
Que c'étoit enfin là, la la,
La triste fin du monde.

Mais l'amiral de France
Ne parut pas si fier ;
Car perdant l'espérance
De briller sur la mer,
Il s'écria, morbleu ! le dieu Mars et Neptune
Sont pour le duc d'Ormond, don don;
Ce César armera, la la,
Contre nous la fortune.

Le cardinal de Noailles
Excommunia d'abord,
Au milieu de Versailles
Ce valeureux milord ;
Au lieu de *Te Deum*, il chanta sans musique :
Peste du duc d'Ormond, don don !
Que diable a-t-il fait là, la la,
Ce maudit hérétique ?

Roquelaure s'écrie :
Vivent les Pélerins,
Qui peuvent en leur vie
Faire éloge de saints !
Si le ciel à ce duc a paru si propice,
C'est que ce bon patron, don don,
A voulu qu'il vint là, la la,
Pour le voir en Galice.

(1) La flotte des Anglois et des Hollandois, commandée par le chevalier Rook et le duc d'Ormond, s'étoit présentée devant Cadix (le 22 août 1702), et douze mille hommes avoient débarqué entre Rotta et le fort Sainte-Catherine : mais

ils y essuyèrent une perte considérable, et furent obligés de se rembarquer le 12 septembre. Cependant les galions de la nouvelle Espagne étoit entrés dans le port de Vigo, sous l'escorte de vingt-trois vaisseaux de guerre, commandés par le comte de Château-Renaud, vice-amiral de France. Le chevalier Rook, en ayant eu avis, forma, de concert avec le duc d'Ormond, la résolution d'enlever ou de détruire cette flotte. Le vice-amiral n'avoit pas osé la mener à la Corogne : le plus sûr auroit été de la conduire en France; mais on appréhendoit les soupçons des Espagnols, qui se plaignoient déja hautement que la cour de Versailles prenoit trop d'autorité. L'envie de les ménager causa la ruine de la flotte entière. « Les ennemis parurent devant Vigo le 22 octobre. Château-Renaud avoit fait avancer ses vaisseaux assez avant dans le golfe pour couvrir les galions dont on déchargeoit l'argent tous les jours. Les deux rivages étoient bordés de plus de cent pièces de canon, et soutenus par le château, où il y en avoit quarante. L'entrée du port étoit fermée par une estacade

faite de mâts, de vergues, de cables et de tonneaux. Le prince de Barbançon étoit campé entre le fort et les montagnes, avec huit mille espagnols. Le duc d'Ormond ne laissa pas de faire la descente au midi de la rivière sans aucune opposition. Ses grenadiers s'avancèrent, et les milices espagnoles ayant disparu à leur approche, ils s'emparèrent du fort. Quelques troupes ou plutôt quelques matelots qui étoient dans le vieux château, ayant voulu faire une sortie, les Anglois les attaquèrent et y entrèrent avec eux. La flotte de son côté s'avança vers l'estacade et la força. Château-Renaud commanda alors de mettre le feu aux vaisseaux. On en brûla sept, et l'on en fit échouer quelques autres. Les ennemis en prirent six et neuf galions, sur lesquels il y avoit encore de l'argent et une assez grande quantité de marchandises. Le plus gros toucha en sortant du port sur un rocher, et coula à fond. Cet échec, qui achevoit de ruiner la marine, pensa mettre au désespoir le vice-amiral, qui jusques-là avoit servi avec autant de succès que d'honneur ».

(2) Le comte de Pontchartrain, fils du chancelier, étoit borgne. Il avoit le département de la marine.

Air : *La bonne aventure, ô gué !*

A la cour on publioit,
Pour chose très-sûre,
Que Château-Renaud étoit
En Espagne, et qu'il avoit
Joyeuse aventure,
O gué !
Joyeuse aventure.

Les galions il menoit
Avec leur voiture ;
Dans Vigo même on disoit
Que l'on les déchargeroit :
La bonne aventure, ô gué !

Déja l'on se préparoit
A faire figure ;
Cent mille hommes on levoit
De cet argent qu'on devoit.....
La bonne aventure, ô gué !

L'empereur se désoloit
De cette capture ;
La Hollande s'en taisoit,
Et l'Anglois en murmuroit :
La bonne aventure, ô gué !

Car personne ne doutoit
  Qu'après le murmure
Que leur flotte répétoit,
Le tout à Cadix étoit
Encore en nature, ô gué.

Que cette flotte agissoit
  En toute droiture;
Et qu'elle s'en retournoit,
Et que leur or nous restoit:
L'heureuse aventure, ô gué.

Tout d'un coup on l'apperçoit
  En bonne posture,
Qui d'un côté débarquoit
Et de l'autre canonnoit...
L'horrible aventure, oh fi!

Voyant que l'on nous donnoit
  De la tablature,
L'on brûle à gauche et à droit
Les vaisseaux que l'on voyoit:
La triste aventure, oh fi!

L'ennemi, qui point n'aimoit
  Pareille brûlure,
A grande force éteignoit
Et par-là s'enrichissoit:
La triste aventure, oh fi!

Quand au roi l'on fit savoir
  La déconfiture,
Ce fut un plaisir de voir
Qu'il dit sans trop s'émouvoir:
Peste d'aventure, ô fi!

Aussi-tôt la Maintenon,
Sa vieille monture,
Dit aussi du même ton,
Diable soit du duc d'Ormond,
Et de l'aventure,
ô gué!
Et de l'aventure!

Dialogue de deux paysans.

Air : *Des Pélerins.*

J'étions tristes à toute outrance
Et je disions :
Où sont donc les vaisseaux de France
Et les galions?
— Les Huguenots les ont brûlés
Par grand malice,
En dépit des rois alliés,
A Saint-Jacque en Galice.

J'ons pourtant lu dans la gazette
De Renaudot,
Que je n'ons pas fait grande perte
Devant Vigo,
Sous le brave Château-Renaud,
Dans les Espagnes;
Car si j'ons perdu nos vaisseaux,
J'ons gagné les montagnes.

(14 *octobre.*)

Bataille de Fridlinghen, gagnée par Villars.

Air : *De Joconde.*

Que Villars soit un fanfaron,
Qu'il manque de prudence,
Qu'il paie mal les espions,
Ce n'est que médisance.
Pour avoir manqué quelquefois,
C'est en vain qu'on le blâme :
Pouvoit-il garder à la fois,
Et l'Alsace et sa femme (1)?

(1) Villars répondit à cette froide plaisanterie par la victoire de Fridlinghen, qui lui valut le bâton de maréchal de France. La cavalerie se battit dans la plaine : l'infanterie françoise gravit au haut de la montagne et attaqua l'infanterie allemande, retranchée dans des bois. « J'ai, dit Voltaire, entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchoit à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent.

Il court à eux et leur crie : *allons, mes amis ! la victoire est à nous ! vive le roi !* Les soldats répondent *vive le roi* en tremblant, et recommencent à fuir. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille ; après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois et les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite le fort de Fridlinghen capituloit, manda cependant à Vienne qu'il avoit remporté la victoire et fit chanter un *Te Deum* ». Ce qu'il y a de certain, c'est que *les ennemis ne pensèrent plus à rentrer en Alsace.*

En Flandres, le duc de Bourgogne ayant sous lui Boufflers, poussa les ennemis jusques sous le canon de Nimègue le 11 juin. Les ennemis prirent Venlo le 23 septembre, Ruremonde le 7 octobre et la citadelle de Liége le 23. Ils durent ces succès à Marlboroug, général anglois qui commença dès-lors à prendre l'ascendant qu'il sut toujours conserver. Il gouvernoit la reine d'Angleterre, et par le besoin qu'on avoit de lui, et par l'autorité que sa

femme avoit sur l'esprit de cette princesse. Il menoit aussi le parlement par son crédit et par celui de Godolphin, grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. Plus roi que n'avoit été Guillaume, aussi politique que lui et beaucoup plus grand capitaine, il avoit par-dessus tout ce sang-froid qui est peut-être à la guerre la qualité la plus essentielle. Il avoit été l'ami de Jacques II, et sa sœur avoit été la maîtresse de ce prince.

En Allemagne, Plainville rendit Keiseven, dans l'électorat de Cologne, le 15 juin, après cinquante-neuf jours de tranchée ouverte; le duc de Bavière surprit Ulm le 8 septembre; Mélac défendit Landau près de quatre mois, et le rendit enfin le 11 septembre ».

---

* Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Quand je te vis aller au feu,
Villars, je te croyois un Dieu;
Mais te voyant pour une femme
Quitter le service du roi,
Je corrigeai mon épigramme:
Villars est homme comme moi.

Ignorance de Chamillart,

Contrôleur-général et ministre de la guerre.

Air : *Moins politique et moins sincère.*

Il est autant d'argent en France
Que dans le temps de Pontchartrain ;
Mais, il faut de la confiance,
Pour lui donner un cours certain.
Le Chamillart qui l'a détruite
Fait plus de mal par sa conduite
Que la guerre avec ses horreurs
N'en fait en dix ans de malheurs.

Il est certain qu'en récompense
Il remplace bien le Louvoi ;
S'il est mal habile en finance,
A la guerre il sert bien le roi :
Le distributeur du tonnerre,
Dont Louis fait trembler la terre,
Ne sait où se trouve l'Escaut
Et croit Namur au bord de l'eau.

Question a résoudre.

Avec un pilote si sage
Et de si mauvais matelots,
Le vaisseau fera-t-il naufrage ?
Vaincra-t-il le vent et les flots ?
S'il faut que je parle sans feindre,
Je ne sais plus qu'en augurer;
Les matelots me font tout craindre,
Le pilote tout espérer.

Saint-Evremont.

1703. (*5 janvier.*)

Défection du duc de Savoie (1).

Air : *De Joconde.*

Notre cousin le savoyard
A changé de mandilles ;
Il a pris celle de César
Contre ses propres filles :
L'on dit qu'il accompagnera
L'archiduc en campagne,
Et qu'avec lui il bâtira
Des châteaux en Espagne.

(1) « Des nouvelles secrètes étoient venues à Versailles : on apprit que le duc de

Savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de Philippe V, alloit quitter les Bourbons et marchandoit l'appui de l'empereur. Tout le monde étoit surpris de ce qu'il abandonnoit à la fois ses deux gendres, et même à ce qu'on croyoit ses véritables intérêts : mais l'empereur lui promettoit tout ce que ses gendres lui avoient refusé, le Montferrat-Mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnoit. Cet argent devoit être fourni par l'Angleterre ; car l'empereur en avoit à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des puissances alliées, contribuoit plus qu'elles toutes à la cause commune. Le duc de Savoie, dans son traité qui fut conclu le 5 janvier, ne consulta que les loix de l'intérêt et de la politique : mais il y manqua en laissant ses troupes à la merci des François. Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étoient à la vérité que de cinq mille hommes : mais ce n'étoit pas un petit objet pour le duc de Savoie ».

La défection de ce prince fut une des

principales causes des malheurs de cette guerre.

(14 *janvier.*)

CRÉATION DE DIX MARÉCHAUX DE FRANCE (1).

AIR : *De Joconde.*

MESSIEURS les états-généraux
Ayant appris qu'en France
On avoit fait dix maréchaux,
Songeoient à leur défense :
Mais du nom de ces dix *guerriers*
Ayant fait la lecture,
On dit qu'ils se sont *séparés*
Sans prendre de mesure.

(1) L'abbé de *Saint-Pierre* nomme onze maréchaux de France de cette création dans ses *Annales politiques*. Voici la liste qu'il en donne, et le jugement qu'il en porte :

« *De Chamilly*, bienfaisant, honorable dans sa dépense, mais fort inférieur pour l'esprit à son frère, qui étoit mort.

Rose, livonien, excellent officier de cavalerie, homme de grand sens.

D'Uxelles, homme de plaisir, fin courtisan, médiocrement bon citoyen.

De Tallard, esprit fin, très-ambitieux, inquiet; il ne voyoit que de fort près, grand défaut pour un homme de guerre. Sa vue étoit courte; mais ses vues étoient longues. Il étoit bon courtisan.

De Harcourt, excellent officier, bon négociateur, peu courtisan, bon citoyen.

De Château-Renaud, médiocre esprit, mais courageux, entreprenant et heureux.

D'Estrées, homme d'esprit et d'honneur, sait la marine, mais non pas comme le maréchal de Tourville la savoit.

De Vauban, excellent officier, sur-tout pour fortifier et pour attaquer les places; excellent citoyen, protecteur zélé des malheureux qui avoient du mérite.

De Tessé, excellent courtisan, poli, gracieux.

De Montrevel, poli, galant, affaires dérangées.

De Marsin, ardent, généreux, vertueux, médiocre général, dérangé dans ses affaires ».

Air :

Air : *Lampons.*

Le marquis de Montrevel
Va devenir immortel ;
Pour guerdon de sa vaillance,
Il est maréchal de France.
Lampons, lampons,
Amis, camarades, lampons,

Le marquis de Chamilly,
En guerre n'a point failli ;
Il va combattre à outrance,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Lorsqu'on a nommé Rosen,
Un chacun a dit amen ;
C'est un guerrier d'importance,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Pour le comte de Tallard,
Il a couru maint hasard ;
Mais aussi pour récompense,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Pour Polixène Vauban,
Dont le cœur est noble et franc,
Son mérite et sa science
L'ont fait maréchal de France.
Lampons, etc.

Le brave et sage d'Harcourt
N'a pas trop mal fait sa cour;
C'est avec reconnoissance
Qu'il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Du preux comte de Tessé,
Le bras l'a bien avancé;
Ce n'est pas par complaisance
Qu'il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Chacun convient que d'Uxel,
Se bat mieux qu'aucun mortel,
Et malgré sa longue absence,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

L'illustre comte d'Estré
Dans le nombre est inséré;
Par valeur et par naissance,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Le guerrier Château-Renaud
Obtient tout ce qu'il lui faut;
Ayant sauvé la finance,
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

Quoi! nous oublions Villars
Que Bade a pris pour un Mars,

A sa fière contenance !
Il est maréchal de France.
Lampons, etc.

AIR : *De Joconde.*

Si vous le prenez sur ce ton,
Sire, adieu vos conquêtes !
Avant de donner des bâtons,
Faites faire des têtes.
Vous avez dix-neuf maréchaux
A qui l'on n'en voit guère;
Et vous manquez de généraux :
C'est-là la grande affaire.

En vain ces obligeans couplets
Que par-tout on débite,
De dix maréchaux nouveaux faits
Nous vantent le mérite.
Je vois tout le monde chercher
Si dans cette dixaine
On pourra jamais remplacer
Luxembourg ou Turenne.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Le prince de Bade (1) et Eugène
Par-tout nous donnent de la peine;

Ce sont d'excellens généraux.
Pour rendre leur science vaine,
Le roi fait onze maréchaux ;
Mais nomme-t-il un capitaine?

(1) Le prince de Bade, général des armées impériales, avoit de la réputation, mais pas autant que le prince Eugène.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

TREMBLEZ, tremblez, fière Allemagne!
Nous allons voir finir nos maux ;
Le Saint-Esprit, cette campagne,
Descend sur tous nos maréchaux.

LA GALERIE DES MARÉCHAUX DE FRANCE.

AIR : *La faridondaine.*

ACCOUREZ tous, grands et petits,
A la cérémonie;
Des grands généraux de Louis,
La gloire se publie :
Venez au pied de Montfaucon ;
La faridondaine, la faridondon,
Ecoutez-en le grand récit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Tallard y paroît le premier
Par sa rare prudence;
Son portrait s'y voit attaché
En grand'magnificence;
On lit dans les yeux du luron, la far.
La peur qu'il fit aux ennemis, biribi, etc.

Villeroi est peint au regard
De ce grand capitaine;
Il a, de même que Tallard,
Profité sous Turenne.
Le baudrier du fanfaron, la far.
Brille du gain de Ramilli, biribi, etc.

Le fameux général Tessé,
Menant l'autre colonne,
Paroît encor tout harassé
Du coup de Barcelonne;
Il mérite autant que Biron, la far.
La faveur qu'il reçut d'Henri, biribi, etc.

On voit sur un poteau tout neuf
La charmante effigie
Du gendre de feu Château-Neuf,
L'effroi de l'Italie:
C'est le célèbre d'Aubusson, la far.
Dont les projets ont réussi, biribi, etc.

Au milieu de tous ces héros,
Savez-vous qui préside?
C'est la source de tous nos maux,
La malheureuse Armide,

H 3

Autrement dit dame fanchon, (1) la far.
C'est elle qui les a choisis, biribi, etc.

Mon camarade, que dis-tu
Des maréchaux de France ?
Le Saint Esprit est descendu
Contre toute apparence.
Oh ! la belle promotion !
La faridondaine, la faridondon;
Ils feront leurs preuves aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) *La dame Fanchon.* Françoise d'Aubigné de Maintenon.

Opérations des armées de la grande alliance (1).

Air : *La faridondaine.*

Peuples qui faites des souhaits
Pour la grande alliance,
Et qui croyez que ses projets
Vont abîmer la France;
Pour ce coup vous avez raison,
La faridondaine, la faridondon;
Cette campagne tout vous rit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Bonn, en peu de temps emporté
Par votre grande armée (2),
Vos armes auront cet été
Beaucoup de renommée;
Malgré leur forte garnison, la far.
Anvers et Namur seront pris, biribi, etc.

Déja dans les champs d'Ekeren (3)
La bataille donnée,
Vous promet que tout ira bien
Le reste de l'année,
Sans nulle contradiction, la far.
Vous avez gagné celle ci, biribi, etc.

On vous a fait Bavière mort (4)
D'une grande blessure,
Ce qui vous eût chagriné fort
Dans cette conjoncture :
Mais on vient d'apprendre que non, la far.
Vous en êtes tous réjouis, biribi, etc.

Au retour d'Ausbourg, on prétend
Que le prince de Bade
Marche à Munick tambour battant
Pour lui donner l'aubade,
Et que le général Stirum..., la far.
Vient de battre les ennemis..., biribi, etc.

Mais sur la mer, graces au ciel!
Vous faites des miracles,
Et si le général Schonwel (5)
Ne trouve point d'obstacles,
Bien plus habile que d'Ormond, la far.
Il prendra Naples et Cadix, biribi, etc.

Le Portugal prenant enfin
Le parti de l'Autriche (6),
Il faut que le fils du dauphin
De l'Espagne déniche :
Avant qu'il soit peu, nous verrons..., la far.
L'archiduc sur son trône assis, biribi, etc.

Ce futur roi marche à grand train
Vers son futur empire ;
Et ses futurs sujets soudain,
Charmés du futur sire,
Pour le mettre en possession,
La faridondaine, la faridondon,
Font tout préparer à Madrid,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) L'année 1703 ne fut pas très-malheureuse pour la France, et ces couplets sont une preuve qu'on n'y avoit pas encore perdu l'habitude de plaisanter.

(2) *Bonn, en peu de temps emporté.* Du côté des Pays-Bas, le duc de Marlboroug assiégea Bonn, sur le bas Rhin, défendue par le marquis d'Alègre : la place, se trouvant ouverte de tous côtés, fut prise le 15 *du même mois.*

(3) *Déja dans les champs d'Ekeren.* Après la prise de Bonn, l'armée des alliés se sépara en trois corps. Le plus considérable, sous Marlboroug, passa la Meuse, pour faire tête aux maréchaux de Villeroi et de Boufflers, qui avoient assemblé l'armée de France du côté de Tongres. La seconde, sous le général Opedant, alla camper sur le grand Escaut, d'où il menaçoit les lignes d'Anvers, protégées par un petit corps que le marquis de Bedmar commandoit. Et le troisième, sous le baron d'Espaar, général hollandois, marche vers Hultz, pour attaquer les lignes du pays de Vaës.

L'armée d'Opedant, devant protéger cette attaque, s'approchoit des lignes d'Anvers, qui étoient soutenues par un corps de douze à quinze mille hommes, commandés par le marquis de Bedmar. Le dessein de la grande armée des alliés, étoit de s'approcher de celle d'Opedant, qui devoit lui frayer le chemin, ou au moins favoriser cette entreprise. Elle ne le put si bien faire à temps que nos maréchaux n'entrevissent leur dessein. Le maréchal de Boufflers se détacha de la

grande armée, avec trente bons escadrons et quinze cents grenadiers, et marchant avec célérité, joignit le marquis de Bedmar. Il alla aussi-tôt aux ennemis, qui depuis deux jours s'étoient avancés au village d'Ekeren, méchant poste où étoit leur quartier général. Ils arrivèrent en présence le 27 juin, vers les trois heures après midi. Comme les François avoient plus de troupes que le général Opedant, ils l'environnèrent, et concertèrent si bien leurs mouvemens, que ce général se trouvant coupé, prit la fuite et se retira du côté de Bréda par les derrières. Depuis il ne servit plus. Le comte de Tilli, qui avoit le commandement après lui, sauva le reste des troupes de cette division.

(4) L'électeur de Bavière, et son frère l'électeur de Cologne, s'étoient déclarés pour la France et l'Espagne. En mars le comte de Stirum menaçoit la Bavière du côté du haut Palatinat. L'électeur prévint ses desseins, tua six cents hommes au margrave d'Anspach, qui venoit à son secours, et s'empara de Ratisbonne.

Villars se présenta devant les lignes de

Stolhofen au dessous de Strasbourg, mais les jugea impraticables. Le prince de Bade y commandoit les alliés.

(5) Le général Schonwel.

(6) Don Pèdre, roi de Portugal, entra dans la grande alliance le seize mai. Il avoit d'abord reconnu le duc d'Anjou roi d'Espagne, et on lui avoit envoyé des ingénieurs françois, pour mettre ses côtes en défense : mais ensuite il se laissa vaincre par les menaces, ou gagner par les promesses. Il dissimula cependant le nouvel engagement qu'il venoit de prendre, et ne se déclara qu'à l'arrivée de l'archiduc.

Le 14 novembre de la même année, Tallard reprit Landau et gagna la bataille de Spire, sur le prince de Hesse.

(6 *septembre.*)

PRISE DE BRISACK (1).

SONNET au duc de Bourgogne.

QUEL est donc ce héros ou ce nouvel Alcide
Qui renverse déja les tours ou les remparts?
Est-ce un des Scipions, ou du sang des Césars
Un noble rejeton que la victoire guide?

Non, ne nous trompons plus: son cœur que n'intimide
Ni l'aspect des combats, ni la grêle des dards,
Sort du sang de Louis, dont parmi les hasards
Il imite de près le courage intrépide.

Quel modèle pour vous, guerriers? Dieu des combats!
Préserve-le toujours d'un funeste trépas,
Pour revêtir son front d'une illustre couronne.

Vous, muses, préparez vos luths harmonieux:
S'il emporte Brisack au premier coup qu'il donne,
Quels seront désormais ses exploits glorieux?

(1) Le duc de Bourgogne, ayant sous lui les maréchaux de Tallard et de Vauban, prit le vieux Brisack, qui capitula après treize jours de tranchée ouverte. La garnison, composée de trois mille cinq cents hommes, sortit avec tous les honneurs de la guerre, après une assez

médiocre défense. Le duc de Bourgogne se fit grand honneur à ce siége, par son application et son affabilité. Il quitta l'armée à regret, sur les ordres réitérés du roi de venir à Fontainebleau, où il arriva le 22 septembre.

(19 *septembre.*)

L'ARCHIDUC CHARLES (1),

Proclamé roi d'Espagne par les alliés.

Air : *Du branle de Metz.*

MES amis veulent pour rire
Que je fasse une chanson
Sur certain petit garçon
Que son père a nommé sire ;
Je n'en dirai pas le nom,
Son aîné (2) tombe en délire
Je n'en dirai pas le nom ;
Or écoutez ma chanson.

Son père (3) est le prototype
Des faiseurs de beaux motets ;
Il fait des traités secrets,
Croyant détrôner Philippe.
Je ne dirai pas son nom :
C'est le prince à grosse lippe ;
Je ne dirai pas son nom :
Or écoutez ma chanson.

Suivi de trois capitaines,
Ce champion souverain
Vint aborder sur le Rhin
Chez un grand semeur de haines :
Je ne dirai pas son nom,
C'est le frère de trois reines ;
Je ne dirai pas son nom :
Or écoutez ma chanson.

Dès qu'il eut reçu l'hommage,
Tant des petits que des grands,
Il descendit chez des gens
Qui dressoient son équipage ;
Je ne dirai pas leur nom,
Ce sont vendeurs de fromage,
Je ne dirai pas leur nom :
Or écoutez ma chanson.

Là des armes on lui forge
Pour passer dans un pays
Où les François sont haïs,
Où la reine est femme à George (4) ;
Je ne dirai pas son nom,
On y coupe aux rois la gorge ;
Je ne dirai pas son nom :
Or écoutez ma chanson.

Si cette reine est jolie,
Ma foi ! je n'en dirai rien ;
Mais on dit qu'elle sait bien
Chasser la mélancolie ;

Je n'en dirai pas le nom,
Sa sœur est une Julie ;
Je n'en dirai pas le nom :
Or, écoutez ma chanson.

Dans sa principale ville,
Pour cet hôte tout exprès,
Un roi prépare un palais ;
C'est un politique habile ;
Je ne dirai pas son nom,
Son frère est un imbécille,
Je n'en dirai pas le nom (5) :
Or écoutez ma chanson.

Mes amis, c'est pour vous plaire
Que je fais cette chanson ;
Mais je crains trop le Jason,
Il me feroit une affaire.
Je ne dirai pas mon nom,
Je ferai mieux de me taire ;
Je ne dirai pas mon nom,
Il suffit de ma chanson.

(1) L'empereur et Joseph, roi des Romains, signèrent, le 12 septembre, un acte par lequel ils renonçoient à tous leurs droits sur la monarchie d'Espagne en faveur de l'archiduc Charles. Ce jeune prince fut aussi-tôt proclamé roi. La cour de Vienne n'avoit pas trop d'inclination à faire cette démarche, qui paroissoit un peu tardive, soit qu'elle pensât à réunir

l'empire et l'Espagne dans la personne du fils aîné de l'empereur, soit qu'elle appréhendât de faire de l'archiduc un roi de théâtre. Mais il fallut céder aux sollicitations des puissances maritimes, qui regardoient le nom de roi donné à ce prince comme un titre qui lui assuroit la couronne d'Espagne, dont les peuples, disoit-on, n'attendoient que son arrivée pour renvoyer Philippe V au-delà des Pyrénées. Le nouveau monarque fut complimenté le lendemain en cette qualité par le ministre des princes ligués. L'archiduc partit de Vienne dès le 19, peu accompagné et assez mal en ordre. Comme il ne faisoit point de longues traites, il n'arriva à la Haye que le 3 novembre. Il y parut avec un peu plus de décence qu'il n'auroit fait sans l'électeur Palatin, qui honteux de voir son neveu marcher dans un équipage qui sentoit plus le pélerin de Saint-Jacques que le souverain d'une des plus grandes monarchies de l'Europe, avoit grossi sa suite de quelques gardes et de quelques gentilshommes. Il s'embarqua le 3 janvier pour passer en Angleterre : on l'y attendoit. *Notre fils*,

disoit

disoit l'empereur dans sa lettre à la reine Anne, *témoignera de bouche à votre sérénité ma confiance et la sienne, de même que notre profonde reconnoissance.... Nous lui remettons entièrement ce fils comme à une autre mère....* La visite fut courte ; il n'arriva à Windsor que le huit, et en partit le dix pour aller rejoindre la flotte qui devoit le porter en Portugal ».

(2) Joseph, roi des Romains, fut depuis empereur, sous le nom de Joseph Ier.

(3) Léopold Ier, empereur. Il étoit grand musicien, et le fameux menuet *quel caprice*, est de sa composition. Il a fait aussi des motets.

(4) *Anne* d'Angleterre, mariée au prince George de Danemarck, qui fut son premier sujet, sans avoir le titre de roi. Il eut la prérogative de lui baiser les pieds, avant tous les autres, le jour de son couronnement, pour lui rendre ses hommages, et prêter le serment de fidélité, *ce qu'il fit d'une manière qui édifia toutes les dames de la cour*, dit *le P. d'Avrigny*.

(5) Le roi de Portugal.

AIR : *Des Pélerins.*

ALLANT de province en province
Sans un florin,
Ne prend-on pas ce pauvre prince
Pour pélerin ?
Si sa mère adresse ses vœux
Au grand Saint-Jacques,
Son fils, avec ses trois-cents gueux,
N'y sera point à Pâques.

Son père l'a, comme très-sage,
Bien exhorté,
De vivre par-tout son voyage
De charité ;
Le palatin, son grand vassal,
Dans son domaine,
Le nourrit dans son hôpital,
En faisant sa neuvaine.

Chacun, pour l'élever au trône,
Lui fait un don :
La Hollande pour son aumône
Donne un bourdon ;
Madame Anne lui fait fournir
Une toilette,
Et pour aller et revenir,
Lui remplit sa pochette.

Qu'auront-ils tous pour récompense
De leurs bienfaits ?

Des malheurs bien plus qu'on ne pense,
Jamais de paix;
Et du pélerin allemand
Pour leur offrande,
Ils n'auront pour remercîment
Rien qu'un *Dieu vous le rende!*

Il disoit, en partant de Vienne,
La larme aux yeux :
Priez tous Dieu que je revienne
Sauf en ces lieux!
Vous pourrez alors me revoir
Non en guenilles,
Mais archiduc en collier noir;
Apportant des coquilles.

Que si le ciel en rien propice
A mon dessein,
Me fait quitter de la Galice
Le bon chemin,
Et m'oblige de vous revoir
Avant les Pâques,
Qu'en paradis nous puissions voir
Dieu et monsieur Saint-Jacques!

Air : *Robin turelure.*

Malgré tous vos grands projets,
Charles, j'ai fait la gageure
Que vous ne seriez jamais, turelure,
Roi d'Espagne qu'en peinture,
Robin turelure.

Vous serez dans les combats
Toujours en déconfiture,
Et vous ne gagnerez pas, turelure,
De vos portraits la bordure,
Robin turelure.

AIR : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

L'ARCHIDUC, pour tenter fortune,
Malgré les vents, malgré Neptune,
En veut-il au sang de Bourbon?
Oui, cadédis! car ce rat d'Allemagne
Iroit plus vîte que Jason,
Pour ronger jusqu'à la toison,
S'il ne craignoit les chats d'Espagne.

MÊME AIR.

L'ARCHIDUC se met en campagne
Pour aller conquérir l'Espagne,
Et l'ôter à notre Bourbon :
Ce beau Jason de chimères s'occupe ;
Car au lieu d'avoir la toison,
Pour immortaliser son nom,
Il n'en sera que l'archidupe.

Première grossesse
De la duchesse de Bourgogne.

L'est-elle? ou ne l'est-elle pas?
Dans neuf mois la verrons-nous mère,
Celle dont l'amour suit les pas,
Celle en qui le royaume espère,
Celle de qui l'on dit tout bas,
L'est-elle, ou ne l'est-elle pas?

Les graces, les ris et les jeux,
Qui sont nés avec la princesse;
A l'hymen faisant mille vœux
Pour éterniser leur espèce,
Lui disoient tendrement, hélas!
L'est-elle, ou ne l'est-elle pas?

Elle-même, sur ce sujet,
Ignorant tout ce qu'on décide,
Au médecin conta le fait
D'une voix tremblante et timide;
Lui disant mille fois tout bas:
La suis-je, ou ne la suis-je pas?

Elle le sera, Dieu merci!
Que de dames par complaisance
A leur mari, pour l'être aussi,
Feront leur humble remontrance,
Disant qu'au cercle en pareil cas
L'on rougit de ne l'être pas!

Tous les époux, bons courtisans,
D'hymen reprendront la méthode;
Quelques amours agonisans
Revivront pour être à la mode;
Telle qui n'eut jamais d'appas
Pourra l'être ou ne l'être pas.

Que de petits seigneurs jaloux
Vont précipiter leur naissance!
Chacun voulant par-dessus tous
Être vu des enfans de France,
Diront tendant leurs petits bras:
Est-il venu? ne l'est-il pas?

Sans doute cet enfant viendra;
Car Nostradamus qu'on révère
Dit qu'un Bourbon d'elle naîtra
Pour succéder à son grand-père,
Et régnera dans six vingt ans
Sur les enfans de nos enfans.

(16 *novembre.*)

PRISE DE LANDAU.

BADE devant Landau vit trois fois de la lune
Commencer et finir le cours:
Tallard, en moins de trente jours,
A fait changer Landau de maître et de fortune (1).

(1) Le comte de Frise battit la cha-

made dans Landau, qui fut évacuée le 18, n'ayant tenu qu'un mois de tranchée ouverte dans cette place, que Melac avoit défendue quatre-vingt-quatre jours contre le prince de Bade.

1704.

Jubilé pendant le carnaval.

Air : *De Joconde.*

Touché de l'excès de nos maux,
Clément, notre Saint-Père,
Dit au milieu de son repos :
Je veux finir la guerre;
Il ouvre le trésor des cieux,
Commande la prière,
Et nous donne, au milieu des jeux,
Indulgence plénière.

Trop faciles à s'amuser,
Les François font les gilles,
Négligeant, pour se confesser,
Leurs troupes et leurs villes;
Marlboroug dit; nous les tenons
Puisqu'ils ont la sottise
De n'opposer à nos canons
Que ceux de leur église.

Le Jubilé.

J'aimois depuis long-temps Ismène;
Je haïssois Zoïle au suprême degré.
Le jubilé venu, l'on veut, bon gré, mal gré,
Que j'étouffe en mon cœur et l'amour et la haine.

Il ne faut rien faire à demi;
Puisque je l'ai promis, je tiendrai ma promesse;
Mais qu'on quitte aisément une ancienne maîtresse!
Qu'on embrasse avec peine un ancien ennemi!

Régnier-Desmarets.

Rappel de Villars de la Bavière,

Où il avoit fait de fortes contributions (1).

Air : *De Joconde.*

A Villars, que l'on blâme tant,
Rendons plus de justice;
S'il a tant amassé d'argent,
Ce n'est point avarice.
En Bavière, de nos écus,
Ayant vu l'abondance,
Il craint que nous n'en ayons plus;
Il les rapporte en France.

(1) Ce rappel eut lieu au commencement de la campagne; le comte de Marsin succéda à Villars dans le commandement de l'armée.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Heureux Villars, tes prouesses
Ont mérité le bâton,
Comme ta grande noblesse
Méritera le cordon.
Le destin fait tes affaires
Et te fournit des ducats
Dont tes cousins, les notaires,
Te feront de bons contrats.

(15 *juin.*)

Naissance du duc de Bretagne (1).

Air : *Du bois de Boulogne.*

Le grand duc de Bretagne est né :
Que cet empire est fortuné,
Et qu'on doit chérir la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne !

Dans le moment qu'il vit le jour,
Vénus, les graces et l'amour
S'emparèrent de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

De leur part les jeux et les ris
Volèrent en foule à Paris,
Pour y publier la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Mercure en informa les dieux;
Aussi-tôt le maître des cieux
Descendit pour voir la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Le dieu qui préside aux combats
Au même instant suivit ses pas,
Voulant seul garder la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

L'amour s'y voulut opposer,
Quand Mars lui dit, c'est trop oser;
C'est pour moi qu'on fait la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

L'amour piqué lui répondit :
J'aurois peu de cœur et d'esprit,
Si je te cédois la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Jupiter voyant leurs débats,
Leur dit : paix-là ! parlez plus bas;
Vous veillerez à la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

J'ai seul ici droit de parler,
C'est à moi de vous accorder
Sur le destin de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Cet enfant plus beau que le jour
Accordera Mars et l'Amour,
Et fera plus d'une besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

D'Adélaïde la beauté
Relevant sa noble fierté,
Fera mieux valoir la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Quand son aïeul prit Philisbourg,
Je lui fis dire par l'amour
Qu'il verroit la belle besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Tremblez, tremblez, fiers ennemis!
On vous verra bientôt soumis
Et rendre hommage à la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Comme Louis, le foudre en main,
Il fera voir au genre humain,
Que rien n'égale la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Que je vois de fameux combats!
Mais pour lui fournir des soldats,
Que chacun fasse la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Puisque tout folâtre en ces lieux,
Muse, quittons le sérieux
Pour faire honneur à la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Quand le sévère d'Argenson
Veut bien cesser d'être Caton,
Tout doit célébrer la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Il s'agit du bien de l'état ;
Permets donc, fameux magistrat ;
Que chacun fasse la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

(1) Ce duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne, mourut le 13 avril de l'année suivante.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Tous nos souhaits sont accomplis :
Madame a fait son premier fils.
Dieu bénisse monsieur son père !
Quelqu'heureux qu'il soit aujourd'hui,
Si je plaisois à ma Bergère,
Je serois plus heureux que lui.

Le marquis de DANGEAU.

RÉPONSE.

Dangeau rime facilement ;
Delà je vois qu'il est amant ;
Et voici sur quoi je me fonde :
Car l'on ne peut rien mettre au jour
Qui puisse plaire à tout le monde,
S'il n'est inspiré par l'amour.

Le chevalier de LORRAINE.

Ministère en 1704. (1).

Air : *La faridondaine.*

Quand le char eut de bons coursiers,
Il rouloit bien sans doute;
Lionne, Colbert, le Tellier;
Tenoient fort bonne route;
Ils ne quittoient pas le timon,
La faridondaine, la faridondon;
Tout n'alloit pas comme aujourd'hui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

A présent un pauvre bidet (2),
Une méchante rosse (3),
Un cheval borgne (4), un vrai criquet (5),
Mènent notre carosse :
Le roi dedans, c'est Maintenon,
La faridondaine, la faridondon,
Qui les attelle et les conduit,
Biribi,
A la façon de Barbari;
Mon ami.

(1) La plupart des mauvais succès de cette année furent justement attribués à Chamillart, qui, réunissant l'administration des finances et celle de la guerre étoit

une espèce de premier ministre. On opposa en Flandre Villeroi à Marlboroug. Cependant si le général anglois ne marchoit pas au secours de l'empereur, la maison d'Autriche sembloit perdue. L'électeur de Bavière étoit maître de Passau; trente mille françois, sous les ordres du maréchal de Marsin, qui avoit succédé à Villars, inondoient le pays au-delà du Danube. Des partis couroient dans l'Autriche. Vienne étoit menacée d'un côté par les françois et les bavarois, de l'autre par le prince Ragotski, à la tête des hongrois, combattant pour leur liberté et secourus de l'argent de la France et de celui des Turcs. Alors le prince Eugène accourut de l'Italie; il vint prendre le commandement des armées d'Allemagne; il voit à Heilbron le duc de Marlboroug. Ce général anglois, que rien ne gênoit dans sa conduite et que sa reine et les hollandois laissoient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix mille anglois d'infanterie et vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche et arrive le 2 juillet vers le Danube, auprès de

Donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de Bavière, dans lesquelles environ huit mille françois et autant de bavarois retranchés gardoient le pays conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlboroug perce à la tête de trois bataillons anglois, renversse les bavarois et les françois. On dit qu'il tua six mille hommes et qu'il en perdit presque autant; mais il vint à bout de son entreprise, prit Donavert, passa le Danube, et mit la Bavière à contribution. Le maréchal de Villeroi, qui l'avoit voulu suivre dans ses premières marches, l'avoit tout d'un coup perdu de vue, et n'apprit où il étoit qu'en apprenant la victoire qu'il avoit remportée. Quelques détachemens pénétrèrent ensuite dans la Bavière, où il brulèrent plus de cent cinquante bourgs ou villages. Cet incendie n'étoit pas moins odieux que celui du palatinat; mais on en parla beaucoup moins.

(2) Jean Baptiste Colbert, marquis de Torci, secrétaire des affaires étrangères depuis 1696, étoit très-habile :

mais il n'étoit secondé ni par les autres ministres, ni par les événemens.

(3) Jerôme Phelippeaux de Pontchartrain, fils du chancelier, secrétaire d'État au département de la marine du vivant de son père, en 1701. On le haïssoit fort.

(4) Louis Phelippeaux de la Vrillière, secrétaire d'État au département des affaires du royaume, depuis 1700.

(13 *août.*)

BATAILLE D'HOCHSTET (1).

AIR : *La faridondaine.*

Le grand maréchal de Tallard
Et le duc de Bavière
Ont, par un surprenant hazard,
Donné les étrivières
Au prince Eugène, ce dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Et aux confédérés aussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Marlboroug

Marlboroug dit : quel nouveau cas !
Le plaisant stratagême !
Pour moi, je ne le comprends pas,
Et ne vois rien de même.
Comme il place ses bataillons, la far.
Et sa cavalerie aussi, biribi.

Bavière n'est pas dans l'erreur,
De se joindre à la France ;
C'est pour être fait empereur,
S'il agit par prudence :
Louis lui dit qu'il en répond, la far.
Il tient tout ce qu'il a promis, biribi.

Louis, de son côté, fait bien
De se joindre à Bavière,
Pour conquérir, par ce moyen,
L'Europe toute entière;
Les pauvres alliés s'en vont, la far.
Être chassés de leur pays, biribi.

Pour accomplir ces grands projets,
On équipe une flotte,
Plus formidable que jamais,
On les tance, on les frotte :
Hélas ! qu'est-ce qu'ils deviendront ? la far.
En tous lieux, ils sont déconfits, biribi.

Et de plus, pour surcroît de mal,
Le valeureux Philippe
A déniché du Portugal
Le prince à grosse lippe :
Il a fait son pâquet, dit-on, la far.
Pour repasser dans son pays, biribi.

L'*homme immortel* (2), le grand Bourbon,
Etonné de sa gloire,
A fait chanter le *Te Deum*
Pour marquer sa victoire (3),
Et l'on chante en chaque maison,
La faridondaine, la faridondon,
A Paris, Versaille et Marly,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Après le combat de Donavert, qui eut lieu le 2 juillet, le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente mille hommes, vint pour s'opposer à Marlboroug, et se joignit à l'électeur de Bavière. Dans le même temps, le prince Eugène arrive, et se joint à Marlboroug. Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donavert. L'armée de France, en comptant les Bavarois, étoit à peu près de soixante mille combattans, celle des alliés de cinquante-deux mille. On commença à se canonner sur les huit heures du matin; l'action s'engagea environ à midi et finit à cinq heures. Le prince Eugène, à la tête des Impériaux, des Prussiens et des Danois, attaqua l'aîle gauche, où étoient le duc de Bavière et

le maréchal de Marsin, qui le repoussèrent avec un grand carnage. L'aîle droite, commandée par Tallard, se battit long-temps et avec succès : mais Marlboroug, ayant renforcé sa gauche de dix-huit bataillons tirés du centre, mit la cavalerie françoise en déroute et coupa l'aîle droite. Le maréchal, voulant rallier les fuyards, fut pris par les ennemis. Vingt-six bataillons et quatre régimens de dragons, qu'on avoit laissés dans le village de Blenheim, furent enveloppés et pris. Personne n'avoit songé à cette petite armée, qui attendoit des ordres et n'en reçut point; elle étoit de douze mille hommes effectifs; c'étoient les plus anciens corps. Ils ne pouvoient sortir des rues étroites d'un village pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse, qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, et par les canons même de l'armée vaincue, qui étoient déja au pouvoir du vainqueur. Le fils du maréchal de Clérembaut les commandoit : il court pour demander des armes à Tallard, apprend qu'il est pris, ne voit que des fuyards, fuit avec eux, et va se noyer dans

le Danube. Les vieilles bandes qu'il avoit laissées dans Bleinheim frémissoient d'indignation; elles firent une sortie, mais il fallut rentrer ensuite, et plier sous la nécessité : cette armée fut donc contrainte de se rendre sans combattre. Les François eurent plus de huit mille hommes tués; cent pièces de canon, vingt quatre mortiers, trois mille six cents tentes, trois cents mulets chargés, trois cents drapeaux ou étendards et dix-sept paires de timbales demeurèrent aux vainqueurs, qui, suivant leurs relations, n'eurent que quatre mille quatre cents quatre-vingt-cinq hommes tués, près de huit mille blessés et trois cents pris.

Les suites de cette journée furent prodigieuses. Les fuyards s'étant dispersés, près de cent lieues de pays furent perdues en un mois. La Bavière entière, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avoit de rigueur, et ce que le soldat vainqueur a de rapacité et de barbarie. L'électeur se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frère l'électeur de Cologne, chassé comme lui de ses états : ils

s'embrassèrent en versant des larmes. L'étonnement et la consternation saisirent la cour de Versailles, trop accoutumée jusqu'alors à la prospérité.

(2) *L'homme immortel.* Allusion à la fastueuse inscription du monument de la place des Victoires, *viro immortali.*

(3) *A fait chanter le* Te Deum. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance du *duc de Bretagne*. Personne n'osoit apprendre au roi une vérité aussi cruelle : il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire qu'il n'étoit plus invincible.

TALLARD PRISONNIER.

AIR : *Des triolets.*

MONSIEUR le comte de Tallard
Sait bien le parti qu'il faut prendre :
Il est vaillant comme un César,
Monsieur le comte de Tallard !
Mais s'il est battu par hasard,
S'il faut périr ou bien se rendre,
Monsieur le comte de Tallard
Sait bien le parti qu'il faut prendre.

Air : *La faridondaine.*

Tallard, que, dans tous ses exploits,
La victoire accompagne,
Se peut bien dire cette fois,
Vainqueur de l'Allemagne,
Et mettre sur son écusson,
La faridondaine, la faridondon,
Veni, vidi, vici,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Il est parmi nous des guerriers
Qui se perdent dans les lauriers;
Bien souvent un trait d'imprudence
Ternit la plus rare valeur,
Et l'on ne passe point en France
Une faute pour un malheur.

INSULTE REPOUSSÉE.

Quand la France eut perdu la bataille d'Hochstet,
Par un caprice de Bellone,
Un épais Allemand, dans la place Navonne,
Qu'un cercle de Romains en silence écoutoit,
Sur ce malheur nous insultoit.

Enfin, clabaudoit-il, nation peu sensée,
Qui voulois asservir le Danube à tes lois,
De ses bords affranchis nous t'avons repoussée :
Ce n'est pas la première fois.
Un françois, à ces mots, supportant avec peine
Des traits contre les lys indignement lancés :
Il est vrai, reprit-il, mais des bords de la Seine
On ne vous a jamais chassés.

SENECÉ.

PYRAMIDE D'HOSHSTET (1).

Vers d'un gascon.

MAUGREBLEU du fat qui t'a fait,
Vaine pyramide d'Hochstet !
Ah ! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le pays ennemi seroit un peu de quille.

(1) Dans les transports de sa joie, l'empereur, non content de revêtir le duc de Marlboroug de la dignité de prince de l'empire, et de lui donner Mindelheim, fief situé dans le cercle de Souabe, des dépendances de la Bavière, fit ériger une colonne dans le village d'Hochstet, et voulut que l'inscription latine qu'il ordon-

na d'y graver, annonçât à la postérité le succès inespéré de ses armes. La fin en étoit outrageante pour Louis XIV, auquel on reprochoit le nom de *grand*, qui lui avoit été donné : *Agnoscat tandem Ludovicus XIV, neminem ante obitum debere, aut felicem, aut magnum vocari. Que Louis XIV apprenne enfin que nul ne doit être appellé grand ou heureux avant sa mort.*

(24 *août.*)

BATAILLE DE MALAGA (1).

(*Le comte de Toulouse, amiral de France, et le maréchal de Cœuvres, vice-amiral, manquent le lendemain de cette journée l'occasion de détruire la flotte ennemie*).

AIR : *Voici le jour solemnel de Noël.*

LE gendre du grand héros
De Rigaud (2),
De Brest étant en partance,
Est venu droit comme un jonc
A Toulon :
Vrai Dieu ! qu'il a de prudence !

Pour éviter avec Rook
Quelque choc,
Il a su tenir le large,
Ne voulant rien hasarder,
Ni risquer
De perdre bâton et charge.

Aussi quand Rook il joignit,
Et qu'il vit
Ses vaisseaux, sa contenance,
Il lui cria : serviteur,
De bon cœur !
Je suis maréchal de France.

Sauvez-vous, grand amiral ;
Ce brutal
Veut venir à l'abordage ;
Rentrons tous dans notre étui ;
Montrez lui
Que vous êtes le plus sage.

Il revient donc, ce héros
De Rigaud,
Qu'à jamais le ciel bénisse !
Il ne pouvoit, sur ma foi !
Rendre au roi
Un plus signalé service.

Tel, quand de l'usurpateur (3)
Le bonheur
Semble menacer la France,
Le ministre (4) promptement,
Finement,
Abandonne la finance.

Messieurs, je réponds du fruit
Que produit
Une conduite semblable :
Vous verrez le Pelletier
Chancelier,
Et Noailles connétable.

(1) Le prince d'Armstadt ayant fait voile avec l'amiral Rook vers Gibraltar, s'en étoit emparé le 4 août. En vain, pour faciliter à Pointis et aux Espagnols les moyens de reprendre cette place importante ; la flotte françoise, aux ordres du comte de Toulouse et du maréchal de Cœuvres, attaqua le 24 août celle des ennemis : Gibraltar resta aux Anglois.

Cette bataille se donna à onze lieues au nord et sud de Malaga. La flotte du comte de Toulouse étoit de vingt-quatre galères et de cinquante vaisseaux ; celle des alliés, de soixante-cinq gros vaisseaux et de quelques galiotes à bombe. Le combat, qui commença sur les dix heures du matin, dura jusqu'à cinq heures du soir, et fut très-violent à cause du calme. Les ennemis, qui avoient le vent, se tinrent toujours si éloignés, qu'il fut impossible d'en venir à l'abordage, ce qui n'empêcha pas

qu'ils n'eussent trois mille hommes tués ou blessés. Le lendemain, le vent, qui fut à l'ouest une partie du jour, sembloit inviter les François à une seconde action. Les alliés avoient résolu, en cas d'une seconde attaque, de se jeter sur les côtes de Barbarie, parce qu'ils manquoient de poudre, et qu'il ne leur restoit plus que dix coups pour chaque pièce de canon. Le comte de Toulouse vouloit recommencer le combat; mais le maréchal de Cœuvres, sans lequel il avoit défense de rien faire, assembla son conseil. Un des meilleurs officiers de la flotte, Relingue, qui se mouroit, et qui aimoit le comte, lui écrivit de sa main deux mots pour lui assurer qu'il battroit les ennemis, et qu'il le conjuroit de les attaquer. Le comte de Toulouse fit valoir cette lettre, et l'espoir d'une seconde victoire, qui auroit été suivie de la reprise de Gibraltar : tous penchoient vers cet avis, lorsque le marquis d'O, le mentor de la flotte et de celui qui la commandoit, s'y opposa avec la plus froide opiniâtreté. Le 26, les ennemis profitèrent du vent pour gagner Gibraltar, où ils débarquèrent deux mille hommes de marine et 48 pièces de

canon, après quoi ils gagnèrent Lisbonne. Ce fut, dit Voltaire, la dernière époque de la puissance maritime de Louis XIV. On fit des réjouissances à Londres et des chansons à Paris.

(2) *Le gendre du grand héros de Rigaud.* Le maréchal de Cœuvres avoit épousé, le 30 janvier 1698, Lucie-Félicité, fille du duc de Noailles. Rigaud avoit fait en grand le portrait de ce duc.

(3) *Quand de l'usurpateur, etc.* Le roi Guillaume, en 1699.

(4) *Le ministre de la France.* Pontchartrain, auquel Louis XIV donna pour successeur l'inepte Chamillard.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Coeuvres, sur la plaine liquide,
Fait des travaux dignes d'Alcide ;
France, tu lui dois ton repos ;
Si Boufflers savoit la musique,
Tu pourrois de ces deux héros
Faire un même panégyrique.

Quand dans la méditerrannée
La flotte angloise fut entrée,
On la croyoit prise au filet,
Et si le maréchal de Cœuvre,
Jusqu'à ce jour n'avoit rien fait ;
On espéroit en son chef-d'œuvre.

Roock (1) paroît, le conseil s'assemble ;
Jamais tant de braves ensemble
Ne formèrent de tels projets :
Mais hélas ! l'amour de la vie
Grossit à leurs yeux les objets,
Et double la flotte ennemie.

En gros vaisseaux, flûtes masquées,
En ligne furent arrangées.
Par-là, Roock nous en imposa :
La ruse étoit un peu grossière ;
Mais de trop loin l'on s'approcha
Pour en découvrir le mystère.

En vain l'amiral veut combattre ;
En vain du Casse (2) veut se battre,
Villet, Pointis, Relingue aussi :
Cœuvre fait pencher la balance ;
Je commande, dit-il, ici,
Je dois montrer plus de prudence.

Harteloire, Bellefontaine,
Valincourt (3), ce grand capitaine,
Suivent l'avis du maréchal
Qui, tout fier de leur compagnie,
Crie en tremblant, à l'amiral :
Ah ! sauvons la flotte et la vie.

D'O (4) même, l'auroit-on pu croire !
Dans la joie oublia sa gloire,
Lui qui jadis, en vrai Jason,
Au péril exposant sa tête,
D'une belle et grosse toison
Au pont Euxin fit la conquête;

Roock, plus hardi par notre crainte,
Jusques au bout poussa sa feinte,
Et jouit, du haut de son bord,
De tout l'honneur de notre fuite;
Tandis que pour chercher un port,
Au détroit sa course il médite.

(1) Rook, amiral de l'armée ennemie. L'avant-garde des alliés étoit commandée par l'amiral Schoutel et l'arrière-garde, où étoient les Hollandois, par le vice-amiral Calembourg.

(2) Du Casse, chef d'escadre, fut blessé à mort, ainsi que Relingue. Le marquis de Villette commandoit l'avant-garde.

(3) Valincourt, étoit secrétaire de l'amiral et historiographe de France.

(4) Le marquis d'O avoit été épouser mademoiselle de Guillerague à Constantinople.

Ce fut lui qui donna le mauvais conseil de ne point attaquer le lendemain de la bataille.

Air : *La bonne av·nture, ô gué !*

De Cœuvre, au lit nuptial,
Fait triste figure;
Mais, pour un combat naval,
Il ne s'y prend pas trop mal :
La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure.

Il est sage et modéré,
De douce nature,
Et jamais il n'a tiré
Le fer dont il est paré :
La bonne aventure, etc.

Devant Roock il a paru
En bonne posture;
Et s'il ne l'a pas battu,
C'est qu'il ne l'a pas voulu :
La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

De Cœuvre, le grand général,
A bien conduit notre amiral
De Cadix jusqu'à Cartagène,
De Cartagène au port Mahon ;
D'où Roock, très-poli capitaine,
L'a reconduit jusqu'à Toulon.

Roock avoit trente-cinq mâts (1)
Et dix que l'on ne voyoit pas ;
Cœuvre en avoit près de quarante ;
Pour lui, quel malheur imprévu !
S'il en avoit encor eu trente,
Peut-être auroit-il combattu.

Villette jurant par la mort,
Dit que Roock étoit moins fort ;
Fort ou foible, il n'importe guère,
Dit Cœuvre en tournant son bâton,
Il a les manières grossières,
Et n'est pas de condition.

D'O, de Relingue (2) et Valincourt
Délibérèrent à leur tour,
Et se dirent les uns aux autres :
Ma foi ! le nombre est sans égal,
Allons-nous-en, nous et les nôtres ;
Sauvons monseigneur l'amiral.

Villette, du Casse et Pointis,
Vous en êtes tous ébaubis :
Consolez-vous, Belle-Fontaine,
Chénelau, Duchêne et Montbeau ;
On vous fera reprendre haleine
Sous le brave Château-Renault.

(1) Ce mensonge nous force à répéter que les alliés avoient soixante-cinq gros vaisseaux, et le comte de Toulouse cinquante, avec vingt-quatre galères.

(1) De

(2) De Relingue, quoique blessé à mort, vouloit que l'on recommençât le combat : ce fut l'avis du marquis d'O qui l'emporta malheureusement.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quand dans la méditerranée
La flotte angloise fut entrée,
On la croyoit prise au filet;
Et quant au maréchal de Cœuvre,
Qui n'avoit encore rien fait,
On espéroit en son chef-d'œuvre.

Terrible en paix, paisible en guerre,
Tu n'as que le nom de tonnerre (1)
Et jamais tu n'en eus l'effet.
Notre perte seroit certaine,
Comte, si ta lame n'étoit
Moins à craindre que ton haleine.

Roock paroît, le conseil s'assemble;
Jamais tant de braves ensemble
Ne formèrent de tels projets.
Mais hélas ! l'amour de la vie
Grossit à leurs yeux les objets
Et double la flotte ennemie.

En gros vaisseaux, flûtes masquées
En ligne furent arrangées :

Par là Roock nous en imposa.
La ruse étoit un peu grossière ;
Mais de trop loin l'on s'approcha
Pour en découvrir le mystère.

En vain l'amiral veut combattre ;
En vain la Casse veut se battre ;
Villet, Pointis, Relingue (2) aussi ;
Cœuvres fait pencher la balance :
Je commande, dit-il, ici ;
Je dois montrer plus de prudence.

Larteroire, Bellefontaine (3),
Valincourt (4), ce grand capitaine,
Suivent l'avis du maréchal,
Qui tout fier de leur compagnie,
Crie en tremblant à l'amiral :
Ah ! sauvons la flotte et la vie.

D'O (5) même, l'auroit-on pu croire ?
Dans sa joie oublia sa gloire,
Lui qui jadis, en vrai Jason,
Au péril exposant sa tête,
D'une grosse et grasse toison
Au Pont-Euxin fit la conquête.

Roock, plus hardi par notre crainte,
Jusques au bout poussa la feinte,
Et jouit du haut de son bord
De tout l'honneur de notre fuite ;
Tandis que pour chercher un port,
Au détroit sa course il médite.

(1) Le comte de Tonnerre.

(2) *Villette*, *Pointis*, *Relingue*, officiers-généraux de la flotte.

(3) *Larteroire*, *Bellefontaine*, lieutenans-généraux.

(4) *Valincourt*, secrétaire des commandemens du comte de Toulouse, ami de Racine et de Boileau, et leur successeur dans la place d'historiographe.

(5) Le marquis d'O, de la maison du comte de Toulouse. Il étoit aussi lieutenant-général.

LE CHANSONNIER DISCRET.

MES amis veulent, pour rire,
Que je fasse une chanson
Sur l'ami du grand Bourbon,
Qui fut frotté dans l'empire.
Je n'en dirai pas le nom :
Que Tallard vienne le dire;
Je n'en dirai pas le nom,
Or écoutez ma chanson.

C'est celui qui dans Bruxelles
Gouvernoit les Pays-Bas (1);
Il fut ardent aux combats,
Non des guerriers, mais des belles.

Je n'en dirai pas le nom,
On le sait dans les ruelles;
Je n'en dirai pas le nom:
Or, écoutez ma chanson.

Son frère est, on le publie,
La fleur des beaux marmouzets (2);
Pour vous dire ce qu'il est,
Il a deux grains de folie:
Je n'en dirai pas le nom;
On le sait, on le publie;
Je n'en dirai pas le nom:
Or, écoutez ma chanson.

On dit qu'ils cherchent à prendre
Un asyle à Saint-Germain;
Mantoue (3) en sait le chemin;
Nos électeurs vont s'y rendre;
Je n'en dirai pas le nom:
C'est d'eux que l'on doit l'attendre;
Je n'en dirai pas le nom:
Or, écoutez ma chanson.

Un roitelet en peinture (4)
Habite ce beau château;
Là, ce pauvre jouvenceau
S'exerce à la quadrature;
Je n'en dirai pas le nom;
Sa naissance est fort obscure (5);
Je n'en dirai pas le nom:
Or, écoutez ma chanson.

Le maître du domicile (6)
Fait la guerre tout exprès,
Afin de faire la paix :
C'est un politique habile !
Je n'en dirai pas le nom;
Son chapelet se défile ;
Je n'en dirai pas le nom :
Or, écoutez ma chanson.

Dans la place des Victoires
On a trouvé ces couplets;
L'auteur ne les a pas faits
Pour embellir son histoire :
Il ne dira pas son nom;
La chose est facile à croire;
Il ne dira pas son nom;
Ainsi finit la chanson.

(1) L'électeur de Bavière.

(2) L'électeur de Cologne.

(3) Le duc de Mantoue.

(4) Jacques III, roi d'Angleterre.

(5) Dans le temps que Jacques II abandonna ses états, le prince d'Orange avoit affecté de répandre des doutes sur la légitimité de la naissance du prince de Galles.

(6) Louis XIV.

(23 *novembre*)

PRISE DE LANDAU.

Belle défense de Laubanie. (1)

AIR : *Or nous dites Marie.*

VOTRE ordre militaire
Est des plus glorieux,
Mais d'en être vicaire (2)
Ne vaut pas les deux yeux;
Grand roi, quand Laubanie
Ne va plus qu'à tâton,
Pour conserver sa vie
Il lui faut un bâton.

(1) Laubanie, un des plus anciens lieutenans-généraux des armées du roi, et qui servit le mieux, étoit gouverneur de Landau en 1704, lorsqu'après la malheureuse bataille d'Hochstet, l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande en firent le siège; il n'y avoit qu'une très-foible garnison pour une place de cette importance. Laubanie, brave guerrier et très-habile ingénieur, y fit des choses surprenantes, tant qu'il eut du monde et des munitions; il y perdit la vue par une bombe, qui lui jeta de la terre

aux yeux ; nonobstant cet accident, il en auroit fait lever le siége, si les troupes et les munitions ne lui eussent manqué. (*Note tirée d'un manuscrit de M. de Paulmy.*)

(2) Laubanie fut fait grand-vicaire de l'ordre de Saint-Louis. Le public auroit desiré qu'il fût nommé maréchal de France.

Sur le bruit qui courut qu'on alloit mettre un impôt sur les armoiries (1).

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Les écussons doivent bientôt
En France payer un impôt :
Cette affaire est bonne et de mise ;
Que d'argent va venir au roi,
Si celui que portoit Moïse,
N'est pas exempt de cette loi !

(1) Le gouvernement étoit depuis longtemps réduit aux expédiens les plus ruineux, aux créations d'offices les plus ridicules. Tout étoit à vendre pour de l'argent.

Au mois de mai 1704, une nouvelle refonte porta les louis d'or à 15 liv.,

et les écus à 4 liv. Les anciennes espèces non réformées eurent cours jusqu'au 20 novembre, pour 12 liv. 10 sols les louis, et 3 liv. 10 sols les écus du même titre. Il en résulta que plus le bénéfice du prince fut considérable (il fut d'environ un sixième), plus la perte de l'Etat devenoit grande. Les étrangers durent au moins gagner le double par le billonnage, et diminuer d'autant le numéraire de la France. On paya partie en argent, partie en billets de monnoie. Ces effets eurent d'abord un grand crédit; mais on fit plusieurs fautes qui le détruisirent: on y attacha un intérêt de sept et demi pour cent, qu'il étoit impossible de soutenir, ce qui d'ailleurs gênoit la circulation, par la nécessité de les représenter au terme pour en percevoir l'intérêt. La seconde faute énorme fut de ne préparer aucun fonds pour l'acquittement; la troisième, de multiplier les billets de monnoie au point d'avertir le public de s'en défier.

Le premier avril (1705) s'approchoit, jour fatal auquel il falloit acquitter les promesses de la caisse des emprunts. Le ministre, pour mettre un frein à l'empres-

sement du public, haussa de deux pour cent l'intérêt des promesses, à compter du premier avril. Ce gain ne séduisit que très-peu de personnes : comme les fonds ne se trouvoient pas suffisans pour rembourser, la moitié des paiemens se fit en billets de monnoie que l'on fabriqua exprès, et l'autre moitié en argent. Jusques-là, les billets de monnoie s'étoient bien soutenus ; on les avoit renouvelés avec confiance : mais dès qu'on les vit changer en quelque sorte de nature, et employés à rembourser des effets douteux, ils en partagèrent le discrédit. La quantité qui en paroissoit dans le commerce ayant effrayé divers particuliers, il fut ordonné imprudemment qu'il en entreroit un quart dans tous les paiemens. On ne prit pas même la précaution de les admettre dans les recettes du roi ; et dès cet instant, on n'en reçut plus que de force. Pour comble de disgrace, il ne se trouva point de fonds pour rembourser les capitaux, ni même acquitter les intérêts. Le trouble qu'apportèrent ces défauts de paiement dans le commerce seroit difficile à exprimer. Le débiteur voulut payer, et le créancier ne voulut plus

recevoir : les propriétaires de l'argent refusèrent de le prêter, dans la crainte d'être remboursés du quart en effets peu sûrs ; pour les séduire, il fallut hausser les intérêts à l'excès: Ceux qui n'avoient d'autres effets que des billets de monnoie, furent contraints, par la crainte et par le besoin, de les fondre : en peu de jours, *ils perdirent jusqu'à soixante-quinze pour cent.* Pour rétablir leur crédit, on les reçut en moitié de paiement à la caisse des emprunts, d'où on les rendoit de même aux fournisseurs qui payoient ainsi leurs dettes. Les plus riches avoient soin de les acheter à vil prix, pour les faire passer en paiement, aux termes de la loi.... Près de dix-huit mois se passèrent dans cette situation violente, sans qu'on puisse décider s'il est plus surprenant que la nation y soit restée aussi long-temps sans un bouleversement total, que de voir le gouvernement ne prendre aucunes mesures pour l'en tirer ». (*Recherches sur les finances, par Forbonnais.*)

1705. (*avril.*)

Siége de Gibraltar,

Par le maréchal de Tessé.

Air : *Du Confiteor.*

Ce que Tallard a commencé
Dans la bataille d'Allemagne (1),
Le grand maréchal de Tessé
Vient de l'achever en Espagne (2);
L'histoire brillera du nom
Des héros de la Maintenon.

Quand Boufflers étoit dans l'emploi,
Il effaçoit le grand Turenne;
Tallard n'est-il pas, sur ma foi,
Un admirable capitaine?
L'histoire brillera du nom
Des héros de la Maintenon.

Si de mal faire est un coup sûr
Pour avoir bonne récompense;
Si, pour avoir rendu Namur,
Boufflers est duc et pair de France (3),
Tallard n'est-il pas maltraité?
Il n'a que la Franche-Comté (4).

(1) Bataille d'Hochstet.

(2) Le maréchal de Tessé essuya un échec cette année devant Gibraltar. Le roi ayant envoyé Pointis, avec treize vaisseaux, pour attaquer cette place, tandis que le maréchal l'assiégeoit par terre, cette double témérité perdit à la fois et l'armée et la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête ; une autre prise par les Anglois à l'abordage, après une résistance opiniâtre ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour, on ne vit plus de grandes flottes françoises, ni sur l'océan, ni sur la méditerranée. Tessé leva le siége le 26 avril.

(3) Boufflers avoit été fait duc et pair après la prise de Namur.

(4) On donna le gouvernement de la Franche-Comté à Tallard, après la reddition de Namur. Une des grandes causes des malheurs de la France depuis plus de cent années, est de récompenser les généraux qui se font battre autant que ceux qui remportent des victoires.

Villars rappellé au commandement.

Air : *De Joconde.*

Puisque Villars va sur le Rhin,
Nous avons espérance :
Si l'on avoit laissé Marsin,
C'étoit fait de la France ;
Tallard et lui sont malheureux
Même avant de rien faire ;
Si l'on les avoit pris tous deux,
Nous serions en Bavière.

(16 *juin.*)

Marlboroug

Forcé de décamper devant Villars (1).

Marlboroug, fier de sa fortune,
Un trou vient de faire à la lune
Et décamper en tapinois ;
Ses fiers projets de nous chercher querelle,
De boire nos vins champenois,
De nous croquer comme des noix,
Sont échoués,
Sont échoués dans la Mozelle.

Que Villars est brillant de gloire !
Que l'on doit chérir sa mémoire !

Il immortalise son nom :
Que ce héros est digne de louange!
Prenons le verre, amis buvons;
Il a garanti nos cantons
Et conservé,
Et conservé notre vendange.

(1) Le maréchal de Villars fit cette année une campagne digne des plus grands généraux. Les alliés, au nombre de huit mille, commandés par Marlboroug, avoient jeté leurs plus grandes forces du côté de la Mozelle, dans le dessein de pénétrer en France par la Champagne. Villars se campa près de Sierck, de manière qu'il couvroit Thionville et Saar-Louis : on s'attendoit chaque jour à une grande action, parce que les deux armées étoient en présence. Le maréchal étoit fort inférieur en nombre : mais la bonté de son poste tint l'ennemi en respect. Le général anglois n'osa l'attaquer qu'il n'eût été joint par les troupes de quelque membre de l'empire, et elles ne vinrent ni aussi-tôt, ni en aussi grand nombre qu'il le souhaitoit : ce qui donna lieu à une querelle entre lui et le prince de Bade, qui arriva, le 16 juin, au camp. Ce différend, et encore plus la

situation de l'armée françoise, détermina Marlboroug à la retraite. Il décampa sur les onze heures du soir, et le 18 il écrivit un billet au maréchal de Villars, dans lequel il marquoit qu'il étoit pénétré de douleur de la mauvaise manœuvre qu'on l'obligeoit de faire; il en rejettoit le blâme sur le prince de Bade. Celui-ci, de son côté, se plaignit très-fortement à Vienne, à Londres, à la Haye et à Ratisbonne, de l'insulte que lui faisoit Marlboroug, qui cherchoit de faux prétextes pour s'excuser sur une entreprise à laquelle il ne pouvoit réussir, vu la manière dont l'armée de Villars étoit campée.

(18 *juillet.*)

LIGNES DE L'ARMÉE DE VILLEROI

Forcées par Marlboroug.

AIR : *De Joconde.*

VILLARS est un extravagant
Qui ne veut rien entendre;
Il ne vous répond qu'en frappant:
On ne peut le surprendre,

Disoit milord en désarroi,
Quand il plia bagage;
Marchons donc au grand Villeroi;
Il est beaucoup plus sage (1).

(1) Marlboroug ayant quitté la Mozelle, où commandoit Villars, mena effectivement son armée en Flandres, où commandoient Villeroi et l'électeur de Bavière. Les lignes qu'ils avoient faites étoient trop étendues : elles furent forcées le 15 juillet, au poste occupé par Roquelaure.

AIR : *Laire, laire.*

Nous n'irons plus à Vignamont (1)
Ni du côté de Tirlemont (2) :
Roquelaure a livré nos barrières,
Laire, lan laire.

Après avoir eu tant de peur,
Qu'à Louvain il soit professeur (3),
Et qu'il enseigne la grammaire!
Laire, laire, etc.

Ce métier lui conviendroit mieux
Que celui de tous ses aïeux;
Il n'est pas propre pour la guerre.
Laire, laire, etc.

Défaites nous

Défaites-nous de ce cocu
Qui ne sait que montrer son cul;
Nous vous en conjurons, Bavière !
Laire, laire, etc.

Que n'étois-tu, dans Osmaël,
Insolent comme au fort de Kell (4)!
Nous aurions encor nos barrières,
Laire, laire, etc.

Si tu te trouve embarrassé
De savoir ceux qui t'ont chassé,
Ce sont ces pauvres militaires (5)...
Laire, laire, etc.

(1) L'électeur de Bavière étoit campé à Vignamont, avec le maréchal de Villeroi.

(2) Après que les lignes furent forcées, Caraman eut l'honneur de la retraite, en formant un bataillon quarré, que les ennemis ne purent rompre : mais ils prirent Tillemont et Leuve.

(3) L'armée françoise se retira sous Louvain.

(4) Osmaël, nom de la barrière.

L'année précédente, étant de jour au fort de Kell, Roquelaure avoit injurié les blessés qui revenoient des barrières.

(5) Roquelaure traitoit de *pauvres militaires* les pauvres officiers qui alloient le voir et qui n'étoient pas de ses parties de plaisir. (*Ces deux dernières notes se trouvent au manuscrit.*)

(16 *août.*)

Bataille de Cassano (1).

Air : *Lampons.*

Tubieu ! quel rude joueur
Que monsieur le grand-prieur !
Quel hardi maître de danse !
Peste ! comme il nous relance !
Lampons, lampons,
Amis, camarades, lampons.

Eugène, prince têtu,
Qui t'a donc si bien battu ?
C'est le grand-prieur de France
Qui m'a mis hors de cadence.
Lampons, etc.

Révère et vous, Ostiglia,
Qui vous a mis à quia ?
C'est du grand-prieur de France,
La valeur et la prudence.
Lampons, etc.

La foudre fait moins de peur
Qu'un regard du grand-prieur,
Quand un regard fier il lance
Sur les ennemis de France.
Lampons, etc.

Amis, buvons de bon cœur,
A monsieur le grand-prieur;
Qui fait trembler l'Allemagne
Et qui respecte l'Espagne.
Lampons, etc.

Savoyard, prince inquiet,
Si tu poursuis ton projet,
Les deux princes de Vendôme
T'enverront droit à Saint-Côme.
Lampons, etc.

Eugène, prends ton parti
Et retire-toi d'ici,
Sinon messieurs de Vendôme
T'enverront droit à Saint-Côme.
Lampons, lampons,
Amis, camarades, lampons.

(1) En Italie, Vendôme, général de l'armée françoise, opposée à celle des alliés, commandée par Eugène, avoit fait beaucoup de progrès, secondé par son frère le grand-prieur de Vendôme. Celui-ci avoit enlevé les quartiers des ennemis le 2 février.

La Feuillade avoit pris Villefranche d'assaut le 7 mars, le château le 3 avril, Nice le 9. Ces deux expéditions, en donnant un port au roi, ôtoient au duc de Savoie toute espérance d'être secouru par mer. Vendôme s'empara de Verrue le 10 avril ; la Feuillade de Chivas, le 28 juillet.

Enfin, *la bataille de Cassano* eut lieu le 16 août. Le prince Eugène, qui avoit toujours eu une armée fort inférieure à celle des deux couronnes, avoit fait de la guerre d'Italie une guerre de chicane. Il étoit question pour lors de mener du secours au duc de Savoie, et pour remplir cet objet, il vouloit passer l'Adda, défendue par Vendôme : il fit attaquer le pont de Cassano. L'action où l'infanterie seule donna fut sanglante ; le prince Eugène y fut blessé, et Vendôme eut un cheval tué sous lui. Les ennemis se retirèrent avec grande perte ; le duc de Savoie ne fut pas secouru, et le champ de bataille resta aux François. Le grand-prieur s'étant brouillé avec son frère, quitta l'armée pour ne plus servir.

Les affaires ne prenoient pas une aussi bonne tournure en Espagne. Les Anglois,

commandés par le comte Péterborough, qui faisoit la guerre presque à ses dépens, et nourrisoit l'archiduc et toute sa maison, avoient conquis en six semaines le royaume de Valence et la Catalogne pour l'archiduc. Barcelonne s'étoit rendue à l'archiduc le 9 octobre, après vingt-six jours de siége. L'émeute de la populace en sa faveur fut si grande, dès le 3 du même mois, que la garnison ne suffisant pas pour la contenir, il fallut battre la chamade. On fut six jours à régler la capitulation. Quand elle fut terminée, toutes les places de la province se déclarèrent aussitôt pour les alliés, à la réserve de Rosas, dont la fidélité ne pût être ébranlée. La ville de Valence, et la plus grande partie du royaume du même nom, suivirent l'exemple de la Catalogne. Ce fut ainsi que Philippe V perdit en six semaines deux grandes provinces : cinq ou six mille hommes de bonnes troupes auroient suffi pour les contenir.

Léopold Ier, empereur d'Allemagne, étoit mort à Vienne le 6 mai, âgé de soixante-cinq ans. Joseph Ier, frère aîné de l'archiduc, roi des Romains, prit aussitôt le titre d'empereur.

(*novembre.*)

AIR : *De Joconde.*

COURAGE, mon cher d'Aubusson (1) !
Ta fortune s'avance ;
Tu touches du doigt au bâton,
Encore une imprudence.
Asty livrée aux ennemis
Est d'un heureux augure ;
S'il pouvoit n'être pas repris,
La récompense est sûre.

(1) *D'Aubusson de la Feuillade*, fils du maréchal, et gendre de Chamillard. Par ignorance, malice ou bêtise, il fit sortir le gouverneur et toute la maison d'Asty en Piémont, dont le duc de Savoie, qui avoit des troupes toutes prêtes, s'empara au mois de novembre 1705. (*Note du manuscrit.*

(17 *décembre.*)

PRISE DE MONTMELLIAN.

MONTMELLIAN aux François vient enfin de se rendre :
L'Europe ne le croiroit pas,
Si l'incrédule saint Thomas (1)
Ne l'avoit vu lui-même prendre.

(1) Le jour de la fête de saint Thomas ne fut pas celui où l'on prit Montmellian, mais où l'on en apprit la nouvelle. Le comte de Santena capitula dans le château de cette place, où il étoit bloqué depuis la rupture de la France avec la Savoie. Il en sortit le 17. On travailla aussi-tôt à ruiner de fond en comble les fortifications de cette importante place, que sa situation sur un rocher fort escarpé rendoit presque imprenable.

CRÉDIT DE MADAME DE MAINTENON.

AIR : *du Confiteor.*

PAUVRE Colbert, pauvre Louvois,
Votre science étoit petite ;
Chamillard, dans son double emploi,
Beaucoup mieux que vous s'en acquitte :
Mais vous n'étiez pas, ce dit-on,
Des héros à la Maintenon.

Il faut être ignorant parfait
Pour régler à présent la France :
Soyez cruche, soyez baudet,
Vous règlerez guerre et finance ;
La Maintenon vous avouera,
Le reste ira comme il pourra.

Des Pontchartrains, des Chamillards,
Des Beauvilliers, des chatemittes,
Des faux dévots, des papelards,
Des flatteurs comme des Jésuites,
En France on en voit à foison :
Tout s'y fait à la Maintenon.

Des ministres, des généraux,
Jadis la France avoit l'élite,
Et les bâtons des maréchaux
Se donnoient alors au mérite.
Une autre mode est de saison,
Tout s'y fait à la Maintenon.

Les dignités et les emplois,
Dont nous révérons la mémoire,
Chez nous de même que nos loix
Ne brillent plus que dans l'histoire;
On n'en a gardé que le nom,
Tout se fait à la Maintenon.

Pour expliquer tout en deux mots
Ce qui se passe dans la France,
Désordre, abus, édits, impôts,
Et circonstance et dépendance;
Louis n'y prête que le nom,
Tout se fait par la Maintenon.

David à l'amour succomba;
Salomon devint idolâtre;
Chacun sait qu'Hercule fila;
Antoine adora Cléopâtre :

Mais les maîtresses de ces grands
N'avoient pas soixante-dix ans.

La première, dans son chagrin,
De dépit se rendit vestale;
La seconde rongea son frein
Jusqu'à la mort de sa rivale:
Mais la dernière aux cheveux gris
Gardera mieux ce qu'elle a pris.

Belle action de Catinat.

Catinat, ce grand capitaine,
Renonce au rang de chevalier (1):
De noblesse parisienne,
Il lui faudroit encor quelque quartier.
Bon, dit quelqu'un! on en voit sur la Seine,
Moins scrupuleux à se faire écuyer;
Chez l'écrivain on s'illustre sans peine,
Et ce pays fournit à la douzaine
Plume habile dans l'art d'ennoblir le papier.
— S'élève qui voudra par ce lâche métier!
Mais est-il d'un héros d'une vertu romaine,
D'en imposer par un titre étranger?
Sans doute non; sa noblesse est certaine
Qui l'a mis dans le rang du plus fameux guerrier.

(1) Louis XIV nomma en 1705 le maréchal de Catinat chevalier de ses ordres: il ne voulut pas accepter. Ses parens se réunirent en vain pour le conjurer de chan-

ger de résolution, lui présentant sa généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ses preuves de noblesse, et ajoutant que sa conduite en cette occasion leur feroit tort à jamais. *Si je vous fais tort*, leur répondit-il, *rayez-moi de votre généalogie.*

Les vers ci-dessus sont mauvais : mais l'action de Catinat est si belle que nous n'avons pas cru devoir omettre ce qui peut en rappeler le souvenir.

1706. (19 *avril.*)

Bataille de Calcinato (1).

Air : *De Joconde.*

Jadis des peuples malheureux,
Sous un nombre de crimes,
D'un feu cruel et rigoureux
Se virent les victimes :
Ah ! que je plains votre malheur,
Habitans de Sodôme !
Vous étiez tous des gens d'honneur :
J'en jure par Vendôme (2).

Ce brave homme et le grand-prieur,
Elevés dans Gomorrhe,
Font des prodiges de valeur
Que tout le monde honore :

Tessé, Tallard et Villeroi
Ne sont que des infâmes;
Ils suivent l'exemple du roi :
Ils n'aiment que les femmes.

(1) Cette année mit le comble aux revers de la France. Les commencemens de la campagne d'Italie furent cependant favorables. Le maréchal de Berwick, qui n'étoit pas encore passé en Espagne, prit le château de Nice; et le 19 avril, le comte de Reventlau, général danois, fut entièrement défait par Vendôme. Ce prince, à son retour de France, où il n'étoit resté qu'un mois, avoit mis les troupes en mouvement, sous prétexte de changer la disposition des quartiers, qu'on avoit faite pendant son voyage, et il parut à la vue des Impériaux retranchés, au nombre de quinze mille hommes, entre Montechiaro et Galcinato. Il les fit attaquer dès qu'il arriva, quoiqu'il n'eût encore qu'une partie de son armée avec lui; et après une résistance médiocre, ils prirent la fuite, pour n'être pas enveloppés par les troupes qui arrivoient. On en tua près de trois mille sur le champ de bataille; l'on en prit un pareil nombre, mille chevaux,

six pièces de canon, et presque tout le bagage. Vendôme, qui n'avoit eu que sept ou huit cents hommes tués ou blessés, fit reposer son armée deux jours, après quoi il marcha à Moscolino. Le prince Eugène, qui y étoit arrivé la veille, et qui travailloit à s'y retrancher avec les débris de l'armée vaincue, en partit dès qu'il se vit sur le point d'être attaqué, et gagna les montagnes du Trentin, où il attendit les secours qui lui venoient d'Allemagne. Cette victoire paroissoit ôter toutes ressources au duc de Savoie, auquel il ne restoit que Coni et sa capitale, dont on se préparoit à faire le siège.

Les affaires n'alloient pas aussi bien en Espagne. Le roi, petit-fils de Louis XIV, joignit à Caspé sur l'Ebre, le 14 mars, les troupes françoises que commandoit le maréchal de Tessé. Il y publia une amnistie générale pour tous les rebelles qui viendroient à son obéissance, même sans en excepter les chefs : mais elle fit très-peu d'effet. L'armée arriva le 3 avril devant Barcelonne. La tranchée fut ouverte deux jours après. Le comte de Toulouse avoit investi la place par mer, avec vingt-cinq

vaisseaux qui restoient à la France. La garnison n'étoit pas extrêmement forte ; mais elle fut renforcée par quantité de bourgeois qui prirent les armes, et de moines de toute espèce, qui non-contens de prêcher la rebellion, l'appuyèrent par des actes de valeur dont on voit peu d'exemples. Tessé avoit trente-un escadrons et trente-sept bataillons ; mais la flotte angloise étant arrivée, la françoise, beaucoup trop foible pour tenir la mer devant cinquante-deux gros vaisseaux de guerre, s'étant retirée la veille, le maréchal leva le siége avec précipitation. Il laissa dans son camp des provisions immenses, et abandonna quinze cents malades ou blessés à l'humanité des ennemis.

(2) Vendôme passoit pour avoir le goût dont il est parlé dans ces deux couplets, et étoit heureux à la guerre.

Tessé, Tallard et Villeroi avoient des mœurs plus conformes à la nature, et furent presque toujours battus. Des gens sans mœurs peuvent avoir des talens ; mais ils sont dangereux, comme la conduite de Vendôme à Lille ne le prouve que trop.

(29 avril.)

LES ÉLECTEURS DE BAVIÈRE ET DE COLOGNE

Mis au ban de l'empire (1).

TRIOLET.

L'AMITIÉ du roi très-chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une couronne;
Bavière a choisi pour soutien
L'amitié du roi très-chrétien.
Sa fortune est réduite à rien;
Mais voici comment il raisonne :
L'amitié du roi très-chrétien
Vaut beaucoup mieux qu'une couronne.

(1) Les électeurs de Bavière et de Cologne furent mis au ban de l'Empire par un décret fulminé à Vienne, publié à Ratisbonne, le 11 mai, sans qu'on eût consulté les trois colléges, ni gardé aucune des formalités requises en pareille occasion.

Ces deux électeurs étoient les seuls alliés de la France et de l'Espagne.

(22 *mai.*)

BATAILLE DE RAMILLY (1).

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

C'EST bien dommage, sur ma foi !
Que monseigneur de Villeroi
Soit déja maréchal de France :
Car, dans cette grande action,
On peut dire, sans complaisance,
Qu'il a mérité le bâton.

(1) Le maréchal de Villeroi commandoit en Flandres une armée de quatre-vingt mille hommes. Son trop de confiance en ses propres forces fut plus que jamais funeste à la France. Il avoit campé son armée près de la Mehaigne, et vers les sources de la petite Ghette : le centre étoit au village de Ramilly. Villeroi eût pu éviter la bataille ; mais les uns prétendent qu'il avoit ordre de la cour de la tenter ; d'autres, que le desir aveugle de la gloire l'emporta sur une prudence à laquelle on eût peut-être donné un autre nom. Quoi qu'il en soit, on lui reprocha d'avoir fait des dispositions telles qu'il n'y eût pas un homme d'expérience qui n'en prévît le mauvais

succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées ni complettes, étoient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il porta sa gauche derrière un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi. Marlboroug, qui remarquoit toutes ces fautes, arrangea son armée pour en profiter. Il vit que la gauche de l'armée françoise ne pouvoit aller attaquer la droite : il dégarnit aussi-tôt cette droite, pour fondre vers Ramilly, avec un nombre supérieur. Il attaqua ensuite l'armée françoise, qui ne résista pas une demi-heure. La déroute fut générale : on perdit vingt mille hommes à cette journée, et les ennemis y eurent à peine deux mille cinq cents hommes de tués. La Bavière, Cologne avoient été perdues par la bataille d'Hochstet ; toute la Flandre espagnole le fut par celle de Ramilly. Marlboroug entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles ; il prit Ostende, Menin se rendit à lui, etc. La souveraineté de Charles II (nom qu'avoit pris l'archiduc) fut tout aussi-tôt reconnue dans toute cette étendue de pays qu'on avoit abandonnée à la discrétion du vainqueur.

Il

Il seroit difficile d'exprimer l'affliction qu'un événement si imprévu causa à la cour de France, encore toute occupée de la levée du siége de Barcelone. Chamillard prit aussi-tôt la poste pour se rendre en Flandres, où il fut témoin du triomphe des ennemis et de la consternation de l'armée. Vendôme fut tiré de Lombardie pour venir remplacer Villeroi, et le duc d'Orléans, avec le maréchal de Marsin, allèrent prendre sa place : mais on ne lui donna pas carte blanche, comme à Vendôme, et l'on verra bientôt que ce changement ne servit qu'à multiplier les malheurs des deux couronnes, et à mettre le comble áux disgraces d'une campagne qui n'a point d'exemple dans notre histoire.

Villeroi, au désespoir, n'avoit osé écrire au roi la perte de la bataille, et avoit été cinq jours sans envoyer de courier. A la fin, il écrivit la confirmation de cette triste nouvelle. Quand il parut devant le roi, ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.* Villeroi, fastueux et vain, aimoit beaucoup la représentation : cette particularité peut expli-

quer le grand penchant de *Louis XIV* pour ce courtisan : tous deux avoient les mêmes défauts.

CHER Villeroi, vous avez tort
D'avoir oublié qu'à Crémone,
Quand on eut pris votre personne,
Nous redevînmes les plus forts.

Pourquoi nous laisser battre en Flandre,
Vous qui pouviez nous sauver tous?
Vous n'aviez qu'à vous laisser prendre,
Et la victoire étoit à nous.

AIR : *De Joconde.*

C'EST assez cueillir de lauriers,
Disoit un jour à table
Villeroi devant ses guerriers;
Il faut être traitable.
Villars a conservé le vin :
Nous n'avons qu'à bien boire;
Garde qui voudra le terrein
Où l'on boit de la bière!

Nos généraux remplis d'effroi,
La plupart sans culotte,
Se voyant tous en désarroi,
Crioient : serrez la botte;
Si nous faisions comme Villars,
Qui n'est qu'un téméraire,

Nous pourrions bien avec Tallard (1)
Aller en Angleterre.

Ah ! quel malheur pour nos deux rois
Dans le temps où nous sommes !
Que n'a t-on fait de Villeroi
Ce qu'on fit à Crémone !
Ce général de bonne foi,
N'est qu'un Jean de Nivelle ;
Et sa pauvre épée est de bois,
Comme à Polichinelle.

(1) Le maréchal de Tallard, prisonnier à la bataille d'Hochstet, fut envoyé à Londres.

Air : *Du Confiteor.*

Prends-moi, Varus, mes légions,
S'écrioit autrefois Auguste :
Rends-moi, Tallard, mes bataillons ;
Dit Louis, à titre plus juste.
— Demandez-les à Villeroi ;
Il en a plus perdu que moi.

Ce que Tallard a commencé
Dans la campagne d'Allemagne,
Le grand maréchal de Tessé
Vient de l'achever en Espagne,
Et Villeroi le fanfaron
Couronne l'œuvre à Tirlemont.

C'est à ce coup que Villeroi,
Ce général si redoutable,
Pour avoir bien servi le roi,
Deviendra bientôt connétable :
Par un pareil événement,
Tallard eut un gouvernement (1).

Courage, mon cher Feuilladin (2) !
Tu seras maréchal de France :
Car tu suis le même chemin
Que nos généraux d'importance ;
Villeroi, Tallard et Tessé,
Sont-ils pas bien récompensés ?

Quand près d'Ausbourg et d'Hanover,
Ce général, que tant l'on prise,
S'étoit laissé prendre sans vert,
Sans pouvoir sauver sa chemise ;
Boufflers lui dit, plantant des choux :
J'en aurois fait autant que vous.

Vendôme a réduit aux abois
Le Savoyard et l'Italie ;
Il affermit par ses exploits
De Philippe la monarchie ;
Mais avant qu'il ait tout soumis,
On l'ôtera de ce pays (3).

On dit que le dessein du roi
Est que ce héros magnanime,
De Tallard et de Villeroi
Répare la faute et le crime :
Aux sottises de ces nigauds,
Pourquoi sacrifier un héros ?

(1) *Tallard eut un gouvernement.* Le gouvernement de Franche-Comté avoit été donné à Tallard après la journée d'Hochstet.

(2) *Courage, mon cher Feuilladin !* Le maréchal de la Feuillade, gendre de Chamillard, faisoit le siége de Turin depuis le 13 du même mois de mai : la bataille de Ramilly est du 22.

(3) *On l'ôtera de ce pays.* On envoya effectivement Vendôme en Flandres, à la place de Villeroi.

Air : *Des folies d'Espagne.*

De Ramilly, bénissons la défaite !
Heureux François ! ne prenez point d'effroi ;
Si vous perdez beaucoup dans la retraite,
Nos ennemis ont perdu *Villeroi.*

Philippe-Auguste, en manquant Barcelone,
Vous gagnez tout : l'archiduc est chassé ;
Pour disputer contre vous la couronne,
Vous n'aurez plus le secours de *Tessé.*

Faites des vœux, trop aveugle Angleterre,
Quand vous perdez vos plus fermes remparts :
Que ferez-vous le reste de la guerre,
Sans les *Tessés*, les *Boufflers*, les *Tallards* ?

La nouvelle pucelle.

Si jadis, pour sauver la France des Anglois,
Il lui fallut une pucelle,
On doit tout attendre de celle
Qu'à ses côtés a Villeroi.

Prise de Menin

Après la bataille de Ramilly.

Air : *Du Confiteor.*

Vendôme, ce grand général,
Vient d'Italie en diligence
Pour réparer le coup fatal
Qu'à Ramilly subit la France :
N'ayant point vu prendre Turin,
Il vient pour voir prendre Menin.

Arrivée du duc d'Orléans

A l'armée d'Italie.

Air : *Des folies d'Espagne.*

Quand Orléans partit pour l'Italie,
Qu'on fit venir Vendôme aux Pays Bas (1),
Chacun disoit, hélas ! quelle folie !
On disoit vrai, l'on ne se trompoit pas.

Ce grand héros, sur qui Louis se fonde,
Vient tout exprès pour voir prendre Menin,
Et par surcroît voir tomber Dendermonde,
Quand Orléans se voit battre à Turin (2).

(1) Le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, alla prendre le commandement de l'armée d'Italie, qui étoit auparavant sous les ordres de Vendôme. Celui-ci eut le commandement de l'armée de Flandres à la place de Villeroi, qui venoit de perdre la bataille de Ramilly.

(2) Voyez à ce sujet la note de la pièce suivante.

(*7 septembre.*)

BATAILLE DE TURIN (1).

Levée du siége de cette ville.

AIR : *La faridondaine.*

CHAMILLARD, pour sauver Turin,
Laisse perdre l'Espagne;
Il avoit dégarni le Rhin,
La Flandre et l'Allemagne.
Son gendre tendoit au bâton,
La faridondaine, la faridondon;

Mais ce projet a réussi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) On espéroit, avec quelque apparence de raison, que la prise de Turin dédommageroit de tant de pertes accumulées. Le prince Eugène n'étoit pas à portée de paroître pour secourir cette ville. Il étoit au-delà de l'Adige, et ce fleuve, bordé endeçà d'une longue chaîne de retranchemens, sembloit rendre le passage impraticable. Cette grande ville étoit assiégée par quarante-six escadrons et cent bataillons. Le duc de la Feuillade, gendre de Chamillard, et fils de celui qui avoit érigé la statue de la place des Victoires, les commandoit : il attendoit, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de maréchal de France. Son beau-père avoit tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effrayée du détail des préparatifs de ce siége ; il faut le lire dans l'histoire du temps. Vauban avoit proposé à la Feuillade de venir diriger le siége comme ingénieur, et de servir comme volontaire ; le présomptueux la Feuillade

refusa, et attaqua la ville par la citadelle, qui étoit le côté le plus fort. Le duc de Savoie étoit enfermé dans la place; mais le général françois n'ayant pas entouré toute la ville, des secours, des vivres pouvoient y entrer, et le duc de Savoie pouvoit en sortir. Ce prince sortit en effet de Turin, avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le duc de Savoie, qui connoissant mieux le terrein, échappe à ses poursuites : la Feuillade manque de le joindre, et la conduite du siége en souffre.

Depuis le 13 mai jusqu'au 20 juin, Vendôme, au bord de l'Adige, comptoit, avec soixante-dix bataillons et soixante escadrons, fermer les passages au prince Eugène; mais avant d'aller en Flandres remplacer Villeroi, il souffre que le prince Eugène passe l'Adige, lui laisse traverser le canal blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large, et en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Ce général ne quitta le bords du Pô qu'après avoir vu le prince Eugène en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin : ainsi, en partant, il laissa les

affaires dans une grande crise en Italie.

Après l'arrivée du duc d'Orléans, Eugène passe le Tanaro, prend Carpi, Correggio, Reggio, et dérobe une marche aux François; enfin il joint le duc de Savoie auprès d'Asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans fut de joindre la Feuillade au camp devant Turin. Le prince Eugène le suit en diligence. Il y avoit alors deux partis à prendre : celui d'attendre le prince Eugène dans les lignes de circonvallation, ou de marcher à lui, lorsqu'il étoit encore auprès de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre : ceux qui le composoient étoient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochstet, le duc de la Feuillade, Albergotti, Saint-Frémont. Tous les lieutenans-généraux furent de l'avis du duc d'Orléans, d'aller au-devant de l'ennemi, au lieu de l'attendre dans les lignes, où l'on ne pouvoit mettre que huit mille hommes en bataille. Alors Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devoit déférer à son avis, en cas d'action, et il opina pour rester dans les lignes. Enfin on laisse Eugène passer la Doire, et ce

prince attaqua les retranchemens de l'armée françoise. L'action commença vers les huit heures du matin : le retranchement fut forcé trois heures après. L'ennemi trouva dans notre camp deux cent cinquante-cinq pièces de canon, cent huit mortiers, sept mille huit cents bombes, trois mille deux cents grenades royales, sept mille cinq cents petites grenades, quarante-huit mille boulets de canon, quatre-vingt-six mille quintaux de poudre, les tentes, le bagage, et une partie de l'argent destiné à payer l'armée. Le duc d'Orléans, blessé dangereusement, et le maréchal de Marsin, blessé à mort, ne purent prendre soin de la retraite : elle se fit dans le dernier désordre, chacun ne pensant qu'à se sauver. Les troupes campées du côté de la citadelle, et de la hauteur des capucins, qui n'avoient point souffert, se trouvèrent presque dissipées quand on arriva à Suze. L'ennemi en avoit enlevé plus de sept mille dans la poursuite ; le reste s'étoit débandé : car d'ailleurs le nombre des morts n'étoit guères que de quatre mille. Les alliés avoient eu environ deux mille hommes tués pendant le combat, et

six mille sept cent sept morts ou blessés pendant le siége.

Ce fut ainsi que Turin, investi dès le 13 mai par la Feuillade, et défendu par le général Thaun, fut dégagé en moins de trois heures. Cet échec eut des suites encore plus funestes que celui de Ramilly, puisqu'il entraîna la perte du Modénois, du Mantouan, du Milanez, du Piémont et du royaume de Naples. Dans la lettre que le duc d'Orléans écrivit au roi sur cette funeste journée, après avoir témoigné la peine que lui faisoit la défaite de l'armée et la levée du siége, il ajouta : *Et si j'ose le dire, le désagrément d'avoir commandé une armée qui avoit ordre d'obéir* à Marsin, *m'en fait encore plus*. Marsin, blessé à la cuisse, avoit été fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et le maréchal mourut quelques momens après l'opération.

AU DUC DE LA FEUILLADE,
Mari d'une fille de CHAMILLARD.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

OR ! revenez, preneur de place,
Venez écussonner la race
Des Aubussons sur Chamillard (1):
C'est une chose très-expresse,
Pour avoir le bâton de Mars,
Que vous caressiez la duchesse.

(1) Ce *d'Aubusson de la Feuillade*, qui commandoit l'armée au siége de Turin, avoit épousé successivement deux femmes, dont il n'eut jamais d'enfans, n'ayant jamais couché avec elles ; savoir, en premières nôces, la fille de Châteauneuf, secrétaire d'état, et en secondes, la fille de Chamillard, qui, dit Maurepas dans ses mémoires, crut résoudre son gendre à coucher avec sa femme, en lui donnant une somme de 50,000 liv. dont il avoit besoin : il y coucha, mais en bottes. L'unique mérite de la Feuillade étoit d'être gendre de Chamillard. Il parvint ainsi au commandement d'une armée. On a toujours eu une médiocre idée de ceux qui ne s'avancent que par de tels moyens. Un jour

le roi s'étonnoit de la stupidité d'un ambassadeur à sa cour : *Vous verrez, Sire,* dit le comte de Grammont, *que c'est le parent de quelque ministre.*

Air : *Du Confiteor.*

Ne craignez rien, grand Feuilladin,
Vous serez maréchal de France;
Vous décampez devant Turin,
Et vous méritez récompense :
Les Villeroi, Tallard, Tessés
Ont tous été récompensés.

(9 *septembre.*)

Bataille de Castiglione (1).

Médavi, dit-on,
Se plaint d'avoir eu le cordon
Pour le bâton :
Que ne fait-il comme les autres font?
Perdre la bataille,
Faire rien qui vaille,
Et le pis qu'il pourra,
Sans doute on le lui donnera.

(1) Deux jours après le combat de Turin, le comte de Médavi ayant marché au secours de Castiglione, Delle Stivère défit le prince de Hesse, depuis roi de Suède, près de cette place. La victoire fut com-

plette, les Allemands ayant perdu plus de six mille hommes dans le combat ou dans la fuite, treize pièces de canon, quatre mortiers et une partie du bagage. Ils furent poursuivis jusqu'au pied des montagnes qui aboutissent au bas du lac de Gardé. Cet avantage ne fut que d'une médiocre ressource dans le délabrement où l'action de Turin avoit mis les affaires.

Il restoit des troupes dans le Milanez, et cette petite armée victorieuse, commandée par Médavi. On occupoit encore quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pourvu qu'il laissât retirer ces troupes, qui montoient à près de quinze mille hommes. Le duc de Savoie consentit à cet arrangement (13 mars 1707), et par-là, l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en Italie.

Air : *Du Confiteor.*

France, malgré tes maréchaux,
Par-tout on te voit déferrée;
Jadis tes braves généraux
T'acquéroient de la renommée;
En tous lieux ils portoient l'effroi :
On la porte aujourd'hui chez toi.

Les soldats sans argent, sans pain,
Les officiers sans équipages,
Le peuple qui se meurt de faim,
Ton conseil dépourvu de sages;
Le fuseau décide aujourd'hui
Et ton chef se voit sans appui.

Rappelle le temps d'autrefois,
De François premier, d'Henri quatre,
Le temps où l'on voyoit les rois
Vuider leur querelle et se battre:
On n'y voyoit point de héros
Languir dans le sein du repos.

Avec un moyen revenu,
Chacun régloit son domestique;
Le vrai mérite étoit connu
Et point de misère publique.
Aujourd'hui tout va comme il peut;
D'Argenson (1) seul fait ce qu'il veut.

(1) D'Argenson, lieutenant de police.

Air : *D'une vieille courante.*

Du général qui marche en Roussillon (1),
Le choix ne doit pas nous surprendre;
Voyant celui qui commande en Piémont,
A quoi ne doit-on pas s'attendre?
Si le roi cherche un mauvais espion,
Nous ne devons pas prendre garde
S'il est neveu de la femme à Scarron,
Ou mari d'une Chamillarde (2).

(1) Adrien-Maurice

(1) Adrien-Maurice de Noailles avoit épousé une nièce de madame de Maintenon.

(2) *Mari d'une Chamillarde*, la Feuillade.

1707. (26 *avril.*)

BATAILLE D'ALMANZA (1),

Au duc D'ORLÉANS, *qui ne put arriver à l'armée d'Espagne que le lendemain de la bataille.*

AIR : *De Joconde.*

GENDRE (2) et neveu de notre roi
Vous allez donc paroître !
Et, pour une seconde fois ,
Nous allons vous connoître !
Sans tant consulter l'avenir,
Tout le monde publie
Que vous allez pour réunir
L'Espagne et l'Italie (3).

Croyez-vous, prince malheureux,
Reconquérir l'Espagne?
Vous ferez. malgré tous nos vœux,
Une triste campagne !

Demeurez près de la *Serry* (4) ;
Elle vous en conjure ;
On le souhaite dans Paris :
La conquête est plus sûre.

(1) L'année précédente, tout sembloit désespéré en Espagne pour Philippe V. Charles, son compétiteur, étoit maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagène, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglois avoient pris Gibraltar pour eux, et lui avoient donné Minorque, Ivica et Alicante. Les chemins lui étoient ouverts jusqu'à Madrid, et Charles y avoit été proclamé roi sans résistance au mois de juin. Un simple détachement le fit aussi proclamer à Tolède. Mais les Espagnols, qui jusques-là avoient fait peu d'efforts pour soutenir Philippe V sur le trône, en firent de prodigieux lorsqu'ils le virent abattu, et secondèrent les excellentes mesures du maréchal de Berwick, à qui cette belle campagne mérita le bâton de maréchal de France. Les Portugais, les Anglois, les Autrichiens qui étoient en Espagne furent harcelés par-tout, manquèrent de vivres, firent des fautes presque toujours inévitables dans un pays étran-

ger, et furent battus en détail. Berwick, dit un écrivain, sans livrer une seule bataille, les conduisit de poste en poste, comme un pasteur conduit des troupeaux. Enfin le petit-fils de Louis XIV, trois mois après être sorti de Madrid fugitif, y rentra triomphant, et fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avoit éprouvé de froideur et de répugnance.

Louis XIV redoubla d'efforts quand il vit que les Espagnols en faisoient de leur côté, et il envoya de nouvelles troupes au maréchal de Berwick dans la Castille. Ce général étoit Anglois, et fils naturel de Jacques II, le dévot. L'armée des Anglois étoit sous les ordres de milord Galowai, françois, connu sous le nom de Ruvigny, qui étoit sorti de France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Au mois d'avril (1707) Berwick s'étoit avancé pour tâcher de jetter du secours dans le château de Villena, sur la frontière de la nouvelle Castille, du côté du royaume de Valence. Gallowai et Las-Minas, qui en faisoient le siége, marchèrent à lui et l'attaquèrent dans la plaine *d'Almanza*. L'action com-

mença à trois heures après-midi et finit à cinq. Les alliés, après une vigoureuse résistance, furent mis en déroute et prirent la fuite. Il n'y eut que treize bataillons qui firent la retraite avec assez d'ordre sur une hauteur, où ayant été enveloppés le lendemain à la pointe du jour, ils furent obligés de mettre les armes bas. Comme les Portugais avoient pourvu d'assez bonne heure à leur sûreté, la plus grande perte tomba sur les Anglois, dont il fut fait un carnage terrible, parce que les François ne firent d'abord quartier à personne. Gallowai, qui avoit reçu deux coups de sabre au visage, gagna Tortose en diligence, avec les débris de l'armée, affoiblie de plus de douze mille hommes. Berwick n'en eut que deux mille tués ou blessés. Cette victoire rétablit les affaires de Philippe V, qui créa son libérateur duc, grand d'Espagne de la première classe, et chevalier de la toison d'or.

Le duc d'Orléans étoit en marche pour venir prendre le commandement général de l'armée des deux couronnes : mais Berwick n'avoit pu attendre plus long-temps pour lui laisser l'honneur de la bataille.

Le prince, qui avoit fait le plus de diligence qu'il lui avoit été possible, n'arriva que le lendemain de l'action : il entra aussitôt dans le royaume de Valence, dont la capitale lui envoya ses soumissions. Le 25 mai, les députés de Sarragosse vinrent aussi se soumettre, et la ville lui ouvrit ses portes. Ainsi, une seule victoire enleva les royaumes de Valence et d'Arragon aux ennemis, comme celles d'Hochstet, de Ramilly et de Turin leur avoient donné la Bavière, la Flandre et le Milanez.

C'est ici le lieu de dire un mot du caractère de Berwick, un des plus grands généraux de la fin de ce siècle. Vigilant, actif, sage, intrépide, il ne laissa jamais rien à la fortune de ce qu'il put lui ôter. Son talent particulier étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, et de bien connoître toutes les ressources qu'on peut avoir dans le malheur. Envoyé en Espagne, il lassa, par ses combinaisons et son inflexible probité, l'esprit d'intrigue et la pétulance de la princesse des Ursins. *C'est*, écrivoit-elle en France, *un grand diable d'homme, sec et froid, qui*, quoiqu'on puisse lui dire, *va toujours*

son train. Un tel homme, qui n'avoit que le bien en vue, n'étoit pas ce qu'il lui falloit. La prise de Barcelone, en 1714, mit le comble à sa gloire : il fut tué au siége de Philisbourg, le 12 juin 1734, âgé de soixante-trois ans.

(2) *Gendre et neveu de notre roi*. Le duc d'Orléans avoit épousé Françoise-Marie de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV et de madame de Montespan.

(3) *Vous allez pour réunir l'Espagne et l'Italie* ; c'est-à-dire, pour perdre l'Espagne, comme l'Italie avoit été perdue l'année précédente par la faute de Marsin, et non par celle du duc d'Orléans. Ces deux couplets furent faits par les ennemis de ce prince, qui démentit leurs malveillantes prophéties par sa bravoure, sa bonne conduite et le succès qui en résulta.

(4) Mademoiselle de Serry, fille de la Boissière, devenue comtesse d'Argenton, étoit alors maîtresse du duc d'Orléans, qui la congédia en janvier 1710.

(22 *mai.*)

Contributions de Villars
Sur le Palatinat (1).

Air : *Du branle.*

Villars a dit aux Allemands:
Ne craignez point le branle,
Car je n'en veux qu'à votre argent;
Ainsi voyez s'il est comptant;
Pour vous point d'autre branle;
Je fais la guerre aux paysans,
Et c'est-là le bon branle.

(1) Le maréchal de Villars, remis à la tête des armées, uniquement parce qu'on avoit besoin de lui, réparoit en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avoit forcé les lignes de Stolophen au-delà du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, *et étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde.*

Il faut l'entendre lui-même, sur ce dernier article.

« Le reste du temps, dit-il dans ses mémoires, rédigés par M. Anquetil, je l'employai à réunir les troupes que j'avois envoyées de divers côtés assez loin,

ou pour lever de nouvelles contributions,
ou pour ramasser ce qui étoit encore à payer des premières. Personne ne me manqua, quoique les ennemis fussent alors en état de protéger les refusans. Je tirai de *très-grosses sommes*, dont je continuai à faire l'usage que j'avois fait de toutes les autres. Je les avois divisées en trois parts : la première servoit à payer l'armée, qui ne coûta rien au roi cette année; avec la seconde, je retirai les billets de subsistance qu'on avoit donnés l'année précédente aux officiers, faute d'argent, et j'en envoyai une grosse liasse au ministre des finances ; je destinai la troisième à *engraisser mon veau* : c'est ainsi que je l'écrivis au roi, qui eut la bonté de me répondre qu'il approuvoit cette destination, et qu'il y auroit pourvu lui-même si je l'avois oublié. On me manda aussi qu'un courtisan ayant dit au roi : *Le maréchal de Villars fait bien ses affaires*; Sa Majesté lui répondit : *Oui, mais il fait bien aussi les miennes* ».

Revers de Louis XIV.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Un roi par la victoire,
Autrefois couronné,
Perd l'éclat de sa gloire
Par un sot (1) gouverné ;
Par-tout l'on entend dire :
  Malheureux jour !
Maudit soit son empire
  Et son amour !

Vaincu dans l'Allemagne ,
En Flandre confondu ,
Pris pour dupe en Espagne,
Devant Turin battu,
Par-tout nous pouvons dire :
  Malheureux jour !
Maudit soit son empire
  Et son amour !

Créole abominable,
Funeste Maintenon,
Quand la Parque implacable
T'enverra chez Pluton,
O jour digne d'envie !
  Heureux moment!
En coutât-il la vie
  A ton amant !

(1) Chamillard.

A Louis XIV.

Vous avez effacé, grand roi, toute la gloire
Des héros de l'antiquité,
Et toute la postérité
A de quoi s'occuper en lisant votre histoire;
Mais Villeroi, Talard, la Feuillade et Tessé,
En Espagne, en Piémont, en Allemagne, en Flandre,
Ont fait plus que César et le grand Alexandre;
Ils vous ont effacé.

(*août.*)

De Tessé.

Air : *Voici le jour solemnel de Noël.*

Contre Savoie est-ce assez
De Tessé,
Le favori de Bellonne?
Il répond au roi, dit-on,
De Toulon,
Comme il fit de Barcelône (1).

(1) Le maréchal de Tessé commandoit dans Toulon, menacé par le prince Eugène. Il avoit été obligé de lever le siége de Barcelone, le 12 avril 1706.

(22 *août.*)

Levée du siége de Toulon (1).

Air : *La faridondaine.*

D'ou viens-tu donc, fameux vainqueur,
Valeureux Amédée?
As-tu fait sentir ta valeur
A la France allarmée?
Tu viens de la porter, dit-on,
La faridondaine, la faridondon,
Jusques au milieu de Paris,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Tu croyois, sortant de Piémont,
Courir à la victoire,
Et par la prise de Toulon
Eterniser ta gloire !
Eh ! pourquoi t'en reviens-tu donc? la far.
Tu triomphes des ennemis, biribi, etc.

As-tu le sort qu'eut autrefois
Ce héros d'importance (2),
Qui voulut combler ses exploits
En conquérant la France?
Il prit Marseille, ce dit-on, la far.
Comme par toi Toulon est pris, biribi, etc.

RÉPONSE.

Suivi de tant de légions,
J'ai cru la France prise;
L'espoir de quatre millions (5)
M'inspira l'entreprise :
Les François, au bruit du canon, la far.
M'ont accueilli dans leur pays, biribi, etc.

J'ai reçu du ciel en naissant
L'esprit et la vaillance;
Je serois devenu puissant,
Si j'avois eu la France;
Par mon aveugle ambition,
La faridondaine, la faridondon,
J'ai détrôné mes deux beaux-fils,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) L'année précédente, le duc de Savoie étoit réduit à sa capitale, prête à tomber au pouvoir de la France : cette année-ci, il fut sur le point de lui enlever Toulon et Marseille.

Toulon fut assiégé par une armée aux ordres du prince Eugène, tandis qu'une flotte angloise, commandée par le chevalier Shovel, bloquoit le port et bombardoit la ville. Un peu plus de diligence, de précau-

tions et de concert, auroient fait tomber Toulon; Marseille, sans défense, n'auroit pas tenu, et il étoit vraisemblable que la France alloit perdre deux de ses plus belles provinces. L'armée des ennemis s'étoit emparée, le 29 juillet, de la hauteur de Sainte-Catherine, où ils avoient fait dresser des batteries contre le fort Saint-Louis ou des Vignettes: mais le 15 août, le maréchal de Tessé avoit fait attaquer ce poste, qu'on emporta l'épée à la main. Cet échec, mettant les assiégeans au même état où ils étoient les premiers jours, et l'armée françoise grossissant par les secours qui arrivoient d'Allemagne, la levée du siége fut résolue. Les nuits du 17 et des trois jours suivans furent employées à rembarquer les gros bagages et l'artillerie, et la nuit du 21 au 22 l'ennemi décampa, pendant que l'amiral Shovel, qui s'étoit avancé dans la grande rade, bombardoit le port et la ville. Le duc de Savoie ayant dérobé au maréchal de Tessé deux ou trois marches, regagna assez tranquillement le Var, qu'il repassa le premier septembre. La lenteur avec laquelle ce prince marcha après avoir passé le Var, fut l'unique cause

qui fit manquer cette expédition, en donnant le temps aux troupes venues d'Allemagne d'arriver et de se retrancher, sans quoi Toulon n'auroit pas tenu huit jours. On lui avoit promis de lui payer la moitié des subsides convenus, immédiatement après qu'il auroit mis le pied en France : or, comme on ne se pressoit pas de les lui compter, il ne se pressoit pas non plus de faire avancer son armée.

Voilà ce qui fit échouer une entreprise, dont le succès auroit achevé de perdre la marine de France, et peut-être entraîné la réduction des provinces voisines ».

(2) *Ce héros qui voulut combler ses exploits en conquérant la France.* Charles V, qui assiégea Marseille, fut obligé d'en lever le siége, après y avoir perdu presque toute son armée.

(3) *L'espoir de quatre millions.* Somme à laquelle pouvoit monter la moitié des subsides qu'on lui avoit promis.

Air : *Du branle de Metz.*

La cacade est bien parfaite,
Vous abandonnez Toulon ;
Savoyard, que dira-t-on
De cette honteuse retraite ?
Que n'attendiez-vous Bourbon (1) !
L'affaire eut été complète ;
Que n'attendiez-vous Bourbon !
Et nous vous reconduirions.

Des Torches,
officier de l'armée françoise.

(1) Le duc de Bourgogne et le duc de Berri se disposoient à partir pour la Provence.

Air : *Robin turelure.*

Nos voisins delà les monts,
Gens aux grandes aventures,
Auroient, ma foi ! pris Toulon,
Turelure !
S'ils n'avoient craint la brûlure,
Robin turelure.

(30 *août.*)

Tessé, fils du maréchal, nommé maréchal de camp.

R : *De tous les Capucins du monde.*

Vous vouliez prendre la Provence
Et delà conquérir la France,
Petit prince des Savoyards ;
C'étoit-là de grandes idées,
Mais les conquêtes des Césars
Ne sont pas pour des Amédées.

Ne craignons point pour la Provence,
Quand nous avons pour sa défense
Ce grand maréchal de Tessé ;
Vainement on lui tend des piéges :
Eh ! n'a-t-il pas appris assez
Comme l'on fait lever les siéges ?

Tessé le fils, dans cette année,
Pourroit bien commander l'armée :
Le voilà maréchal de camp !
Vous le croyez un pauvre hère,
Il en sait pourtant bien autant
Que le grand maréchal son père.

Complainte du duc de Savoie.

Air : *Du Confiteor.*

De mon aveugle ambition
Voici la malheureuse suite;
Je comptois bien prendre Toulon;
Il m'a fallu prendre la fuite;
Je devois cueillir des lauriers :
J'ai fait planter des oliviers.

Air : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Feras-tu des sottises,
Savoyard, tous les jours?
Toutes tes entreprises
Se tournent à rebours.
Je vois avec douleur ta dernière incartade;
Tu ne prendras Toulon, don don,
Que lorsqu'on y verra, là, là,
Commander la Feuillade.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Le Savoyard vint en personne
Pour renverser notre couronne;
Il eut raison d'être empressé :
Mais pour appaiser sa furie,
Nous avons le bras de Tessé
Et le fonds de la loterie (1).

(1) Chamillard avoit fait une loterie royale, ne sachant où prendre de l'argent. On vient de voir que, malgré le ton railleur du couplet, Tessé contribua beaucoup à faire lever le siége de Toulon.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Chamillard, pour sauver Toulon,
Se sert, dit-on, d'une chanson,
De Tessé, de la loterie;
Maintenant, puisqu'il est sauvé,
Qu'il nous rende la loterie,
Et qu'il expulse le *Tessé.*

Départ du duc d'Orléans pour l'armée.

Air : *De Joconde.*

On a vu le grand d'Orléans,
D'une extrême furie,
Battre Eugène et les Allemands,
Les chasser d'Italie;
Ce duc, pour d'aussi beaux exploits,
Se remet en campagne :
Ah ! c'en est fait de Charles trois,
S'il commande en Espagne.

RÉPONSE.

Cessez d'attaquer mon héros,
Malheureuse cabale !
Courtisans qu'un honteux repos
Avilit et ravale :
Lorsque vous parlerez de lui,
Du moins qu'il vous souvienne
Que Turin fut l'œuvre d'autrui,
Et Lérida la sienne.

Prédiction satyrique qu'on fit tenir au duc D'ORLÉANS *pendant le siége de Lérida, dans un paquet envoyé à madame* D'ARGENTON, *sa maîtresse.*

PRINCE, sans consulter l'enfer
Sur le succès de la campagne,
Je t'apprends mieux que Lucifer,
Qu'à Turin tu joindras l'Espagne (1).

(1) Le prophète ne rencontra pas juste, puisqu'on ne leva pas le siége de Lérida comme on avoit levé celui de Turin.

(13 *octobre.*)

Prise de Lérida
Par le duc d'Orléans (1).

Air : *Du branle de Metz.*

A célébrer la prouesse
Du neveu du grand Louis,
Animons nous, chers amis,
Et chantons, pleins d'alégresse :
La prise de Lérida
Met la Catalogne en presse,
La prise de Lérida
Met l'archiduc à quia.

Pour ce récit d'importance,
Belles, prêtez nous la main ;
Et joignons au dieu du vin
Les jeux, les ris et la danse :
La prise de Lérida
Ramène la paix en France ;
La prise, etc.

Ce fut chose à tous connue
Que l'Espagne en désarroi
Ne pouvoit garder son roi
Sans être mieux défendue :
La prise de Lérida
Rend la ligue confondue,
La prise, etc.

Sans faire le politique;
Je sais pourtant que Madrid,
Qui tranchoit du bel esprit,
Craignoit ce siége tragique :
La prise de Lérida
Lui sembloit problématique;
La prise, etc.

Mais Orléans, plein d'audace,
Et pour qui rien n'est trop haut,
De Paris ne fait qu'un saut
Pour assiéger cette place :
La prise de Lérida
N'est pas ce qui l'embarrasse,
La prise, etc.

On a beau lui faire entendre
Qu'à ce rocher escarpé
On vit Harcourt et Condé,
Se morfondre sans le prendre:
La prise de Lérida
Est tout ce qu'il veut apprendre,
La prise, etc.

Arrivé sur la frontière,
Les Espagnols à l'envi
Accourent au devant lui;
Les boîteux restent derrière :
La prise de Lérida
Fait prendre à tous la rapière,
La prise, etc.

Même on tient pour véritable,
Qu'en sa route on ne voyoit
Que castillannes au guet,
Toutes d'humeur fort aimable:
La prise de Lérida
Rend ce prince impitoyable,
La prise, etc.

Plein d'une ardeur martiale,
Il vole vers Almanza;
Son grand nom seul avança
La déroute impériale:
La prise de Lérida,
Concertée à la royale,
La prise, etc.

Du même pas il enfile
La route de l'Arragon;
De ce royaume félon
Il n'épargne aucune ville:
La prise de Lérida
En vaut seule autant que mille,
La prise, etc.

Sarragosse en sa puissance,
Combien d'autres généraux
Auroient-ils causé de maux,
Pillant maisons et finance?
La prise de Lérida
Est son unique espérance,
La prise, etc.

Loin d'entendre le grimoire
Qui se pratique en ce cas,
Il méprise or et ducats
Et ne vise qu'à la gloire:
La prise de Lérida
N'enrichit que son histoire,
La prise, etc.

Mais ici prenons haleine,
Et de ce jus tout divin,
Buvons un coup en chemin
Jusqu'à la demi-douzaine:
La prise de Lérida
En vaut ma foi bien la peine;
La prise, etc.

A cette orgueilleuse roche,
Faite des mains des géans,
Sans s'étonner, Orléans
Dit: je tiens l'affaire en poche:
La prise de Lérida
Dont il médite l'approche,
La prise, etc.

Ici sans obstacle il tranche,
Et lui seul son conseiller,
Il s'apprit à batailler;
Il avoit la carte blanche:
La prise de Lérida
Qui de son mieux se retranche,
La prise, etc.

Suivant en tout sa prudence;
Ne donnant rien au hasard,
On le prend pour un César
Tant il entre bien en danse!
La prise de Lérida
Qu'il sait mener en cadence,
La prise, etc.

La main lui-même à l'ouvrage;
Du siége il trace le plan,
Et comme un autre Vauban;
A ce métier il fait rage:
La prise de Lérida,
Fière de son pucelage,
La prise, etc.

Mais ce fut chose bien triste;
Lorsque le camp s'inonda;
Le grivois se débanda,
Et ne trouva plus la piste:
La prise de Lérida
Où notre héros persiste,
La prise, etc.

Le pain un ducat la livre,
Ou peu de chose s'en faut,
Le soldat criant tout haut:
Mon prince, item il faut vivre:
La prise de Lérida
Aux plus grands dangers le livre,
La prise, etc.

L'officier, lors sans ressource,
Perd tout espoir de vigueur:
Il lui relève le cœur
Par son crédit et sa bourse:
La prise de Lérida
Par la gloire le rembourse,
La prise, etc.

Alors la junte troublée
Veut laisser là le dessein;
Il avoit la balle en main,
Pourquoi l'auroit-il lâchée?
La prise de Lérida,
Qu'il avoit si haut jurée,
La prise, etc.

Plein de l'exemple d'un père,
Que jamais on n'oublira,
L'Espagnol, dit-il, verra
Ce que Cassel a su faire;
La prise de Lérida,
Indigne de sa colère,
La prise, etc.

Jour et nuit, dans la tranchée,
Comme le moindre aigrefin,
Il y jette au fantassin
L'or et l'argent à poignée:
La prise de Lérida
Vaut bien ceinture dorée;
La prise, etc.

Bravant le peuple féroce
Il arrive au pied du roc;
Il frappe *ab hac* et *ab hoc*
Sans craindre ni coup ni bosse:
La prise de Lérida
N'est pour lui qu'un jour de nôce,
La prise, etc.

Lors à grand bruit on appelle
La troupe des Gallowai,
Au secours tant espéré;
Mais Orléans fond sur elle:
La prise de Lérida,
Qu'enfin ce Mars dépucelle,
La prise, etc.

Sus donc! qu'on prenne le verre!
Renouvellons nos efforts;
Et buvons à rouges bords
A ce grand foudre de guerre:
La prise de Lérida
Met nos ennemis par terre,
La prise de Lérida
Met l'archiduc à quia.

(1) Après la bataille d'Almanza, l'empereur et les alliés n'eurent cette année que des désavantages en Espagne. Le duc de Noailles entra dans la Cerdagne, se rendit maître de Puicerda, où il fit bâtir une citadelle, et soumit tout ce pays. En

même temps, le marquis de Bay, qui étoit dans l'Estramadoure avec un corps de troupes espagnoles, alla faire le siége de Cintad-Rodrigo, et l'emporta d'assaut, et la garnison du château fut obligée de mettre bas les armes.

Ces exploits en Cerdagne et dans l'Estramadoure furent suivis de la prise de Lérida. Cette place, contre laquelle les armes de France, commandées par le grand Condé, avoient échoué dans les premières années du siècle de Louis XIV, continuoit à être regardée comme l'une des plus fortes de l'Europe, et par sa situation sur un rocher, et par ses anciennes fortifications, et par celles que les alliés y avoient ajoutées depuis qu'ils en étoient les maîtres. Outre cela, elle étoit abondamment pourvue de tout ce qu'il lui falloit pour soutenir un long siége, et étoit défendue par une garnison de quatre mille Anglois ou Hollandois, et deux mille Catalans. Le prince de Darmstad commandoit toutes ces troupes. Il étoit d'ailleurs très-difficile d'ouvrir des tranchées dans un terrein où l'on étoit arrêté à chaque pas par des rochers. Il falloit aller chercher fort loin les fasci-

nes et la terre pour les gabions. La saison commençoit à être avancée, et l'on avoit à craindre les subites inondations de la Sègre, que les pluies grossissent facilement. Enfin les ennemis pouvoient tenter le secours de la place.

Malgré toutes ces difficultés, le duc d'Orléans fit ouvrir la tranchée la nuit du 2 au 3e. jour d'octobre. Plus l'entreprise avoit d'obstacles, plus il s'attacha à les vaincre. Non-seulement il ne passoit point un seul jour sans visiter plusieurs fois les tranchées; mais il y passoit les nuits presqu'entières, animant les officiers par son exemple, et les soldats et les travailleurs par ses discours et par ses libéralités. Bientôt il fut en état de battre le corps de la place, et la brèche étant assez considérable pour donner passage à un bataillon, il fit donner l'assaut pendant la nuit : après un combat vif et sanglant, mais qui ne fut pas de longue durée, il s'établit sur la brèche. Ses troupes auroient pu dès-lors entrer facilement dans la ville, car la garnison s'étoit retirée dans le château; mais il ne voulut pas le permettre, pour empêcher le désordre auquel la confusion

de la nuit pouvoit donner lieu. Le lendemain il usa, dit un historien de ce temps, des droits que sa victoire lui donnoit, en mettant la ville au pillage. Toutefois, comme il ne vouloit que châtier les habitans d'une ville rebelle et non les ruiner sans ressource, cette exécution ne dura que huit heures, et se fit avec ordre. Il n'y eut que deux soldats par chambrée qui furent chargés du pillage. Il leur étoit défendu, sur toutes choses, d'insulter les femmes et de toucher aux églises. Ils devoient rapporter tout le butin pour être mis en commun, et partager ensuite avec ceux de leurs camarades qui n'avoient pas été commandés. Malgré les bornes qui leur étoient prescrites, ils s'enrichirent tous : car les peuples des lieux circonvoisins ayant porté dans Lérida tout ce qu'ils avoient de plus précieux, persuadés que la place ne seroit pas prise, on en retira un butin immense.

Après la prise de la ville, il restoit à se rendre maître du château. Cette forteresse se défendit un mois entier. Le lord Gallowai profita du temps que cette longue résistance lui donnoit, pour tenter de la

secourir : mais étant sur les lieux, il reconnut qu'il y auroit de la témérité à persister dans cette entreprise. Il falloit passer la Sègre devant une armée supérieure à la sienne : il abandonna son projet. Alors le château étoit près d'être emporté d'assaut, et les assiégeans se disposoient à faire jouer la mine, lorsque le prince de Darmstad demanda à capituler : on lui répondit qu'il n'y avoit point de capitulation à espérer, à moins qu'en rendant la place, il ne rendît en même temps le fort Gordien, qui étoit une autre forteresse située sur un rocher escarpé, à demi-portée du canon de Lérida. Il fallut que les assiégés consentissent à cet article, après quoi la capitulation fut réglée à des conditions honorables pour les vaincus.

Peu après la prise de Lérida, les troupes des deux couronnes s'emparèrent de Xativa, d'Alcira, de Morela, et terminèrent ainsi cette campagne, qui remit sous l'obéissance de Philippe V les royaumes de Valence et d'Arragon, et une partie considérable de la Catalogne. (*Journal du siége de Lérida, hist. du règne de Louis XIV, de Reboulet.*)

Rondeau sur la prise de Lérida.

En moins d'un mois prendre ville rebelle,
Faire sauter remparts et citadelle,
Tours, bastions, rochers, et cétéra,
Pour maints guerriers c'étoit un opéra;
Pour mon héros, c'est une bagatelle.
On lui disoit : sonnons le boute selle;
Retirons-nous, cette ville est pucelle;
Pucelle soit ! pucelle dansera
En moins d'un mois.
L'affaire est faite; il a triomphé d'elle,
Non sans l'avoir, dit-on, échappé belle
Plus d'une fois. Mars qui le délivra
A fait sa charge; et l'amour? Il fera
La sienne aussi; nous en aurons nouvelle
En moins d'un mois.

J. B. Rousseau.

Rondeau contre le précédent.

Mieux conviendroit au poëte Rousseau
De composer satyre que rondeau;
Car à louer sa muse n'est apprise;
Témoins les vers que sur ville conquise
Mal à propos a produit son cerveau.
Le prince a dit, surpris du tour nouveau :
Il me prend donc pour un godelureau !
Cette fadaise à blondin qui se frise
Mieux conviendroit.

Monsieur l'auteur, des auteurs le fléau,
A vos censeurs vous le donnez trop beau.
Pour un héros, tous vers ne sont de mise;
Et votre plume a fait folle entreprise,
A qui chiffrer (1) dans le fond d'un bureau
Mieux conviendroit.

L'abbé Courtin.

(1) Rousseau étoit employé dans un bureau d'affaires.

Réponse.

Au bas du célèbre vallon
Où règne le docte Apollon,
Certain rimailleur de village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.
Fait-il bien ou mal? c'est selon;
Mais ces vers dignes du billon
Sont pires qu'un vin de lignage
Au bas.
Si l'on connoissoit ce brouillon,
On pourroit lui faire un bâillon
Et réprimer son bredouillage;
Mais pour un sot, il est fort sage,
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.

J. B. Rousseau.

Autre réponse.

En manteau court, en perruque tapée,
Poudré, frisé, beau comme Déiopée,

Enluminé

Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'abbé, plus vif qu'un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.

Phœbus voyant sa mine constipée,
Dit : quelle est donc cette muse éclopée
Qui vient ici racler du violon
En manteau court?
C'est, dit Thalie, à son rouge trompée,
Assurément quelque jeune Napée
Qui vient en masque ébaudir ce vallon.
Vous vous trompez, répondit Apollon :
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

J. B. Rousseau.

1708. (27 *février.*)

Démission de la place de contrôleur général par Chamillard.

Chamillard, accablé de fatigue et de peine (1),
N'y pouvoit plus tenir, étoit tout hors d'haleine,
Au milieu d'un chemin qu'il ne connut jamais :
Louis, plein de bonté pour un homme qu'il aime,
Voulant le retirer de ce péril extrême,
L'a fait très-sagement sauver par Desmarais (2).

(1) Accablé du double travail de la guerre et des finances, ce ministre n'avoit le temps de manger, ni de boire, ni de

dormir. Des armées détruites, des batailles perdues, des campagnes désolées, avoient épuisé toutes les ressources d'hommes et d'argent. Il avoit plus d'une fois représenté son impuissance à suffire à deux emplois qui, même dans des temps heureux, avoient occupé deux hommes entiers. Le roi l'avoit chargé de l'un et de l'autre, pour se mettre à l'abri des démêlés entre la finance et la guerre, qui l'avoient si long-temps fatigué du temps de Colbert et de Louvois. Chamillard fit donc de nécessité vertu; mais à la fin, le physique succomba : il lui prit des vapeurs, des éblouissemens, des tournemens de tête. Il ne digéroit plus; il maigrit à vue d'œil : il écrivit au roi une lettre pathétique, qu'il termina par lui avouer franchement que tout alloit périr s'il ne le déchargeoit d'une partie de ce double fardeau. Il écrivoit toujours à mi-marge : le roi apostilloit de sa main, et lui renvoyoit sa lettre. Quand celle-ci lui fut revenue, il y vit, avec grande surprise, cette courte apostille de la main du monarque : Eh bien! nous périrons ensemble. Ce prince céda cependant, quelque temps après, à de nouvelles sollicitations,

et permit à Chamillard, le 27 février, de se démettre du contrôle général des finances. Il y nomma *Desmarets*, neveu de *Colbert*.

Les rapines étoient telles sous le ministère de Chamillard, que les receveurs-généraux gagnèrent dans une seule année le prix de leurs charges par le moyen des paiemens qu'il leur permettoit de faire avec des billets de monnoie. On vendoit publiquement les croix de Saint-Louis. Il y en eut de données pour six louis d'or. Esprit, qui n'étoit pas chef d'un bureau, mais seulement commis, se mêloit d'accorder cette marque de distinction, qu'il fit conférer à bien des officiers pour de l'argent, dont il n'avoit, selon les apparences, qu'une médiocre partie. Pendant qu'on les donnoit à ce prix, on en refusa une à un général, parce qu'il n'avoit pas vingt années de service.

(2) *Sauver par* les marais *ou par* Desmarets; calembourg assez insipide : en France, on en trouve dans tous les âges de la monarchie.

Nomination de Desmarets

A la place de contrôleur général.

Air : *Du bon branle.*

Oublions tous les maux soufferts ;
Dansons un nouveau branle ;
Je vois déja le ciel ouvert ;
Je vois l'esprit du grand Colbert
Raffermir ce qui branle.
Rappellons Louvois des enfers ;
Tout reprendra son branle.

Pronde (1).

(1) Pronde avoit été, en 1693, associé de Desmarets dans la fabrication des pièces de quatre sols, qui avoit été faite à la monnoie de Lyon. Elles ne s'étoient trouvées ni de poids ni de bon aloi, et on les nommoit dans le public, les *invalides*. Dans cette circonstance, Colbert dénonça lui-même son neveu au roi, et demanda la permission de lui faire faire son procès : le roi répondit qu'il suffisoit de ne plus se servir de lui. Mais Desmarets étoit très-habile : on fut obligé de le nommer successeur de Chamillard, qui étoit irréprochable, mais inepte. Ce Desmarets est la

tige de la maison des Maillebois, comme Fouquet celle des Belle-Isle. En lui donnant la place de contrôleur-général, le roi lui dit : *Je sais l'état de mes finances; je ne vous demande pas l'impossible. Si vous réussissez, vous me rendrez un grand service : si vous n'êtes pas heureux, je ne vous imputerai pas les événemens.*

ALTERNATIVE DES CONTRÔLEURS GÉNÉRAUX.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

A COLBERT, ministre habile,
Le Pelletier succéda ;
De ce dévot imbécille,
Pontchartrain nous consola ;
Chacun connoît la pratique
De celui qui vint après (1) ;
Dieu confonde la bourique
Qui doit suivre Desmarets (2) !

Esprit saint, divine essence,
Descendez sur Chamillard (3) ;
Votre bénigne influence
Se fait attendre un peu tard ;
Vous serez en évidence
Désormais sur son manteau :
Pour le bonheur de la France,
Descendez dans son cerveau.

Le même.

(1) Chamillard.

(2) On a fait il y a huit ou dix ans une plaisanterie, dont le sens est à peu près le même, sur l'alternative des contrôleurs-généraux, honnêtes-gens et frippons.

(3) Le jour qu'il se démit du contrôle général, Chamillard acheta la charge de trésorier de l'ordre du Saint-Esprit.

(7 *mars.*)

EXPÉDITION DE JACQUES III EN ECOSSE (1).

AIR : *Du branle.*

LE roi d'Angleterre est parti
Et la flotte est en branle
Pour un projet assez hardi,
Beau quand il aura réussi ;
Il va pour mettre en branle
L'Ecosse qui, nous a-t-on dit,
Au manche déja branle.

Oui, les écossois ont écrit :
Sire, venez au branle ;
L'argent étant rare à Paris,
N'en empruntez pas à Louis
Pour les frais de ce branle ;
Nous vous ferons plutôt crédit
Jusqu'à la fin du branle.

Ces offres l'ont déterminé
Et l'ont fait mettre en branle;
Le roi seulement a donné
De quoi le mettre en sûreté
Et commencer le branle;
Il faut qu'il y soit couronné,
Sinon malheur au branle!

(1) Quelques lords écossois étant venus secrètement à Saint-Germain, avoient invité Jacques III, reconnu roi d'Angleterre par Louis XIV, à aller se mettre la couronne de ses pères sur la tête. La conjoncture paroissoit favorable. Les Ecossois étoient mécontens; le royaume étoit mal pourvu; l'Angleterre n'avoit ni troupes chez elle, ni vaisseaux en mer. On résolut d'en profiter. Le roi fit faire un armement considérable, dont le major-général Cadogan, envoyé de la reine Anne en Hollande, donna bientôt avis au conseil de Londres. Il étoit composé de huit gros vaisseaux, de soixante-dix bâtimens de transport, tous commandés par le chevalier de Forbin. On embarqua douze bataillons, sous les ordres du comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, qui fut déclaré maréchal de France lors-

qu'on fut en pleine mer. Le chevalier de Nangis, capitaine de vaisseau, qui avoit été envoyé à Edimbourg, ayant rapporté que tout y étoit favorable au jeune roi, ce prince partit de Saint-Germain le 7 mars, et arriva le 9 à Dunkerque. La difficulté étoit de sortir du port, qui étoit barré depuis le 13 février, par vingt-trois vaisseaux que l'amirauté d'Angleterre avoit équipés en diligence. Forbin écrivit en cour pour avoir de nouveaux ordres, et il reçut celui de mettre à la voile. Le vent favorisa sa sortie, en obligeant la flotte angloise de regagner ses côtes. L'expédition d'Ecosse n'étoit plus un mystère à Londres, ni à la Haie, où l'on avoit pris des mesures pour faire repasser incessamment la mer à dix bataillons de troupes angloises qui étoient en Flandres, et prévenir tous les mouvemens en Ecosse. Le même jour que le chevalier de Saint-George mit à la voile (c'est le nom qu'on donnoit alors à Jacques III), la reine Anne, sa sœur, qui l'appeloit, suivant le vieux style, le prétendu prince de Galles, le déclara traître et rebelle, et ordonna à tous ses sujets de l'arrêter. On n'en eut pas l'occa-

sion. Les vents contraires l'ayant retenu jusqu'au 20 vis-à-vis de Nieuport, Bings eut le temps de ramasser des frégates légères et des brûlots, pour mettre le feu aux barques longues dans le temps du débarquement, en cas qu'il ne pût pas les joindre en pleine mer, ou qu'elles rangeassent les côtes. L'escadre françoise n'arriva que le 23 au matin à l'embouchure de la rivière d'Edimbourg. On fit sonder aussi-tôt la rade de Leith : mais les pilotes écossois qu'on avoit promis ne parurent point ; on ne répondit point la nuit aux signaux : ainsi, il fut aisé de juger que l'affaire étoit manquée. L'ennemi étant proche, le 24, à la pointe du jour, on fit voile vers le nord, pour faire croire qu'on vouloit débarquer à Dundé ou à Yvernesse, puis on changea de route. Le Salisburi, vaisseau de guerre que l'on avoit pris quelque temps auparavant, ayant été attaqué sur les quatre heures du soir, fut obligé de se rendre à l'entrée de la nuit. Il y avoit dessus, outre l'équipage ordinaire, vingt-sept officiers et cinq compagnies d'infanterie françoise. Le reste de la flotte arriva à Dunkerque le 7 avril, et Jacques III

resta en Flandres, où il fit la campagne. Cependant on emprisonna quantité de seigneurs écossois : il ne se trouva pas de preuve contr'eux. Le duc d'Hamilton, qui avoit été arrêté même avant que l'escadre françoise eût mis à la voile, reçut tant de marques de considération à la cour de Londres, qu'on jugea que son emprisonnement n'étoit qu'un jeu ; et qu'après s'être fait le chef de parti du jeune prince, pour s'attirer la confiance de ceux qui avoient projeté de le rétablir, il avoit indiqué l'entreprise à la reine, et donné des moyens de la faire échouer. Milord Griffin fut le seul que l'on condamna à la mort : mais la sentence portée le 27 juin ne fut point exécutée.

Le principal motif qui détermina Louis XIV à cette entreprise, fut la gloire de la tenter, au milieu des revers qui l'assiégeoient, et de prouver à ses ennemis qu'il n'en étoit pas accablé : idée qui marque du courage dans l'ame, et une véritable grandeur.

(24 *mars.*)

AUX ALLIÉS.

AIR : *De Joconde.*

Vous n'avez pris que Beringhen (1) :
Cette prise est légère.
Il étoit un coup bien plus grand,
Et vous deviez le faire :
C'étoit d'enlever Chamillard ;
O la belle défaite !
Ce coup vous eut, sans nul hasard,
Assuré la retraite.

Mais ce coup, à vos intérêts,
Eût été trop contraire ;
Vous le croyez à vos projets
Ici trop nécessaire :
Instruits combien de tels benêts
Nous causent de dommage,
Vous l'avez laissé tout exprès
Pour finir son ouvrage.

(1) Voici comme ce fait est raconté par l'abbé Proyart, auteur de la vie du duc de Bourgogne. Cet historien paroît instruit de la manière la plus positive.

« On ne doit pas attribuer, dit-il, comme le fait Voltaire, *au découragement géné-*

ral, à *l'extrême confiance des alliés*, et à *la prise de Lille*, qui n'étoit pas encore assiégée, l'audacieuse témérité d'un aventurier qui s'étoit mis en tête d'enlever monseigneur ou le général de l'armée de Flandres. Le trait est de la plus étrange singularité. Le nommé Quintem, François de nation, après avoir été valet de pied du prince de Conti, avoit quitté la France pour entrer dans la musique de l'électeur de Bavière. Il s'étoit ensuite engagé au service de l'empereur, et il étoit parvenu jusqu'au grade de colonel. Quintem partit d'Ath avec trente hommes qui avoient obtenu des passeports sous divers prétextes. Ils entrèrent en France par trois routes différentes, et se rendirent, pour l'exécution de leur dessein, dix dans la forêt de Chantilly, dix à Saint-Ouen et dix à Sèves. Le 24 mars, entre huit et neuf heures du soir, un des dix qui occupoient le chemin de Versailles, ayant reconnu un carrosse du roi, tira un coup de pistolet, suivant le signal convenu, et courut à toute bride pour rejoindre les neuf autres, qui étoient en embuscade en-deçà du pont de Sèves, du côté de Paris. Les commis du pont, qui

avoient entendu le coup de pistolet, avoient fermé la barrière : ils arrêtèrent le cavalier qui se présentoit pour la passer, et s'appercevant de son embarras, ils le remirent entre les mains d'un brigadier de la prévôté. Bientôt après, le carrosse arriva au lieu de l'embuscade. Quintem, qui étoit de cette troupe, fit arrêter un palefrenier qui portoit un flambeau, mit la tête à la portière, et dit, d'un ton d'assurance et d'honnêteté, au marquis de Beringhem, premier écuyer du roi, qui se trouvoit seul dans le carrosse, qu'il l'arrêtoit par ordre exprès de Sa Majesté; et le prenant par le bras, il le fit monter sur le cheval d'un second palefrenier qui suivoit la voiture. Il congédia le cocher, en lui disant qu'il ne s'inquiétât de rien; que tout se faisoit par ordre du roi. Il prit ensuite la route du bois de Boulogne; il le traversa, et se rendit à toute bride à Saint-Ouen, où une chaise de poste l'attendoit. Il y monta avec son prisonnier, et donna ordre à sa troupe de se séparer et de gagner la route de Flandres, qu'il prit lui-même. Louis XIV, informé du fait à dix heures du soir, fit sur-le-champ expédier des ordres pour

qu'on gardât les passages sur les routes de Normandie, d'Allemagne et de Flandres. Quintem étoit à peine sorti de la forêt de Senlis, qu'il entendit sonner le tocsin dans plusieurs villages. Cependant, sur ce que lui représenta Beringhem, qu'il étoit extraordinairement fatigué, il eut la complaisance de s'arrêter près de trois heures près de Compiègne, pour le laisser prendre un peu de repos. Il continua ensuite sa route jusqu'à la petite ville de Ham, en Picardie. Mais à peine en étoit-il sorti, que, sur les ordres de la cour, le marquis de Canisy, qui commandoit dans la place, le fit poursuivre par un détachement du régiment de Livry, qui l'atteignit à une demi-lieue de la ville. Quintem, prisonnier à son tour, fut conduit à Versailles, et le roi remit son sort à la discrétion de son écuyer, qui fut lui-même assez généreux pour lui pardonner ».

(11 *mai.*)

MORT DE MANSARD (1),

Surintendant des bâtimens.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

LES dieux redeviennent propices
Pour un roi qui fut leurs délices,
Et qu'ils ont long-temps délaissé.
En peu de jours, combien de grace !
Voilà son Mansard trépassé
Et Chamillard presque hors de place.

(1) Jules-Hardouin Mansard, habile architecte, plus habile flatteur, faisoit accroire à Louis XIV qu'il se connoissoit aussi bien que lui en architecture. Il lui présentoit des dessins, où il laissoit des choses si absurdes que le roi les découvroit du premier coup-d'œil ; et là-dessus, Mansard s'extasioit sur les étonnantes connoissances de Sa Majesté, qui en étoit la dupe. Il a donné les plans de la galerie du Palais-royal, de la place Vendôme, de la place des Victoires, de la maison de Saint-Cyr, de la cascade de Saint-Cloud, de la ménagerie, de l'orangerie, des

écuries, du château de Versailles et de la chapelle. Mort à soixante-neuf ans.

D'Antin, nommé directeur des bâtimens (1).

Air : *Du Cap de Bonne-Espérance.*

De d'Antin, notre monarque,
A bien connu les talens,
Faisant cet homme de marque
Directeur des bâtimens :
Le plâtre ni la truelle
Ne cassent point la cervelle,
Et cet insigne poltron
Les craint moins que le canon (2).

(1) Le marquis d'Antin, successeur de Mansard, n'eut d'abord que la qualité de directeur général des bâtimens ; il eut celle de surintendant, en 1716, par un édit de création de cette charge : mais elle fut supprimée en 1726, et d'Antin fait de nouveau directeur-général des bâtimens. (*Abr. chr. du présid. Hénaut.*)

(2) D'Antin, lieutenant-général, fut un des premiers qui prit la fuite à la bataille de Ramilly ; il étoit fils du marquis de Montespan, mari de la maîtresse du roi. (*Note du manuscrit.*)

A

A la duchesse de Bourgo[illegible],

En lui présentant, au bal de Versailles, une pomme d'or sur laquelle étoit écrit : A la plus belle.

Air : *De Joconde.*

Le berger Pâris couronna
Jadis une immortelle,
Et la pomme qu'il lui donna
Etoit pour la plus belle.
Un Dieu, princesse, en ce séjour,
Vous rend le même hommage,
Et recevez-en de l'amour
Cette pomme pour gage.

Il vous la donne par mes mains
N'osant ici paroître;
Déguisé sous des traits humains,
Qui pourroit le connoître?
Il vous suit par-tout, en tous lieux;
A vous seule il s'attache :
Mais dans nos cœurs et dans nos yeux,
Quelquefois il se cache.

Ferrand,
Conseiller au parlement.



(*mai.*)

DÉPART DU DUC DE BOURGOGNE (1),

Pour aller commander l'armée de Flandres.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

PRINCE, partez pour la victoire;
Revenez tout couvert de gloire,
Et par mille exploits prouvez-nous
Que vous valez mieux qu'on ne pense,
Et que c'est mal juger de vous
Que de juger sur l'apparence.

Quand l'hiver on ne vous voit faire
Que confession et prière,
Vivre à la cour, comme au désert,
Blâmer les jeux et les spectacles;
Pour soutenir un tel hiver
Il faut un été de miracles.

(1) (OBSERVATION IMPORTANTE). Pour être en état d'apprécier la foule des chansons satiriques qui parurent à cette époque contre le duc de Bourgogne, il faut se faire une idée des partis qui divisoient la cour. L'un se rassembloit à Meudon, auprès de *monseigneur*, autrement dit *le*

grand Dauphin. Il étoit principalement composé du prince de Vaudemont, nommé très-imprudemment l'un des généraux des armées françoises, quoique proche parent de l'empereur et dévoué à la maison d'Autriche; des demoiselles de Lillebonne, ses nièces, de la princesse de Conti, chez laquelle monseigneur passoit une grande partie de son tems, de madame la duchesse, du duc de Vendôme, du maréchal d'Uxelles, etc. Toute cette société menoit une vie fort déréglée, et étoit ennemie de ceux dont la conduite paroissoit la condamner. L'autre parti pouvoit s'appeller le *parti dévot*, et avoit pour point de ralliement *le duc de Bourgogne*. Le père et le fils se trouvoient ainsi à la tête de deux cabales opposées. La ligue des dévots avoit pour chefs les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse : les principes du roi et de madame de Maintenon les rapprochoient de ces derniers : mais il arriva que pendant cette campagne, Chamillard se prévint fortement contre le duc de Bourgogne en faveur de Vendôme, qui avoit en effet plus d'expérience à la guerre ; mais, dans cette circonstance, la mauvaise volonté

la plus décidée le porta à ne négliger rien pour faire manquer des opérations dont la principale gloire auroit rejailli sur le prince. D'un autre côté, madame la duchesse (Louise-Françoise de Bourbon, dite mademoiselle de Nantes, mariée à Louis III, duc de Bourbon-Condé) composoit chaque jour des chansons pleines de fiel et de méchanceté qui couroient la cour et la ville : la plupart de celles qui parurent contre le duc de Bourgogne sont de sa façon.

Voilà les détails qu'il étoit essentiel de présenter au lecteur, et qui doivent le mettre en garde contre toutes ces pièces satiriques. Après la mort du grand dauphin, le duc de Bourgogne, à qui Louis XIV témoigna une confiance illimitée, se montra sous son véritable jour, et se concilia l'amour et l'estime de toute la France. Il paroît certain cependant qu'il étoit né avec plus d'aptitude à la politique qu'à la guerre. La division qui régna entre lui et Vendôme, pendant le siége de Lille, fut la cause du mauvais succès de toute la campagne.

Au duc de Bourgogne.

Air : *De Joconde.*

Grand prince, pourquoi partez-vous?
 Quelle est votre prudence?
Si vous combattez Marlboroug,
 Vous exposez la France;
Si vous ne le combattez plus,
 Que faites-vous attendre?
Il sied mal d'être Fabius,
 A l'âge d'Alexandre.

A la duchesse de Bourgogne.

Air : *De Joconde.*

Belle Dodo, consolez-vous,
 Ne versez plus de larmes :
Les grands exploits de votre époux
 Vont égaler vos charmes.
Eugène à ce guerrier dévot
 Va devoir la victoire,
Quoique le père Martinot (1)
 En dispute la gloire.

Grand prince, en qui nous avons mis
 Toute notre espérance,
De votre aïeul suivez l'avis
 Avec obéissance;

Du saint démêlez l'imposteur ;
De la peur la prudence;
Et gardez-vous qu'un confesseur
Ne gouverne la France.

(1) *Martinot*, confesseur du duc de Bourgogne, passoit pour avoir de l'ascendant sur son esprit.

(*7 juillet.*)

LE NOUVEAU CUNCTATOR.

Air : *Du Confiteor.*

ROME eut jadis deux Fabius,
Tous deux célèbres dans l'histoire,
Le *Cunctator*, le *Maximus* ;
Ils brûloient d'une même gloire,
L'un pour se battre vîte et bien,
L'autre pour ne hasarder rien.

Ces deux héros, ces deux romains
Renaissent au temps où nous sommes,
Attendant qu'on en vienne aux mains
Pour voir en un ces deux grands hommes;
Bourgogne déja *Cunctator*,
Peut être *Maximus* encor.

On sait qu'il a de la valeur,
De l'esprit, de la politique;
Un Bourbon peut-il avoir peur,
S'il ne craint point la république?
S'il recule, peut-on douter
Que ce ne soit pour mieux sauter?

(1) La cour de France avoit conçu de grandes espérances du côté de la Flandres, et c'étoit là raison qui y avoit fait envoyer le duc de Bourgogne. On croyoit aussi que la présence de l'héritier de la couronne ranimeroit l'émulation. Il avoit alors environ vingt-six ans. Gand, place importante, mais presque dénuée de garnison, fut surpris par un détachement de l'armée françoise; Bruges avoit presqu'en même temps ouvert ses portes : on attendoit chaque jour la nouvelle de quelque avantage plus considérable, et les ennemis du duc de Bourgogne profitèrent de l'occasion pour jeter du ridicule sur des délais qui causoient de l'impatience. L'armée aux ordres de ce prince consistoit en cent douze bataillons et deux cents quatre escadrons, cavalerie ou dragons; ce qui composoit une armée de cent mille hommes, tandis que l'armée ennemie, commandée par Marlboroug, n'étoit que de quatre-vingts. Le prince Eugène vint se joindre à ce général; et au grand avantage de la cause des alliés, tous deux n'avoient qu'une même ame et qu'un même avis.

(11 *juillet*)

Combat d'Oudenarde (1).

Air : *Du bois de Boulogne.*

Enfin, après bien des discours
Qu'on a faits depuis plusieurs jours,
On vient de voir de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

A son départ chacun disoit,
Et de très-bon cœur on chantoit :
Que Dieu bénisse la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne !

Mais si l'on croit ce que l'on dit,
Et de nos soldats le récit,
On parle mal de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Ils ont vu le vainqueur d'Hoschtet,
Non de parole mais d'effet,
Souffler sur toute la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Devant Nimègue mal reçu,
Et près d'Oudenarde battu ;
Ce sont les deux grandes besognes
De monsieur le duc de Bourgogne.

Ce fut la veille de Saint-Prix (2)
Que l'ennemi nous a surpris,
Et gâté toute la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Vendôme a fait un coup d'état,
En donnant un nouvel éclat
Au chef-d'œuvre de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Ainsi qu'un fantôme il courut,
Et puis après il disparut
Pour mieux conserver la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Le duc de Berri s'avança,
Et puis après il recula,
Voyant qu'on gâtoit la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Le prétendu roi des Anglois (3),
Battu, chassé des écossois,
Porta guignon à la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

De Berwik en hâte venu,
De la Mozelle est accouru (4),
Pour raccommoder la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Nous allons voir nos beaux esprits
Entre eux se disputer le prix,
Pour timpaniser la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Par eux, nos neveux apprendront;
Et dans notre histoire liront
La prodigieuse besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Six mille tant morts que blessés,
Trois autres mille désertés
Font éloge de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Près de cinq mille prisonniers
Et plus de neuf cents officiers
Immortalisent la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

Les uns et les autres entre eux
Disent, se voyant malheureux:
Que peste soit de la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne!

Pleurez, François, soyez en deuil;
Chacun de vous, la larme à l'œil,
Peut bien déplorer la besogne
De monsieur le duc de Bourgogne.

(1) Il paroissoit aisé, dit le duc de Saint-Simon dans ses mémoires, de profiter de deux conquêtes si facilement faites en passant l'Escaut, brûlant Oudenarde, barrant le pays aux ennemis, rendant toutes leurs subsistances très-difficiles, et les nôtres venant abondamment par eau

dans un camp qui ne pouvoit être attaqué. Vendôme convenoit de tout cela, et n'alléguoit aucune raison contraire : mais pour exécuter ce projet si facile, il falloit remuer de sa place et aller occuper le camp ; toute la difficulté se renfermoit dans la paresse personnelle de Vendôme, qui, malgré les représentations du duc de Bourgogne et de toute l'armée, persista à soutenir que ce mouvement, dont on seroit maître, seroit tout aussi bon différé, et cette raison demeura la plus forte. Marlboroug, qui voyoit clairement que Vendôme n'avoit rien de mieux à faire, sentoit en même temps combien il lui importoit de le prévenir et de l'empêcher. Pour exécuter ce mouvement, Vendôme suivit la ligne droite, et n'avoit tout au plus que six lieues à parcourir : Malboroug au contraire ne pouvoit l'empêcher que par un détour qui le forçoit à en faire au moins vingt-cinq. Mais les ennemis se mirent en route avec tant de diligence et de secret, qu'ils dérobèrent trois marches forcées, sans que Vendôme en eût aucun soupçon, quoiqu'ils fussent partis fort près de lui. Averti enfin, il méprisa

l'avis, suivant sa coutume, puis se persuada qu'il les devanceroit en marchant le lendemain matin. Biron, lieutenant-général, commandoit une des deux réserves : le lendemain, il voit toute l'armée des ennemis, les queues de leur colonne à Oudenarde, où ils avoient passé l'Escaut. Il envoie officier sur officier à Vendôme, qui, au troisième avis, se lève de table avec dépit, disant qu'il faut donc que le diable les ait portés là. Vendôme arrive enfin avec des troupes hors d'haleine, et qui furent aussi-tôt vivement chargées par l'ennemi. Elles ne tardèrent pas à ployer, et le prince Eugène, qui fit la clôture de cette journée, ayant remarqué un vide entre le centre de l'armée françoise et un village, fit couler, par des chemins creux, une colonne de cavalerie et de dragons, et même de l'infanterie, le long des haies, pour le remplir. Le duc de Bourgogne et son frère, le duc de Berri, qui l'avoit accompagné, contemploient ce combat bizarre, d'un moulin nommé Royenghen-Capel. La confusion étoit telle que personne ne reconnoissoit sa troupe, et que pas un bataillon ni un escadron n'étoient

ensemble. Le duc de Bourgogne se vit forcé d'ordonner la retraite : il ne fit que traverser Gand, et établit son camp et son quartier-général derrière le canal de Bruges, en attendant le moment de faire sa jonction avec le maréchal de Berwick. Vendôme arriva séparément à Gand, entre sept à huit heures du matin, trouva des troupes qui entroient dans la ville, s'arrêta avec le peu de suite qui l'avoit accompagné, mit pied à terre, défit ses chausses (c'est toujours Saint-Simon qui parle ; nous ne faisons que l'abréger) et poussa sa selle tout auprès des troupes, en les voyant défiler. Il entra aussi-tôt dans la ville, sans s'informer de quoi que ce fût, se jetta dans un lit, et y demeura plus de trente heures, sans se lever, pour se reposer de ses fatigues.

Ceux qui prétendent le justifier, remarquent qu'il vouloit qu'au lieu de se retirer, l'armée couchât sur le champ de bataille, dans l'intention de recommencer le lendemain : mais on se seroit trouvé dans une position plus mauvaise que la veille, l'armée étant séparée par celle des ennemis.

La perte fut plus considérable dans la retraite que dans le combat. Il y eut quatre mille hommes et sept cents officiers prisonniers, du nombre desquels fut Biron ; la dispersion fut prodigieuse.

L'armée découragée se retira sans ordre sous Gand, sous Tournay, sous Ypres, et laissa tranquillement les ennemis maîtres du terrein. (*Mém. de Saint-Simon, siècle de Louis XIV.*)

(2) *La veille de Saint-Prix*, 11 Juillet. La fête de la translation de Saint-Prix est le 12.

(3) Jacques III, autrement dit le chevalier de Saint-Georges, servoit dans l'armée en qualité de volontaire. Ce prince, gardant le plus rigoureux incognito, vivoit avec le duc de Bourgogne et le duc de Berri, son frère, aussi respectueusement que s'il n'eût été qu'un particulier. Ils en abusoient, et n'avoient aucune des attentions qu'ils auroient dû avoir pour lui : ils le laissoient dans l'antichambre, au milieu de la foule, sans presque jamais lui adresser la parole. Le scandale étoit d'autant plus répréhensible, qu'il dura long-temps,

et que le chevalier de Saint-Georges s'étoit concilié l'estime et l'amitié de toute l'armée. Le comte de Gamaches, qui étoit en possession de parler aux deux princes fort librement, leur dit à la fin, devant tout le monde : *Expliquez-vous franchement. Est-ce une gageure ? en ce cas, vous l'avez gagnée ; personne ne vous la disputera : mais à présent, parlez donc un peu à M. le chevalier de Saint-Georges, et traitez-le plus honnêtement.*

(4) *De Berwick en hâte est venu.* Dès qu'on eut avis à la cour que le prince Eugène assembloit un corps d'armée de vingt-cinq à trente mille hommes sur le Mein et sur le Rhin, et que son dessein étoit de la faire agir du côté de la Mozelle, le maréchal de Berwick eut ordre de prendre une partie de l'armée qui servoit en Allemagne sous l'électeur de Bavière, et de l'amener sur cette rivière pour s'opposer à ce général. Voyant qu'il s'acheminoit du côté de la Flandre, Berwick y mena aussi son armée. Sa jonction avec celle du duc de Bourgogne se fit sans empêchement, après le combat d'Oudenarde,

à Hérinnes, près d'Enguien. (*Mém. de Saint-Hilaire.*)

Sur la proposition de Vendôme,

D'attaquer de nouveau les alliés, le lendemain du combat d'Oudenarde (1).

Air : *Conditor alme siderum.*

Quand on propose d'attaquer,
Bourgogne ne veut point tâter ;
Les chrétiens, dit-il, sont trop chers
Pour les envoyer aux enfers !

(1) A la fin du combat, les généraux se rassemblèrent autour du duc de Vendôme, pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire. Près de lui étoit le duc de Bourgogne, qui voulut ouvrir un avis. Vendôme, irrité de son malheur, et peut-être de ne pouvoir cacher qu'il se l'étoit attiré, lui ferme brusquement la bouche par ces paroles : *Souvenez-vous que vous n'êtes venu à l'attaque qu'à condition de m'obéir.* Tout le monde resta pétrifié d'une pareille hardiesse. Le prince sentit que dans ce moment il n'y avoit point de milieu entre les dernières extrémités et un silence absolu,

absolu, et il fut assez maître de lui-même pour le garder. Vendôme se mit à pérorer sur la bataille, à soutenir qu'elle n'étoit point perdue, que la moitié de l'armée n'ayant pas combattu, il ne falloit penser qu'à recommencer le lendemain, rester pour cela dans les postes où on étoit, et brusquer l'attaque au point du jour. Chacun écouta en silence un homme qui ne vouloit pas être contredit, et qui venoit de le signifier d'une manière si étonnante à l'héritier de la couronne.

AIR : *Du branle.*

En Flandres nous avons dansé,
Ma foi ! le fâcheux branle;
Nos princes n'en ont point tâté;
Les bigots ayant consulté,
Ils ont quitté le branle,
Puis à Gand se sont retiré
Pour être loin du branle.

Au mont Pagnotte ils ont monté
Pour voir un peu le branle;
Aussi d'O s'est-il écrié :
Monseigneur, ils sont enragés;
O Dieu ! quel vilain branle !
A la cour, il faut retourner;
Gardons-nous de ce branle.

On vit grand nombre d'officiers
Suivre ce même branle,
Qui, pour à Versailles briller,
Tous à la fuite ont opiné;
Car c'est-là le vrai branle
Qui les fera récompenser :
C'est pourquoi l'état branle.

AU DUC DE BOURGOGNE.

Rondeau.

Quoi ! vous tremblez, prince dont l'origine
Dans l'avenir au trône vous destine !
Quoi ! vous quittez un chemin glorieux,
Qu'ont respecté vos illustres aïeux,
Pour écouter une fausse doctrine !
La France en pleurs voit de près sa ruine ;
Et lorsqu'Eugène à la perdre s'obstine,
Loin d'arrêter ce guerrier orgueilleux,
Quoi ! vous tremblez !
Aux ennemis donnez la discipline (1) ;
Faites-leur voir une humeur plus mutine :
Car sans cela, que vous serez honteux,
Quand votre roi, fier et majestueux,
Vous dira haut, et non à la sourdine :
Quoi ! vous tremblez !

(1) On a reproché au duc de Bourgogne des pratiques de dévotion minutieuses, qui ne conviennent pas à un prince des-

tiné à régner. Le comte de Gamaches, revenant avec lui de la messe, dans un moment où il l'auroit mieux aimé à cheval, lui dit tout haut : *Vous aurez, monseigneur, le royaume du ciel ; mais pour ceux de la terre, Eugène et Marlboroug s'y prennent mieux que vous pour les gagner.* Un certain abbé Proyart, qui a publié la vie du duc de Bourgogne, fait l'éloge de ce prince comme d'autres en feroient la critique, en disant que la dernière parole qu'il prononça fut : *ô mon Jésus !* Vie du dauphin, deuxième vol. p. 374.

SUITES DU COMBAT D'OUDENARDE (1).

AIR : *A la façon de Barbari.*

MENTOR, on fait céder ta voix
A celle d'un Jésuite;
De tes sages conseils tu vois
La glorieuse suite.
Pour immortaliser son nom,
La faridondaine, la faridondon,
Télémaque les a suivis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Le prince Eugène, retourné au-devant de son armée, s'étoit long-temps arrêté à Bruxelles, et y avoit fait préparer un convoi immense, qui fut de plus de cinquante charriots, outre ceux des gros bagages de l'armée, que l'on envoya vides pour revenir pleins avec ce convoi. Lorsqu'il fut en état, Eugène l'escorta lui-même avec son armée, jusqu'à celle de Marlboroug, avec une peine et des précautions infinies. On ne pouvoit ignorer dans l'armée françoise de si grands préparatifs et des marches si pesantes et si embarrassées : le duc de Vendôme voulut en profiter, et faire attaquer le convoi par la moitié de ses troupes ; le projet étoit beau, et le succès, qui sembloit devoir être favorable, ôtoit aux ennemis le fruit de leur victoire, leur causoit une perte irréparable, et leur siége étoit avorté; ils ne pouvoient plus rien entreprendre que très-difficilement le reste de la campagne. Ypres, Mons, Lille ou Tournai, une de ces quatre places, étoit leur objet, et rien de si important que d'en empêcher le siége. Le duc de Bourgogne s'opposa néanmoins à l'attaque, et il fut soutenu

dans cet avis par quelques officiers-généraux, et contredit par un bien plus grand nombre. Vendôme, si opiniâtre jusqu'alors, devenu docile dans cette occasion décisive, céda presque sur le champ, en protestant de son avis, et laissa tranquillement passer le convoi. Selon le duc de Saint-Simon, il suivoit son projet, qui n'étoit pas de faire une belle et utile campagne, mais d'en faire faire une au duc de Bourgogne qui le perdît sans retour. *Il faudroit un miracle pour que Lille fût secourue*, écrivoit madame de Maintenon au maréchal de Villars; *la diversité des sentimens a tout gâté, et la pluralité des généraux n'est pas bonne*. Mais au moins, le sens commun prescrit-il de ne mettre ensemble que ceux qui peuvent s'accorder.

(12 *août*.)

SIÉGE DE LILLE

Par MARLBOROUG *et le prince* EUGÈNE.

TRIOLET.

TOUT est flambé, tout est perdu,
Disent ici tous nos Alcides,
L'Escaut passé (1), Lille rendu;
Tout est flambé, tout est perdu.

Fénélon a bien défendu
A nos princes d'être homicides;
Tout est flambé, tout est perdu,
Disent ici tous nos Alcides.

Que Paris fait bien son devoir,
Dans les vœux qu'il fait pour nos princes!
Il n'aspire qu'à les revoir;
Que Paris fait bien son devoir!

Leur retour devient tout l'espoir
Des frontières et des provinces;
Que Paris fait bien son devoir,
Dans les vœux qu'il fait pour nos princes!

(1) Le duc de Marlborough, qui commandoit une armée d'observation, passa l'Escaut près d'Elchin, pour empêcher la jonction de Berwick avec le duc de Bourgogne; et cependant le prince de Nassau, gouverneur héréditaire de Frise, commença à investir Lille (12 août). Le lendemain, le prince Eugène arrive devant la place, dont la garnison étoit de huit mille hommes, à la tête de laquelle étoit le maréchal de Boufflers, qui avoit voulu défendre en personne la capitale de son gouvernement. L'armée du duc de Bourgogne se mit en marche sur les ordres réitérés du roi: elle arriva le mardi, 28 août, à Ninove, sur

le minuit. Le lendemain 29, Berwick ſe vint saluer, accompagné des principaux de son armée, qui joignit le 30 la grande armée, dans sa marche à Lessine. Cette espèce d'incorporation effectuée, jamais il y en eut de plus formidable : elle se trouva de cent mille hommes, sans compter dix-neuf ou vingt bataillons qu'on avoit laissés au comte de la Motte, pour la sûreté de Gand et de Bruges.

AIR : *A la venue de Noël.*

MARSILLAC, Tournon, Souternon (1),
Trois régimens de grand renom,
Ont écrit sur leurs coutelas :
Homicide point ne seras.

(1) Souternon commandoit sur l'Escaut pendant la campagne, et avoit avec lui ces trois régimens, qui laissèrent passer le fleuve aux ennemis sans rien faire pendant le siége de Lille. (*Note du manuscrit*).

(*Fin d'août.*)

Chamillard envoyé au camp par le roi.

Air : *Du Confiteor.*

Pour récompenser Chamillard
De tous ses signalés services,
Le roi l'a tiré du billard
Lui donnant maints et maints offices;
Puis lui confiant son secret,
Le fait courier du cabinet (1).

Depuis qu'entre nos généraux
Règne la mésintelligence,
On le voit par monts et par vaux
Courir à grande diligence,
Et faire enfin tout ce qu'il fait
En vrai courier du cabinet.

Suivant son ordre et son emploi
Il s'adresse au duc de Bourgogne,
Il lui remontre que le roi
N'est pas content de sa besogne;
Ce prince d'un subtil esprit,
Et de l'ordre et du roi se rit.

Vendôme, ce grand général,
A beau vouloir donner bataille,
Et lui dire que tout va mal,
Parce qu'on ne fait rien qui vaille;
A ce discours il ne répond
Que cette suivante chanson.

Calvinistes, Luthériens,
Et vous rebelles catholiques,
Vous êtes perdus, je vous tiens!
Pauvres malheureux hérétiques!
Vous allez tous mourir de faim;
Je vous ai bouché le chemin.

Il sait par de bonnes raisons
Autoriser sa politique,
Et suivant les sages leçons
De son conseil jésuitique,
A le mot qui ne permet pas
De l'exposer dans les combats.

Hé quoi! mon prince, lui dit-on,
Voulez-vous laisser prendre Lille?
Hé, oui-da, dit-il, pourquoi non?
J'aime bien mieux perdre une ville,
Que de voir dans une action
Mes gens morts sans confession.

Aussi ce prince tout divin,
A la bataille d'Oudenarde,
Se retira dans un moulin,
Priant Dieu qu'il les eût en garde,
Et qu'il sauvât les trépassés
Qui ne s'étoient pas confessés.

On dit qu'il a l'intention
De relever la compagnie
Qu'autrefois, par dévotion,
Henri trois avoit établie (2),
Et que l'on ne le verroit plus
Qu'à la tête des bleus battus.

(1) Vendôme avoit un projet pour secourir Lille. En quittant Orchies, il prétendoit passer brusquement la Marque vers sa source, et entrer incontinent dans la plaine de Lille, puis marcher droit à l'armée des alliés, la faire battre et ouvrir par sa grosse artillerie, secondée de toute la petite, et y faire donner l'assaut, si les ennemis ne levoient pas le siége. L'exécution de ce projet fut suspendue par la cour, à qui il avoit été communiqué. On fit partir en toute diligence, à l'insu de Vendôme, Chamillard, ministre de la guerre, pour joindre l'armée et voir les choses de plus près. On aima mieux probablement risquer la perte de Lille que celle d'un combat qui auroit entraîné la reddition de la plupart des villes de Flandres, et ouvert une entrée facile dans l'ancien domaine de la monarchie. (*Mém. de Saint-Simon.*)

Il est inconcevable que le roi conservât un ministre inepte, hors d'état de diriger les opérations. L'abbé Proyart raconte que le roi dit un jour au maréchal de Berwick: *M. de Chamillard fait l'entendu dans le métier de la guerre, mais dans le fond, il n'en a pas les premières notions.*

(2) La compagnie des pénitens bleus. Henri III s'en étoit fait recevoir, et alloit avec les pénitens, un grand sac sur le dos, à toutes les processions, ce qui contribua beaucoup à le couvrir de mépris.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quand Louvois partoit pour la Flandre,
Nous étions certains d'une esclandre
Que souffriroient nos ennemis :
Mais quand Chamillard y voyage,
Ce n'est jamais que sur Louis
Qu'on en voit retomber l'orage.

Après Ramilly, ce grand prince
L'envoya dans cette province.
Qu'en avint-il? on rappella
Vendôme dans la Lombardie ;
Eugène cent fleuves passa,
Et le roi perdit l'Italie.

(21, 22 *septembre.*)

Belle défense de Boufflers (1).

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Dans Lille, Eugène en quinze jours
Devoit donner le bal au cours :

Mais un coup a rompu la fête
D'un étourdi qui ne craint rien;
Un peu de plomb dedans sa tête (2)
Ne peut lui faire que du bien.

Quel est ce jeune Maillebois (3)
Qui s'est distingué tant de fois,
Qui perçant la troupe ennemie,
De son sang paroît tout couvert?
Sa mémoire n'est qu'endormie ;
C'est la race du grand Colbert.

A la barbe de l'ennemi
Luxembourg (4) entre à petit bruit;
Chacun, confus de la nouvelle,
S'excuse, jusqu'à l'officier :
Je n'ai pu, dit la sentinelle,
M'opposer au fils d'un sorcier (5).

Si pour entrer il est sorcier,
Pour sortir il est officier :
Il brûle le parc et le centre;
Tout cède à son terrible effort :
Ce n'est qu'un sorcier quand il entre;
Mais c'est un diable quand il sort.

(1) Le maréchal de Boufflers défendit Lille plus de quatre mois, avec un courage et une habileté qui firent l'admiration de toute l'Europe. Les assiégeans n'emportèrent aucun poste que par un combat dans les formes ; et souvent à

peine en étoient-ils les maîtres qu'ils en étoient chassés. Le camp de l'armée françoise étoit d'abord à Mons-en-Puelle : elle repassa l'Escaut à Tournai, et s'étendit par quartiers le long de cette rivière, depuis Condé jusqu'à Gand. Cependant Boufflers et sa garnison faisoient des sorties fréquentes sur les alliés, combloient les travaux, enclouoient les canons. La nuit du 21 au 22 septembre, le prince Eugène fit donner en même temps un assaut général à la droite et à la gauche de ces attaques. Ce général, qui comptoit que les assiégés, qui avoient perdu beaucoup de monde, ne pourroient se soutenir également dans un si grand front attaqué, voulut donner lui-même tous les ordres nécessaires, et animer ses soldats par sa présence. Cette attaque générale se fit avec un feu terrible de part et d'autre : on donna jusqu'à quatre assauts, qui furent repoussés avec la même vigueur. La bravoure des assiégés ne se rallentit pas, et les assiégeans ne purent se rendre maîtres que d'une portion d'ouvrage à droite, et d'une partie du chemin couvert à gauche. Les assiégeans perdirent tant de mon-

de, qu'un tambour vint le lendemain demander au maréchal de Boufflers une suspension d'armes de vingt-quatre heures, pour retirer les morts. Le maréchal ne voulut point l'accorder, de peur que quelques ingénieurs ne se glissassent trop près de la place pour en reconnoître les endroits foibles. Il répondit fièrement au tambour, que quand il y en auroit davantage, il auroit soin lui-même de les faire enterrer. Il tint parole dès la nuit même, par une sortie qu'il fit faire, et où les assiégés reprirent les postes que les assiégeans leur avoient pris. (*Mém. de Saint-Hilaire.*)

(2) A l'attaque générale mentionnée dans la note précédente, le prince Eugène fut blessé d'un coup de feu au-dessus de l'œil gauche. (*Idem.*)

(3) J. B. François Desmarets, marquis de Maillebois, se distingua d'une manière brillante à la sortie des assiégés. Les Desmarets-Maillebois étoient parens de Colbert, par le contrôleur-général Desmarets, neveu de cet homme célèbre.

(4) Le chevalier de Luxembourg, depuis

appellé prince de Tingry, alla secrètement à Douai, où il assembla un détachement d'environ deux mille chevaux et de bons guides. On ferma les portes de la ville, et on donna à chaque cavalier à porter en croupe un sac où il y avoit cinquante à soixante livres de poudre. Ils arrivèrent pendant la nuit jusqu'à une barrière du camp ennemi qui étoit assez mal gardée : ils dirent que c'étoit un de leur parti qui revenoit, et à la faveur de cette réponse se jettèrent heureusement dans la ville. Quelques jours après, à un nouvel assaut général tenté par l'ennemi, le chevalier de Luxembourg pénétra jusques dans le parc de l'artillerie des assiégeans, et fit mettre le feu en quelques endroits et enclouer quelques pièces de canon. (*Mém. de S. Hilaire.*

(5) Il étoit fils du maréchal de Luxembourg, accusé de sorcellerie dans l'affaire de la Voisin.

(28 *septembre.*)

Combat de WINENDALE, *à deux lieues de Dixmude, pour arrêter un grand convoi des alliés* (1).

CENT mille combattans françois
Laisseront donc en leur présence
Réduire Lille en la puissance
De l'Allemand et de l'Anglois?
Où sont nos guerriers d'autrefois,
Notre force et notre espérance,
Qui répandoient en mille endroits
La gloire et le nom de la France?
L'activité, la vigilance,
Compagnes de tous leurs exploits,
Soutenoient par-tout leur vaillance;
Maintenant l'on met en balance,
On délibère tout un mois
S'il faut qu'on marche et qu'on avance;
Et la peur, jointe à l'ignorance,
Contrefait si bien la prudence,
Qu'elle fait écouter sa voix;
Cependant sous la diligence,
Désormais rebelle à nos loix,
L'ennemi malgré la distance,
Des lieux d'où partent ses convois;
Voit à toute heure ses charrois
Dans son camp porter l'abondance;

Et

Et quand le corps de l'alliance
Peut se voir réduit aux abois
Par le défaut de subsistance,
La fleur de l'empire gaulois
Le laisse par sa nonchalance
Se pourvoir de tout à son choix ;
Comme avec lui d'intelligence.
Quoi ! sous le plus grand de nos rois,
Lille, jadis la récompense,
Le prix de ses premiers exploits,
Lille, malgré sa résistance
A tant d'ennemis à la fois,
Verra ses remparts et ses toîts
Tomber sans secours, sans défense ?
Et cent mille guerriers françois
Le laisseront, en leur présence,
Passer sous une autre puissance !
Où sont nos guerriers d'autrefois ?

(1) Le duc de Marlboroug, voyant que son armée avoit épuisé une quantité prodigieuse de munitions devant Lille, et qu'il seroit difficile d'en avoir par Oudenarde, pria la reine d'Angleterre d'envoyer à Ostende le convoi qu'elle avoit destiné pour le Portugal. Le duc étoit en ce temps-là tout-puissant à la cour et le maître du conseil. L'ambassadeur de Portugal eut beau faire des représentations : le chevalier Bings eut ordre de se retirer

à Ostende. Le duc ayant reçu le 22 la nouvelle de son arrivée, fit partir le lendemain un gros détachement, qui se saisit du passage du canal de Nieuport, du village de Leffingue et du bourg d'Oudembourg, en deçà du canal, puis il envoya six cents chariots vides chercher le convoi. Pendant qu'il faisoit ces dispositions pour le faire venir, les François en faisoient d'autres pour l'arrêter. Delà dépendoit la continuation ou la levée du siége. Vendôme voulut se charger de cette commission : mais le duc de Bourgogne fut bien aise que le comte de la Mothe en eût l'honneur. Le comte partit aussi-tôt pour s'aller poster entre Bruges et Nieuport avec dix-huit ou vingt mille hommes. Il ne fut pas plutôt à Bruges, qu'il apprit que le convoi marchoit. Il le joignit à cinq heures après midi. L'escorte en étoit foible, mais la situation du terrein étoit défavorable aux troupes françoises. Le général Web, qui n'avoit que vingt-deux bataillons, s'étoit posté dans l'ouverture qui est entre le bois de Wynendale et des broussailles qui forment une espèce de bois de l'autre côté, par où il falloit passer

pour aller à lui. Ces troupes mises en embuscade chargèrent les François, dès qu'ils furent dans le défilé, faisant feu sur les deux flancs, pendant que le général attaquoit de front. Tous les efforts de la Mothe furent inutiles. Après s'être battu deux heures, il fallut se résoudre à la retraite. Il eut environ quinze cents hommes tués ou blessés, et les ennemis huit cents. Le convoi arriva au camp ennemi, qui manquoit absolument de tout, et il y rendit l'abondance et la joie ».

AU DUC DE BOURGOGNE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

Quittez votre camp du Saussoi (1),
Petit-fils de notre grand roi,
Vous y devenez inutile;
Mais revenez au mois de mai,
Après avoir vu prendre Lille,
Vous verrez prendre aussi Tournay.

Du duc de Bourgogne et César,
Malgré les beaux vers de Nougard (2),
Chacun connoît la différence;
Car César vint, vit et vainquit,
Et pour le malheur de la France,
Bourgogne vint, vit et s'enfuit.

Si notre vieux Louis peut voir
Renverser tout sans s'émouvoir,
Et que jamais rien ne l'attriste,
C'est que saintement élevé,
Il pense en parfait quiétiste,
Qui veut à peine être sauvé.

(1) « Le gros de l'armée françoise, qui étoit réduit à peu de chose par la quantité de détachemens qui en avoient été faits, étoit campé le long du haut Escaut, la droite en-deça d'Hérinnes, et la gauche allant un peu au-dessus de Tournai, tirant sur Antoing. *Le quartier général étoit à l'abbaye du Saussoi. Cette armée tenoit plus de quarante lieues de pays, selon la méthode de Vendôme*, et ne pouvoit être renforcée à temps, pour s'opposer au passage en corps d'armée que les ennemis pouvoient tenter en quelque endroit ». (*Mém. de St.-Hilaire*).

(2) *Nougard*, poëte que l'on connoissoit apparemment dans ce temps-là, mais dont il ne reste plus aucune trace que dans cette chanson.

Au même.

Air : *De Joconde.*

Jeune prince, réveillez-vous,
Prenez en main les armes ;
D'un sommeil si long et si doux,
Rompez enfin les charmes ;
C'est ce que Lille, presque aux fers,
Vous crie et vous annonce,
Et songez que tout l'univers
Attend votre réponse.

Air : *N'oubliez pas votre houlette.*

Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons
Sur la guerre et sur les poltrons :
Prince, je vous demande excuse ;
Il faut aujourd'hui que ma muse
S'amuse
A faire des chansons.

Par ta crainte et ton ignorance,
La France
Est réduite aux abois :
Tu démens le sang de nos rois
Si renommés par leur vaillance :
Par ta crainte, etc.

Quelle gloire pour l'Allemagne !
L'Espagne
Va suivre d'autres loix :
A la honte du nom françois,
Voilà le fruit de la campagne !
Quelle gloire, etc.

Boufflers, ta trop longue défense
Offense
Notre prince ragot :
Tu dois le craindre, il est dévot;
Il en saura tirer vengeance.
Boufflers, etc.

Qui l'auroit cru, qu'en diligence,
En France,
S'enfuit le bourguignon,
Tremblant au seul bruit du canon,
Et de frayeur vuidant sa panse?
Qui l'auroit cru, etc.

Second Louis le débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait:
Saint-Médard (1) est mieux ton affaire.
Second Louis le débonnaire,
La guerre
N'est point du tout ton fait.

Madame la duchesse.

(1) Louis le débonnaire fut enfermé dans le monastère de Saint-Médard.

(24 *octobre.*)

PRISE DE LILLE.

AIR : *La faridondaine.*

ENFIN Eugène et Marlboroug
Nous ont enlevé Lille (1);
Ils ont su frapper un grand coup
En prenant cette ville :
Mais on les tient comme en prison ;
La faridondaine, la faridondon,
Et les preneurs se trouvent pris (2),
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Nos chefs, las d'éprouver par-tout
La fortune marâtre,
Près d'Oudenarde et de Thorout
Battus, mais comme plâtre,
Ont pris la résolution, la far.
De recourir aux traits d'esprit, biribi, etc.

Sans hasarder en combattant
Et vie et renommée,
L'un toujours jouant au volant (3),
L'autre en chaise percée (4) ;
Par une belle invention, la far.
Ils vont accabler l'ennemi, biribi, etc.

Or, comme ils sont les plus savans
  Aux ruses de la guerre,
Ils assiégent les assiégeans
  Et par mer et par terre;
Et déja de ces fanfarons, la far.
Je vois le sot orgueil puni, biribi, etc.

Sans nuls secours, sans nuls convois,
  Quoique la fronde en die,
Réduits à vivre dans l'Artois (5)
  Et dans la Picardie,
Les malheureux y crèveront, la far.
De faim, de soif et de dépit, biribi, etc.

Le reste, presqu'à demi-mort,
  De ces pauvres canailles,
Gratifié de passeport,
  Viendra jusqu'à Versailles,
Tout couvert de confusion, la far.
Se jetter aux pieds de Louis, biribi, etc.

L'affaire, à ce que vous voyez,
  Est plus qu'à demi-faite;
Si ma chanson vous ne croyez,
  Croyez en la gazette;
Elle en fait longue mention, la far.
Et l'almanach nous l'a prédit, biribi, etc.

De nos habiles généraux
  Admirons la prudence,
Les grands efforts de leurs cerveaux,
  Leur rare intelligence!
Elle mérite pension, la far.
Ou tout au moins un grand merci, biribi, etc.

Le soldat s'en revient content,
Refait de bonne chère;
A la fille on rend son amant
Et le fils à sa mère.
On chantera le *Te Deum*,
La faridondaine, la faridondon,
A la gloire du grand Louis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Le roi, qui vouloit absolument secourir Lille, avoit ordonné à Vendôme de présenter le combat à Marlboroug, et de tout faire pour empêcher la prise de cette importante place : mais Vendôme suivant son projet de perdre le duc de Bourgogne, temporisoit toujours, et amusoit le roi par des espérances qu'il étoit loin de vouloir réaliser. Malgré toutes ses promesses, Lille succomba; les ennemis y avoient fait le 20 et le 21 trois nouvelles brèches; la poudre et les munitions manquoient : tant de difficultés insurmontables déterminèrent enfin le maréchal de Boufflers, de l'avis de toute sa garnison, à battre la chamade. Rien ne lui fut refusé de ce qu'il demandoit. Ce qu'il y eut de singulier dans cette capitulation,

signée le 24 octobre, après deux mois de tranchée ouverte, fut la liberté que Boufflers obtint de l'envoyer au duc de Bourgogne, pour être tenue dans le cas seulement où elle auroit son approbation.

Boufflers entra le 26 au soir dans la citadelle. Il offrit à tous les soldats qui devoient s'y renfermer avec lui de donner congé à ceux qui le desireroient : aucun ne l'accepta. La tranchée fut ouverte devant la citadelle la nuit du 29 au 30 octobre. Les ennemis attaquèrent l'avant-chemin couvert le 7 novembre, et en furent repoussés avec perte. Dans les premiers jours de décembre, il ne restoit plus au maréchal que vingt milliers de poudre, très-peu d'autres munitions, encore moins de vivres. On avoit mangé tous les chevaux, tant dans la ville que dans la citadelle; et Boufflers, qui ne se distinguoit que par son activité et sa prévoyance, en avoit fait servir à sa table, dès que les autres avoient été réduits à cette ressource, et il en mangeoit lui-même. Il trouva toujours des moyens pour donner de ses nouvelles et en recevoir. Le roi, voyant l'état des choses, lui envoya

ordre de sa main de se rendre. Il le garda long-temps secret, et différa tant qu'il put. A la fin il signa le 9 une capitulation qui lui accorda tout ce qu'il voulut, et le prince Eugène le combla d'honneurs et de félicitations. Les alliés perdirent dix-sept à dix-huit mille hommes à ce siége, qui en coûta cinq mille à la garnison.

(2) *Les preneurs se trouvent pris*. Fausse nouvelle insérée dans les gazettes, mais dont le public ne fut pas la dupe. Ce qu'il y eut de confirmé, c'est que Vendôme, vers la fin d'octobre, fit attaquer le village de Leffingue, qu'on emporta l'épée à la main. Deux mille anglois qui s'y étoient retranchés furent passés au fil de l'épée ou faits prisonniers. Ce poste ôtoit aux ennemis toute communication avec Ostende; mais on s'en empara trop tard pour en retirer aucune utilité.

(3) *L'un toujours jouant au volant.* Coatquen fut chargé d'aller au camp sous Tournai, porter la capitulation de Lille au duc de Bourgogne; il trouva ce prince jouant au volant et sachant déja cette triste nouvelle. La vérité est que la

partie n'en fut pas interrompue, et que tandis qu'elle s'achevoit, Coatquen alla voir ce qui lui plut. (*Mém. de S. Simon*, t. IV, p. 260).

(4) *L'autre en chaise percée.* Le duc de Vendôme étoit toute la matinée sur sa chaise percée, et y donnoit audience.

(5) *Réduits à vivre dans l'Art is.* Les ennemis désoloient l'Artois et la Picardie.

Air : *Ne le savez-vous pas?*

Pauvre Boufflers, hélas !
Il a fallu te rendre !
On pouvoit te défendre ;
Un poltron ne veut pas :
Ne le connois-tu pas.

Pourquoi cent mille bras
Entouroient-ils la Flandre?
C'étoit pour laisser prendre
Jusqu'aux portes d'Arras ;
Ne t'en étonnes pas.

Ne t'en étonnes pas,
Si notre étoile change :
L'orgueil du premier ange
Nous précipite en bas ;
Ne t'en étonnes pas.

Au duc de Bourgogne, *après la prise de Lille.*

Air : *Du mais.*

Second Louis de sainte renommée,
Soyez jaloux comme à l'accoutumée :
Mais,
Priez Dieu pour notre armée;
Ne la commandez jamais.

Air : *Sais-tu la différence?*

Sais-tu la différence
D'un bossu à un autre bossu (1),
La sais tu?
L'un a sauvé la France,
Et l'autre l'a perdu,
La sais tu?
Quel b..... de bossu?

(1) Le maréchal de Luxembourg et le duc de Bourgogne ; tous deux étoient d'une taille contrefaite.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Cambray, reconnois ton pupille :
Il voit de sang-froid prendre Lille
Demeurant dans l'inaction ;
Toujours sévère et toujours triste,
N'est-ce pas la dévotion,
D'un véritable quiétiste ?

Avec une puissante armée,
D'une noble ardeur animée,
D'Eugène fuir les escadrons,
Sans se bouger, voir prendre Lille ;
Est-ce là le fruit des leçons
Du bon Mentor à son pupille ?

Je crois le général Vendôme
Plus propre à défendre Sodôme
Qu'à battre le fameux anglois ;
Le restaurateur de la France
N'a du grand comte de Dunois
Que le défaut de la naissance (1).

(1) Il étoit fort juste que Vendôme eût sa part dans les couplets satiriques ; car il est certain qu'il fit plusieurs fois preuve de négligence et de mauvaise volonté pendant le siége de Lille. La principale faute vint de la cour, qui mit le duc de Bourgogne sous la tutelle d'un général de

mœurs si contraires aux siennes, et avec lequel il étoit aisé de prévoir qu'il ne pourroit jamais s'accorder.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

L'ON nous dit que le bourguignon
Revient avec peu de renom :
Prenons garde qu'il ne nous morde (1) ;
Ne prononçons jamais son nom ;
Il seroit sans miséricorde :
Car il est dévot et poltron.

Madame la duchesse.

(1) On disoit qu'il avoit menacé ceux qui parleroient mal de lui, de faire ressentir à leurs enfans son ressentiment. (*Note du manuscrit*).

A la duchesse de BOURGOGNE, *au retour de la campagne de* 1708.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

PRINCESSE, les combats
Te coûtent trop d'allarmes,
Ne verse plus de larmes :
Il revient gros et gras ;
Ne t'en étonnes pas.

S'il est entre vos bras
Comme il est à la guerre,
Pourroit-il bien vous plaire
Toujours les armes bas?
Ne vous vengez-vous pas?

RÉPONSE.

Il est entre mes bras
Comme il est à la guerre;
Pour comble de misère,
Nangis n'est plus, hélas!
Ne m'entendez-vous pas (1)?

(1) La chronique scandaleuse disoit que cette princesse avoit trouvé le jeune Nangis fort aimable; mais que par la suite il se trouva dans un état à ne le plus paroître. (*Note du manuscrit*).

BOUFFLERS récompensé par LOUIS XIV (1).

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

QUE Boufflers joigne à ses trophées
La gloire des grandes entrées
Que le roi vient de lui donner;
Cette faveur n'est pas extrême :
Ma maîtresse, sans vanité,
Me traite tous les jours de même.

(1) Le

(1) Le roi le fit pair, lui donna pour son fils la survivance du gouvernement de Flandres, et des appointemens du gouvernement particulier de Lille, ce qui passoit 200,000 liv. de rente. Le fils n'avoit que dix ans. Le roi donna encore au maréchal les entrées de premier gentilhomme de la chambre. (*Mémoires de Saint-Simon*).

Boufflers porta si loin ses prétentions par la suite, qu'il demanda qu'on rétablît pour lui la dignité de connétable, ce qui le fit tomber dans une espèce de disgrace.

A LA DUCHESSE DE BOURGOGNE,

Sur la disgrace de VENDÔME (1), *après la campagne de Lille.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vous pouvez en toute assurance,
Sans faire de tort à la France,
Goûter les plaisirs les plus doux :
Mais contre Vendôme en colère,
Feignant de venger votre époux,
Vous servez trop bien votre père (2).

(1) Vendôme sentant approcher le moment de rendre compte, et redoutant de

près ce que de loin il avoit si témérairement méprisé, s'abaissa jusqu'à demander comme une grace de passer l'hiver sur la frontière, et d'y commander en attendant le retour du printemps et l'ouverture de la campagne. (*Mémoires de Saint-Simon*).

(2) *Vous servez trop bien votre père*, c'est-à-dire le duc de Savoie. Le bruit couroit que la duchesse de Bourgogne avoit obtenu du roi que Vendôme ne serviroit plus (*Note du manuscrit*). Le roi se contenta de ne plus l'employer pour lui-même, et quand il reparut à sa cour, de ne lui marquer à l'extérieur aucun mécontentement. Quant à la cour de Meudon, il y fut fêté jusqu'au scandale, c'est l'expression de madame de Maintenon, qui paroît fort choquée des marques d'amitié et de confiance données publiquement par le dauphin à un homme *qui avoit traité son fils si arrogamment*.

AIR : *Du branle de Metz.*

VOICI l'état de la France :
Ni conseil, ni général ;
Pour ministre un animal,
Le peuple dans l'indigence.
Sans justice et sans raison,
On punit, on récompense ;
Et le roi, comme un oison,
Est mené par Maintenon.

Les ressources de la France
Sont Noailles et d'Aubusson,
Les dévots et le poltron,
Le bon ordre des finances,
Les conseils de Maintenon,
De Chamillard la science,
Les conseils de Maintenon
Et le fer du bourguignon.

AIR : *Du branle.*

PUISQU'AUX François Lille n'est plus,
Qu'il a dansé le branle,
Nos guerriers bientôt revenus
Vont faire triompher Vénus,
Et nous aurons le branle ;
Que déja ne sont-ils venus?
Amour, mets-les en branle.

Venez, venez braves soldats,
Venez danser le branle,
Venez donc tous, hâtez le pas,
Venez prendre ici vos ébats,
Il faut changer de branle;
Il est un temps pour les combats;
Un autre pour le branle.

Boufflers le premier dansera,
Il mènera le branle,
Et tant que le monde sera,
Toute la terre dansera;
Il est si beau, son branle;
Que Marlboroug confessera
Qu'il est le roi du branle.

Brave Surville (1) nous irons
Te présenter le branle,
Et toutes nous te conduirons
A Marly chercher le bâton,
Car c'est le prix du branle;
Te refuser, le pourroit-on,
Après un si beau branle?

Dupuis-Vauban (2) revient dans peu,
Frais émoulu du branle;
De l'amour on sait depuis peu
Qu'il sait certains tours à ce jeu
Qui font beaucoup au branle;
Faisons donc des vœux à ce Dieu,
Qu'il le maintienne en branle.

Honneur, honneur à Luxembourg (3)!
  Il veut être du branle;
Il est juste qu'il ait son tour,
Car en guerre comme en amour,
  Il vaut son père au branle;
Il est toujours prêt au secours
  Dans les besoins du branle.

La Frezillière en belle humeur
  Est pis qu'un diable au branle;
Il y montre tant de fureur,
Qu'avec un si rude joueur
  Toute la terre branle;
Et le ciel même avec fureur
  Croit qu'un géant la branle.

De tous nos maréchaux de camp
  Nous ne faisons qu'un branle;
S'ils ont le déduit aussi franc,
Qu'à Lille on le prouve souvent
  Par leurs hauts faits au branle;
Est-il, près de guerriers si grands,
  De vertu qui ne branle?

Apprêtons tout pour Maillebois,
  C'est un grand maître au branle;
Contre la Bretagne et l'Anglois,
Il s'est mesuré maintes fois
  Sans s'étonner du branle;
C'est assez dire, il est françois,
  Et tout Colbert au branle.

Son petit frère est déja grand
Dans ses bons tours de branle ;
Et Lille nous est un garant,
Qu'il est intrépide et prudent
A bien mener le branle ;
Heureux Desmaretz dont le sang
Fait tant d'honneur au branle !

Quant à vous, braves officiers,
Comptez tous sur le branle ;
Si nous vous nommons les derniers,
Chez nous, vous êtes les premiers
Quand il s'agit du branle ;
Et nos robins sont les greffiers
De vos exploits du branle.

Si Lille a vu sur ses remparts
Tant de grivois au branle ;
Nous verrons ces enfans de Mars,
Braver ici d'autres hasards ;
Car il en est ensemble,
Qui dans les fauxbourgs à l'écart
Vont répéter ce branle.

(1) Le marquis de Surville rendit la ville de Tournai aux ennemis le 29 juillet 1709, après 21 jours de tranchée ouverte, et la citadelle, le 5 septembre.

(2) Dupuy-Vauban, neveu du maréchal.

(3) Le chevalier de Luxembourg

s'étoit distingué au siége de Lille, ainsi que le marquis de Maillebois, et la Frezillière.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

EST-CE là ce grand roi
Que Maintenon gouverne,
Que tout le monde berne;
A présent sans effroi?
Est-ce là ce grand roi?

SUR LA FAMILLE ROYALE.

AIR : *De Joconde.*

LE grand père (1) est un fanfaron,
Le fils (2) un imbécille,
Le petit-fils (3) un grand poltron,
Oh la belle famille!
Que je vous plains, pauvres François,
Soumis à cet empire!
Faites comme ont fait les Anglois,
C'est assez vous en dire (4).

(1) Le roi.

(2) Le dauphin.

(3) Le duc de Bourgogne.

(4) Ainsi l'on exhortoit les François à expulser les Bourbons, comme les Anglois avoient chassé les Stuart. Voilà où en étoit Louis XIV !

Calembourg.

Le dauphin, étonné de voir comment tout va,
Le roi lui dit : mon fils, que rien ne vous étonne;
Nous maintiendrons notre couronne;
Le dauphin lui répond : sire, maintenons-la (1).

(1) *Maintenons-la*, *ou Maintenon a notre couronne*, mauvais calembourg que l'on attribua dans le temps au grand dauphin.

Déchaînement universel

Contre Louis XIV et sa cour (1).

Le bon homme est stupide,
Le fils indolent;
La maîtresse avide,
Le conseil rampant.
La terre est aride,
Le trésor est vuide :
Tout est périssant.

Encore une campagne ;
Nos fiers ennemis,
En Flandre, en Espagne,
Auront tout soumis.
De l'empire des lys
La déroute est certaine :
C'en est fait, Louis !
Tu vas voir Eugène
Et la grande reine,
Maîtres de Paris.

(1) Jamais roi ne fut plus malheureux que Louis XIV à la fin de son règne, et les peuples s'en prenoient à lui de tout ce qu'ils enduroient. C'étoient sans cesse de nouvelles plaintes plus douloureuses, des satires plus insultantes les unes que les autres, auxquelles on n'avoit qu'un morne silence à opposer. Les mauvais succès, la misère des peuples, l'augmentation nécessaire des impôts, les changemens de ministres, les embarras domestiques : toutes ces sollicitudes inondoient l'ame du roi d'amertume. La guerre, déjà si dispendieuse par elle-même, il l'avoit rendue ruineuse en poussant à l'excès le nombre des troupes et l'attirail militaire. Sous Louis XIII, les plus fortes armées étoient de trente ou quarante mille hommes ; les fortifications

des places consistoient en une enceinte de murailles, des tours, des fossés, souvent non revêtus, qu'on entretenoit sans grands frais. Quand Louis XIV voulut effrayer l'Europe, par l'ostentation de sa puissance, il mit en campagne des armées de cent mille hommes, se fit précéder et suivre par le double des provisions nécessaires; le génie inventa des ouvrages qui demandoient des excavations profondes, et une maçonnerie solide, qu'on voulut même rendre agréable à l'œil, des travaux qui embrassoient quelquefois une ville à une lieue à la ronde, et coûtoient plus que n'auroit valu la ville elle-même. Enfin la France eut son Vauban : mais les ennemis eurent leur Cohorn, et à leur tour ils hérissèrent la terre de forteresses imposantes, la couvrirent de cent mille soldats, et les entourèrent d'approvisionnemens qui épuisoient les royaumes; de sorte qu'on auroit dit que les nations travailloient encore plus à se ruiner qu'à se détruire.

INTEMPÉRIE DES SAISONS.

Ici bas tout est culbuté,
Point de chaleur pendant l'été;
Pendant l'hiver, la foudre gronde.
Grand Dieu ! tout va-t-il au hasard?
Ou pour gouverner ce bas monde,
Auriez-vous quelque Chamillard ?

1709. (janvier.)

LE GRAND HIVER (1).

AIR : *L'amour caché dans un buisson.*

Le tendre amour soupirant,
Hier disoit à sa mère :
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'île de Cythère.

Les amoureux sont transis,
Auprès de leurs bergères ;
Dans ses doigts on voit Tircis,
Souffler et ne rien faire :
Ah ! que de cœurs engourdis
Dans l'île de Cythère!

Il nous faudroit des amans
Discrets, mais téméraires,

Qui ne fussent pas tremblans,
Mais ardens et sincères :
Tels ne sont pas ceux du temps
Qui règne dans Cythère.

Après le froid, c'est la faim
Qui nous livre la guerre;
On appauvrit le terrain
D'amour et de sa mère ;
On n'a plus que mauvais grain
Au marché de Cythère.

Jadis on alloit semant
Le grain en bonne terre ;
On faisoit facilement
Une récolte entière.
Que de déchet à présent
Aux greniers de Cythère !

L'on apportoit à foison
Farine aux boulangères ;
Dans cette morte saison,
A peine les meûnières
Retirent-elles du son
Des moulins de Cythère.

La comtesse de MURAT.

(1) Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent ; presque tous les arbres fruitiers gelèrent ; il n'y eut point d'espé-

rance de récolte ; on avoit très-peu de magasins. Les grains, qu'on pouvoit faire venir à grands frais des Echelles du Levant et de l'Afrique, pouvoient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avoit presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver étoit général dans l'Europe : mais les ennemis avoient plus de ressource. Les Hollandois sur-tout, qui ont été si long-temps les facteurs des nations, avoient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance, tandis que les troupes de France, diminuées et découragées, sembloient devoir périr de misère. Le roi vendit pour 400,000 liv. de vaisselle d'or. Les plus grands seigneurs envoyèrent leur vaisselle d'argent à la monnoie. On ne mangea dans Paris que du pain bis pendant quelques mois. Plusieurs familles, à Versailles même, se nourrirent de pain d'avoine. Madame de Maintenon en donna l'exemple ». (*Siècle de Louis XIV*).

Epigramme

Eh quoi ! s'écrioit Appollon ;
Voyant le froid de son empire,
Pour chauffer le sacré vallon,
Le bois ne sauroit donc suffire ?
Bon, bon, dit une des neuf sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure
Tous les vers des méchans auteurs :
Par-là, nous ferons feu qui dure.

La Fontaine.

(*février.*)

Au roi.

Air : *Laire-là, laire lan laire.*

Sire, pendant le carnaval,
Pour nous dédommager du bal (1),
Savez-vous ce qu'il faudroit faire,
Laire là, laire lan laire,
Laire là, laire lan là.

Il vous faudroit, quoiqu'un peu tard,
Prendre un parti sur Chamillard,
En finissant son ministère,
Laire là, etc.

Les Catinats il a détruits ;
Les Matignons (2) il a produits ;
Du Bourg est son foudre de guerre ;
Laire là, etc.

Son médecin (3) traite la paix ;
Pour la guerre, il prend ses projets
Je crois chez son apothicaire,
Laire là, laire lan laire,
Laire là, laire lan là

(1) Pendant le carnaval de 1709, il n'y eut point de bal à la cour, à cause du mauvais état des affaires.

(2) Les Matignons étoient les amis de Chamillard ; du Bourg étoit directeur de la cavalerie en Alsace, et commandant dans la province.

(3) Helvétius, hollandois de nation ; il l'envoya deux années de suite en Hollande, en 1707 et 1708, mais ses négociations ne réussirent pas.

(22 *février.*)

MORT DU PRINCE DE CONTI (1).

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

PLEURONS, pleurons, mes chers amis,
Pleurons la mort du grand Conti.
C'étoit le héros de la France.
Il est mort, et c'est pour jamais.
En qui sera notre espérance,
Si l'on vient à rompre la paix?

(1) François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon, puis de Conti, élut roi de Pologne en 1697. Il étoit le second fils d'Armand prince de Conti, mort en 1666, et d'Anne Martinozzi. Distingué par l'esprit et la plus brillante valeur, il se signala, comme volontaire, aux batailles de Steinkerque et de Nervinde. « Sa figure, dit Saint-Simon, étoit charmante : jusqu'aux défauts de son corps et de son esprit avoit des graces infinies; il portoit les épaules trop hautes, la tête un peu penchée de côté, avoit un rire bruyant et désagréable, et une distraction étrange. Galant avec toutes les femmes et bien traité de plusieurs,

sieurs, il étoit encore coquet avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il prenoit à tâche de plaire à l'artisan, aux domestiques, au plus bas journalier comme au ministre d'état. Encore qu'il se respectât, il étoit bas courtisan, avide de biens, ardent à les chercher, flatteur pour les obtenir, reconnoissant autant qu'il falloit pour ne pas paroître ingrat, sans véritable attachement, et usant de ses amis comme de ses meubles. Malgré cela, il fut les constantes délices du monde, de la cour, des armées, la divinité du peuple, le héros des officiers, l'amour du parlement, l'admiration des savans, théologiens, jurisconsultes, astronomes, mathématiciens les plus profonds. C'étoit un bel-esprit, lumineux, juste, exact, étendu, d'une lecture infinie, qui n'oublioit rien, qui possédoit les histoires particulières, jugeoit sans confusion, sans mélange, et avec une singulière netteté. Montausier et Bossuet l'avoient vu élever auprès du grand dauphin, et l'aimoient tendrement, ainsi que Beauvilliers, Chevreuse et Fénélon. Le grand Condé ne se cachoit pas d'une prédilection pour lui au-dessus

de ses enfans ; il fut la consolation de ses dernières années, et le confident du maréchal de Luxembourg. Ces deux grands généraux trouvoient en lui le talent du commandement, qui les avoit rendus fameux.... Ses lectures lui fournissoient abondamment de quoi placer dans la conversation, avec un art imperceptible, ce qu'il pouvoit de plus obligeant sur les familles ; et ses réparties, quoique vives, ne blessoient jamais. Jeunes et vieux y trouvoient leur instruction. Ce n'est point une hyperbole, mais une vérité cent fois éprouvée, qu'on y oublioit l'heure du repas. Le roi le voyant dans le salon de Marly, entouré et écouté avec une espèce d'avidité, ne pouvoit s'empêcher d'en témoigner de la peine ; mais quoi qu'on sût que ce n'étoit pas faire sa cour, on ne laissoit pas de l'approcher, comme par une force irrésistible. Madame de Maintenon n'étoit pas exempte de cette jalousie, non pour elle, mais pour le duc du Maine, son élève chéri, que le prince de Conti effaçoit ». Jamais il ne put atteindre à quoique ce fût, moins encore au commandement des armées,

C'étoit le seul prince, sans charge, sans gouvernement, même sans régiment, quoique les autres, sur-tout les princes légitimés, en fussent accablés. La source de ses disgraces venoit d'une imprudence qu'il avoit commise durant sa campagne de Hongrie. Il écrivoit très-librement à ses amis sur le roi et madame de Maintenon : c'étoit une véritable satire. Louvois intercepta la lettre ; le roi et madame de Maintenon, violant le secret des lettres, firent ouvrir celle-ci, et ne purent de long-temps l'oublier. Le prince alloit se consoler de ses disgraces chez sa belle-sœur, la jeune douairière de Conti ; et en voyant son assiduité, on ne manqua pas de dire qu'ils avoient l'un pour l'autre des sentimens plus tendres qu'il ne convient entre parens si proches »...... « Sur la fin de sa vie, il chercha à noyer ses ennuis dans le vin et dans d'autres amusemens, que la foiblesse de son tempérament ne supporta pas long-temps, et il n'entrevit le retour du bonheur que pour le regretter. Le roi permit à Chamillard de l'avertir, à la fin de 1708, qu'il commanderoit l'armée de Flandres. Conti en tres-

saillit de joie, et se laissa aller aux plus flatteuses illusions : mais il n'étoit plus temps. Trois mois durant, les églises retentirent pour lui des vœux des gens obscurs comme des plus connus. Il mourut dans de grands sentimens de piété, le 27 février, âgé de quarante-cinq ans. Il avoit vu échouer de plus belles expérances, élu, comme nous l'avons dit, roi de Pologne en 1697, et forcé de céder le trône à Auguste, électeur de Saxe, compétiteur plus riche et plus puissant.

(*mai.*)

AIR : *De Joconde.*

APRÈS avoir vu les horreurs
D'un hiver effroyable,
On croyoit goûter les douceurs
D'un Printemps agréable (1).
Par-tout l'eau, le vent, le brouillard
Causent mille désastres :
N'est-ce point quelque Chamillard
Qui gouverne les astres?

(1) Le mauvais temps duroit encore au mois de mai.

(28 *mai.*)

LA NEUVAINE.

LOUIS ne sachant plus de quel bois faire flèche,
Sans généraux, sans conseil, sans argent,
Sans soldats, sans poudre ni mèche,
Consulte sa sybile (1) en ce besoin urgent.
Tout est perdu, dit-il! ma résistance est vaine;
Battu de toutes parts et des miens le mépris,
Quel parti prendre, hélas? Faisons une neuvaine,
Lui dit-elle à l'instant, pour le tirer de peine,
A la patronne de Paris.
Cette neuvaine est du prince approuvée;
Et la vieille ayant pris et lunette et pseautier,
Se charge de cette corvée,
Et va droit descendre au moutier.
Appui de cet état, puissante et sainte vierge,
Ecoute ma prière, écoute mes souhaits:
Je t'offre ici, dit-elle, encens, fleurs et maints cierges,
Et te demande à deux genoux la paix (2):
Sois notre protectrice, et conjure l'orage.
La sainte paroissant alors dans un nuage,
Lui répond: porte ailleurs ton cierge et ton encens;
Tout mon pouvoir se borne à la pluie, au beau temps;
Jamais à d'autres fins, l'on n'entra dans mon temple:
Que n'as-tu suivi mon exemple!
Tous les François seroient tranquilles et contens.

(1) Madame de Maintenon.

(2) Ce n'étoit pas seulement Sainte-

Geneviève qu'imploroient Louis et sa vieille favorite : il avoit envoyé, sècrètement, le président Rouillé à la Haye, pour tâcher de terminer une guerre qui épuisoit la France : mais l'arrogance des ennemis augmenta en proportion de l'état où le royaume étoit réduit ; on ne recevoit à Versailles que des dépêches désespérantes. Le peuple périssoit de famine ; les troupes n'étoient pas payées : la désolation étoit par-tout. Torci, ministre des affaires étrangères, proposa enfin d'aller traiter lui-même, et on l'envoya se joindre à Rouillé. On imagine quel fut l'étonnement de Heinsius, grand pensionnaire de Hollande, quand on lui annonça que celui qui étoit regardé comme le principal ministre de France étoit dans son antichambre. Mais Eugène, Marlboroug et Heinsius, vouloient tous trois la guerre ; ils y trouvoient le compte de leur orgueil et de leur intérêt. Ils proposèrent, non pas une paix, mais une trève, et pendant cette trève, une satisfaction entière pour tous leurs alliés, et aucune pour les alliés du roi. Ils vouloient que Louis XIV se joignît à eux pour chasser d'Espagne son petit-fils dans l'es-

pace de deux mois, et que pour sûreté il commençât par céder à jamais dix villes aux Hollandois dans la Flandres, par rendre Strasbourg et Brizac, et par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. Torci essaya de tenter Marlboroug, par l'offre de 4,000,000 ; mais quoique d'une grande cupidité, Marlboroug étoit au-dessus de cette somme. Torci rapporta donc au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avoit jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux ; il adressa aux gouverneurs des provinces, aux communautés des villes, une lettre circulaire par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il étoit obligé de leur faire encore soutenir, il excitoit leur indignation, leur honneur, et même leur pitié. Les politiques dirent que Torci n'étoit allé s'humilier à la Haye que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, et pour animer les François par le ressentiment de l'outrage fait en sa personne à la nation ; mais il n'y étoit allé réellement que pour demander la paix ».

(10 *juin.*)

Démission de Chamillard (1),

Ministre de la guerre, remplacé par Voisin.

Air : *De Joconde.*

Il est bien vrai que Chamillard
N'avoit point de science :
Mais sa chûte arrive trop tard,
Pour relever la France.
Que peut-on attendre de bon
De ce nouveau ministre ?
Il est du choix de Maintenon (2) :
Ce présage est sinistre.

(1) Chamillard avoit été ministre par la protection de madame de Maintenon : elle lui retira son appui, et il fut renvoyé. Une des causes qui le fit tomber dans la disgrace de cette femme vindicative, fut que ce ministre ne l'avoit pas averti d'un projet qu'on vouloit lui cacher. A l'âge de soixante-dix ans, Louis XIV forma la résolution de commander ses armées en personne, et de reprendre Lille. Il n'étoit plus question, comme dans ses premières cam-

pagnes, de traîner à sa suite un faste asiatique : tout devoit être porté au nécessaire. Le plan de cette campagne se concertoit entre le roi, Chamillard, les maréchaux de Villars et de Boufflers. On ne devoit le déclarer à madame de Maintenon qu'au moment du départ, pour la dispenser du voyage. Elle en fut instruite et fit avorter le projet; mais elle résolut aussi de punir Chamillard d'avoir été fidèle au secret du roi. Tant que le ministre n'avoit fait des fautes que contre l'état, il avoit été protégé. Dès ce moment, elle releva tout ce qu'elle avoit excusé. La duchesse de Bourgogne étoit aussi très-défavorable à Chamillard, et le maréchal de Boufflers se plaignoit amèrement de ce qu'il l'avoit laissé manquer à Lille des objets les plus nécessaires : il ne laissoit échapper aucune occasion de marquer l'opinion qu'il avoit de son défaut de capacité. Un jour qu'il déclamoit contre lui chez madame de Maintenon, elle lui demanda qui donc il mettroit à sa place : *M. Fagon* (1), répondit-il froidement. Elle se mit à rire, et à observer qu'il ne s'agissoit pas de plaisanter. *Je ne plaisante pas non*

plus, madame, répliqua-t-il. *M. Fagon est bon médecin, et point homme de guerre : mais il est homme d'esprit et de sens, et M. Chamillard n'est ni l'un ni l'autre. M. Fagon, d'entrée et faute d'expérience, pourra faire des fautes : mais il les corrigera bientôt à force de réflexions et d'esprit. M. Chamillard en fait aussi, et ne cesse d'en faire qui perdront l'état, et avec cela, il n'y a en lui aucune ressource. Ainsi je vous répète très-sérieusement que M. Fagon vaudroit beaucoup mieux.* Ce sarcasme, qui parvint jusqu'au roi, imprima sur Chamillard un ridicule dont il ne put se relever.

(2) Voisin étoit en effet créature de madame de Maintenon, et il lui dut sa fortune. Fils d'un maître des requêtes qui avoit eu plusieurs intendances, et petit fils d'un premier commis au greffe criminel du parlement, il avoit été aussi intendant en Hainaut, et il en étoit sorti conseiller d'état en 1694. Heureusement pour lui, il avoit une femme très-spirituelle et très-adroite. Pendant un voyage de madame de Maintenon sur la frontière,

elle saisit parfaitement ce qu'il falloit pour lui plaire, pourvut avec soin à la commodité de son logement, courtisa jusqu'à ses moindres domestiques, et se renferma presque aussi soigneusement, se bornant à contenter tout le monde, comme si elle n'eût pas habité sa maison. Cette manière de faire sa cour, si éloignée des importunités ordinaires, eut un prodigieux succès. On donna une place de conseiller d'état au mari. Madame Voisin continua d'user de la même réserve et dans ses démarches et dans ses visites. Voisin succéda à Chamillard dans l'administration de Saint-Cyr, devint pour ainsi dire le candidat de toutes les grandes places, et enfin le remplaça dans le département de la guerre. Son prédécesseur, malgré son ineptie, s'étoit fait aimer par beaucoup de douceur et d'affabilité. Le nouveau ministre prit une voie toute opposée. On vit en lui un homme renfrogné, sec, *éconduiseur*. Jamais il ne connut que l'autorité, le roi et madame de *Maintenon* : c'étoit toute sa raison et sa loi souveraine. Il fut garde-des-sceaux et chancelier de France un an avant la mort du roi.

Berwick adoucit beaucoup ce portrait, tracé par St.-Simon. Suivant lui, « Voisin étoit toujours appliqué à sa besogne, n'avoit nulle autre passion, étoit juste, cherchoit avec soin à découvrir les gens de mérite pour les mettre en place : homme de sens, capable de grands détails, peu versé dans les affaires politiques, faux, dur dans ses réponses ».

COUPLETS sur le même sujet.

HÉLAS ! le pauvre Chamillard,
Qui devoit tant à son billard !
Au grand regret de son épouse,
Il s'est enfin mis dans la blouse.

Mais quand par hasard il perdoit,
En bons billets il nous payoit.
Au grand regret, etc.

Rarement au but il touchoit ;
Cependant souvent il gagnoit.
Au grand regret, etc.

Quand ses billets l'on méprisoit,
Il les changeoit comme on vouloit.
Au grand regret, etc.

Quand il savoit qu'on y perdoit,
Il falloit voir comme il grondoit!
Au grand regret, etc.

Et toutes les fois qu'il grondoit,
Aussi-tôt tout renchérissoit.
Au grand regret, etc.

Si quelquefois il billardoit,
Sans le penser, il le faisoit.
Au grand regret, etc.

Souvent en quinze on le mettoit;
Mais fort peu s'en embarrassoit.
Au grand regret, etc.

Jeune, les tripots fréquentoit;
Etant vieux, toujours tripotoit.
Au grand regret, etc.

A toute bille il les faisoit;
Il les doubloit ou les coloit.
Pour le noble jeu de la guerre,
Il est vrai qu'il n'y savoit guère.

Choix de Voisin *pour le ministère de la guerre.*

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Tout ce qui vient de Maintenon
Ne sauroit jamais être bon :
Cette vieille sempiternelle
A donné la guerre à Voisin ;
Peut-être que Polichinelle
Aura les finances demain.

Du crédit des femmes en affaires d'état (1).

Rondeau.

Croire une femme, en fait de politique,
C'est s'attirer du monde la critique :
Elle n'en a que pour son intérêt ;
Tout autre objet la choque et lui déplaît ;
C'est le seul but où son esprit s'applique.

Dans tous les temps, la chose est authentique ;
En cent façons l'histoire nous l'explique :
De tous les maux le plus dangereux est
Croire une femme.

Pour bien régler la sûreté publique,
Comme l'on fait dans une république,

Et conserver l'abondance à jamais,
En temps de guerre ainsi qu'en temps de paix,
On ne doit point, dans l'état monarchique,
Croire une femme.

(1) On attribuoit la plus grande partie des maux du royaume aux conseils de madame de Maintenon, et les désastres sembloient s'accroître de jour en jour. Au fléau de la guerre, vint se joindre la famine. L'hiver avoit détruit le germe des moissons. La misère fut au dernier degré dans les campagnes, dans les villes et jusques dans Paris. Le luxe même, le dernier sacrifice que l'on fait, n'osoit paroître. Les seuls en état de s'y livrer le renfermoient dans l'intérieur de leurs maisons. Les étrennes, à l'usage de la cour, furent supprimées, et celles de quarante mille pistoles que le trésor royal présentoit au roi, furent envoyées pour aider au paiement des troupes. Cependant les clameurs se multiplioient, les placards injurieux s'affichoient aux carrefours, aux pieds des statues du roi. Le dauphin n'osoit venir à Paris au milieu d'une multitude qui le suivoit avec des cris de douleur, lui demandant du pain, et à qui il ne

pouvoit en donner. Louis XIV lui-même voyoit les horreurs de la misère autour de lui. Dans ce superbe salon de Marly, où l'on étaloit autrefois des monceaux d'or, on s'occupoit alors à goûter du pain d'orge, d'avoine et d'autres grenailles; à les comparer pour savoir lesquelles étoient plus propres, non à nourrir, mais à tromper la faim du peuple épuisé.

(*juin.*)

Air : *Du branle.*

A l'Etang on voit Chamillard
Danser un triste branle :
Ses parens l'ont mis à l'écart;
On fait un petit pot à part
Pour son cerveau qui branle :
Le noble sang des Mortemart
Ne rit pas de ce branle.

(1) *L'Etang*, terre appartenante à Chamillard. Il y étoit exilé. Madame de Maintenon poussa la vengeance au point de témoigner du mécontentement à ceux qui l'y alloient visiter. Elle étoit dévote ; elle ne pardonnoit point. Le

trouvant

trouvant trop près de la cour, elle lui fit dire de s'éloigner ; de sorte qu'il fut obligé d'acheter dans le Maine la terre de Courcelle, où il se réfugia contre une persécution ignorée du roi seul.

Finances sous Desmarets (1).

Triolets.

Reprenons donc les triolets,
Puisque nous ne savons que faire;
Forgeons ici quelques couplets,
Reprenons donc les triolets :
Que maudits soient les Desmarets !
Que maudite soit la misère!
Reprenons donc les triolets,
Puisque nous ne savons que faire.

Toute la finance est à bout;
Nous la voyons toute épuisée;
De mon rolet je suis au bout:
Toute la finance est à bout,
Il ne me reste pas un sou;
Ma crémaillère est engagée :
Toute la finance est à bout,
Nous la voyons toute épuisée.

C'étoit chanson que Desmarets
Alloit ramener l'abondance ;
A présent c'est pis que jamais ;
C'étoit chanson que Desmarets

Alloit prendre no, intérêts;
Qu'il arrangeroit la finance.
C'étoit chanson que Desmarets
Alloit ramener l'abondance.

Chamillard avoit tout gâté,
Desmarets veut suivre sa trace;
Avec raison l'a-t-on chassé:
Chamillard avoit tout gâté;
De son esprit estropié
Un autre vient prendre la place;
Chamillard avoit tout gâté:
Desmarets veut suivre sa trace.

(1) Le contrôleur général Desmarets fut obligé d'employer les moyens dont on s'étoit servi les années précédentes. On créa de nouvelles rentes sur l'hôtel-de-ville et des augmentations de gages attribués à différens offices. Heureusement les vaisseaux, qui avoient été dans les mers du sud, arrivèrent avec un chargement de plus de trente millions de matières d'or et d'argent; et l'on détermina les intéressés à porter aux hôtels des monnoies toutes ces matières, et à en prêter la moitié au roi, pour laquelle on leur donna des assignations sur les recettes générales, et l'intérêt à dix pour cent. On fit une refonte générale, et il

fut ordonné que les louis auroient cours pour 20 liv. au lieu de 16 liv. 10 sols, et les écus pour 5 liv. au lieu de 4 liv. 8 sols. On se proposa, moyennant cette augmentation, de remédier au désordre que causoient les billets de monnoie. Pour cet effet, il fut ordonné qu'il seroit reçu dans les hôtels des monnoies cinq sixièmes en espèces ou en matières, et un sixième en billets de monnoie, pour être le tout payé comptant en nouvelles espèces.

Cette opération engagea les porteurs des billets de monnoie à mettre tout en usage pour se procurer cinq fois autant d'espèces et de matières qu'ils avoient de billets de monnoie, et la refonte produisit l'extinction de quarante-trois millions de billets de monnoie et d'autres papiers, et rétablit la circulation des espèces.

On eut aussi cette année des peines incroyables pour pourvoir à la subsistance de l'armée, vu l'excessive cherté des grains. (*Recherches sur les finances, par Forbonnais*).

AIR : *De Joconde.*

DESMARETS ignore, dit-on,
Que pour battre monnoie
Il faut balancier et charbon :
Prétend il qu'on l'en croye ?
Jadis comme faux-monnoyeur,
Il rasa la potence :
Croit-il réparer son honneur
Par sa feinte ignorance (1) ?

(1) Desmarets voulant, au mois de juin, faire une réformation générale des espèces, ordonna la fabrique des écus de 5 liv. Il ne se trouva à la monnoie ni charbon ni suffisamment de balanciers pour un si grand ouvrage.

L'affaire des pièces de quatre sols, dans laquelle il s'étoit trouvé compromis du temps de Colbert, est rappellée à la fin de ce couplet.

L'AGIOT DES BILLETS D'ÉTAT.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

LES engagemens de nos jours
Ne se font plus par les amours;

Un nouvel intérêt préside
Qui fait préférer le magot
Au tendre amant que l'amour guide :
C'est l'agiot, c'est l'agiot.

Que l'on voit de gens fortunés,
Pleins à ventres deboutonnés,
Chéris de la blonde et la brune,
Gens que chacun nommoit Pierrot !
Qui les a mis dans la fortune ?
C'est l'agiot, c'est l'agiot.

Que de magnifiques habits !
Que de perles, que de rubis !
Vénus ne fut pas mieux ornée :
Philis, j'entends à demi-mot ;
Quelqu'un supplée à l'hymenée ;
C'est l'agiot, c'est l'agiot.

Beautés, pour avoir de l'argent,
L'amour est un mauvais agent ;
Volez, pillez, chiffrez un compte :
Vous en aurez tout aussi-tôt,
Et la fortune la plus prompte,
C'est l'agiot, c'est l'agiot.

Nous ne buvons que du verjus,
Le temps a détrôné Bacchus ;
Les buveurs sont dans les souffrances ;
Ils cassent et verres et pots ;
Qui produit si funestes chances ?
C'est l'agiot, c'est l'agiot.

Sur le bruit qui couroit que le maréchal de Villeroi, commandant en Flandres, alloit être nommé plénipotentiaire pour la paix.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

On dit qu'auprès de la frontière,
Le Villeroi singeant Callière,
Va nous rendre heureux à jamais :
Dieu bénisse son ministère !
Qu'il sache au moins faire la paix,
S'il ne sait pas faire la guerre.

(11 *septembre.*)

BATAILLE DE MALPLAQUET (1).

Dialogue entre le maréchal de VILLARS *et son écuyer.*

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

Lorsque je fus blessé ;
Je gagnois la bataille (2) ;
Par mille funérailles,
J'allois me signaler,
Lorsque je fus blessé.

— Est-il vrai, monseigneur?
Tout le monde l'ignore ;
Mais on dit plus encore,
Que vous aviez grand'peur :
Est-il vrai, monseigneur?

(1) Lorsqu'on rapporta à Louis XIV la réponse des alliés à ses propositions, il dit en plein conseil : *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans*. Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandres. La famine, qui désoloit les campagnes, fut une ressource pour la guerre ; ceux qui manquoient de pain se firent soldats. Beaucoup de terres restèrent en friche : mais on eut une armée. Le maréchal de Villars fut rappellé en Flandres. Déjà Marlboroug avoit pris Tournay, dont Eugène avoit couvert le siége. Déjà ces deux généraux marchoient pour investir Mons. Villars s'avança pour les en empêcher. Il avoit avec lui le maréchal de Boufflers, qui avoit demandé à servir sous lui, et sacrifioit ainsi toute considération au salut public. Dès que les François s'avancèrent pour s'opposer à l'investissement de Mons, les alliés vinrent les

attaquer près des bois de Blangies et du village de Malplaquet. L'armée des alliés étoit d'environ quatre-vingt mille combattans, et celle de Villars d'environ soixante-dix mille; les François traînoient avec eux quatre-vingt pièces de canon; les alliés cent quarante. Marlboroug commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois et les troupes Allemandes à la solde de l'Angleterre. Le prince Eugène étoit au centre; Tilly et un comte de Nassau à la gauche avec les Hollandois. Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, et laissa la droite au maréchal de Boufflers. Il avoit retranché son armée à la hâte. La valeur des troupes se signala d'une manière extraordinaire. Le général dit lui-même que les soldats, qui ayant manqué de pain un jour entier venoient de le recevoir, en jettèrent une partie pour courir plus légèrement au combat. Il y a eu depuis plusieurs siècles peu de batailles plus disputées et plus longues, aucune plus meurtrière. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut presque toute détruite, et même poursuivie la bayonnette au bout du fusil. Marlboroug,

à la droite, faisoit et soutenoit les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre pour s'opposer à Marlboroug, et alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens qui le couvroient furent emportés. Le régiment des gardes qui les défendoient ne put résister. Le maréchal, en accourant de la gauche à son centre, fut blessé, et la bataille fut perdue. Le champ étoit jonché de près de trente mille morts ou mourans. On marchoit sur les cadavres entassés, sur-tout au quartier des Hollandois. La France ne perdit guères plus de huit mille hommes dans cette journée. Les ennemis en laissèrent environ vingt-un mille tués ou blessés : *encore une victoire pareille*, disoit un Hollandois, *et nous sommes perdus*. Mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées, ceux qui avoient fait le plus grand carnage furent les vaincus. Le maréchal de Boufflers fit la retraite en bon ordre, aidé du chevalier de Luxembourg. L'armée se retira entre le Quesnoy et Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux et étendards pris sur l'ennemi. Ces dépouilles consolèrent Louis XIV,

et on compta pour une victoire l'honneur de l'avoir disputée si long-temps, et de n'avoir perdu que le champ de bataille. Mons fut assiégé et pris ; on le remit entre les mains des Hollandois, qui le gardèrent, ainsi que Tournay et Lille.

(2) *Lorsque je fus blessé, je gagnois la bataille.* « Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, assura le roi que sans sa blessure il auroit remporté la victoire. J'en ai vu ce général persuadé, dit Voltaire, mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent ». Villars se permettoit des fanfaronades dont il n'y avoit que le succès qui pût adoucir le ridicule.

« Après la bataille de Malplaquet, dit Saint-Simon, de retour à Paris il reçut la foule de la cour précisément avec bonté, et on peut dire qu'il y tint la sienne.... Le lit de repos, de dessus lequel il dominoit les assistans, sembloit un théâtre ». (On a vu qu'il avoit été blessé à Malplaquet; cette blessure le retenoit au lit : il en resta boiteux le reste de sa vie). « Ce radieux état ne l'empêcha pas de songer à ses lettres de pairie : car le roi venoit de le créer

duc et pair. Le président de Maison, son beau-frère, les lui dressa, et il y mit tout ce qu'il voulut sur ses services; il y fit insérer que sans sa blessure la bataille de Malplaquet étoit gagnée, et diverses autres choses à sa louange, qui flétrissoient également la gloire du maréchal de Boufflers et la vérité. Pontchartrain, à qui elles furent portées pour les expédier, sursit et en avertit Boufflers, qui, blessé jusqu'au fond de l'ame, devint furieux. Il tomba sur Villars jusqu'à l'outrage; il en parla à tout le monde et aux ministres. Cet homme si sage, si mesuré, si craintif à l'égard du roi, ne se posséda plus. Il déclara tout haut, à qui voulut l'entendre, qu'il s'en plaindroit au roi, et que s'il n'en avoit pas justice, il étoit résolu de la demander en plein parlement, de l'addresser aux pairs, de s'opposer aux lettres de Villars, et de plaider lui-même sa cause devant les pairs et tout le parlement assemblé. Il y avoit longues années qu'un propos si hardi n'avoit blessé les oreilles : aussi fit-il un étrange fracas; il fut tel que le roi n'osa refuser à Boufflers ce qu'il demandoit si haut. Villars épouvanté,

sentit pour lors tout le poids de la vertu et de la vérité ; il n'osa se compromettre, il désavoua tout, et pour voiler l'ordre du roi, il envoya lui-même ses lettres à Boufflers, qui y biffa tout ce qu'il voulut, et ce qu'il biffa demeura supprimé dans l'expédition qu'en fit Ponchartrain, et qui lui fut montrée ».

VILLARS, DUC ET PAIR.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

QUE sans égard à la naissance,
On fasse un maréchal de France,
Quand la valeur l'a mérité,
La récompense est ordinaire :
Mais le public est irrité
D'un duc, petit-fils de notaire.

MÊME SUJET.

AIR : *Voici le jour solemnel de Noël.*

ON voit un héros nouveau
Chez Rigaud !
A sa folle contenance,
On diroit qu'il va parler
Et crier :
Je vais seul sauver la France.

Sur ce qu'il en dit au Roi,
Qui le croit,
Il le fait duc par avance;
Mais je m'en étonne moi,
Sur ma foi !
Quand je songe à sa naissance.

Les greffiers de Condrieux,
Ses aïeux,
Auroient-ils jamais pu croire,
Qu'on vît duc et cordon bleu
Leur neveu ;
Quel beau trait pour leur histoire !

TITRES DE NOBLESSE.

COLBERT a pris dans l'Ecosse
Des titres de chevalier (1),
Car les livres de négoce
Ne donnent point le collier.
Montbron (2), ce foudre de guerre,
En a pris chez un faussaire,
Et Villars a ses aïeux
Au greffe de Condrieux.

(1) Promotion des chevaliers de l'ordre, en 1688. Colbert de Maulevrier, frère de Colbert, quoique petit-fils d'un marchand de vin de Reims, se disoit descendu d'Ecosse, et l'avoit fait insérer dans ses lettres. (*Note du manuscrit*).

(2) Le comte de Montbrun, lieutenant-général, gouverneur de Cambrai, fils d'un avocat.

(*septembre.*)

Air : *Qu'à Marly le roi s'occupe.*

Boufflers, j'admire ton zèle ;
Je respecte ta valeur ;
A ton roi plus que fidèle,
Il doit te combler d'honneur :
Mais si tu veux que l'histoire
Ne dise rien qu'à ta gloire,
Travaille encor pour l'état ;
Quitte le généralat (1).

(1) Ce couplet injuste, étoit probablement l'ouvrage de quelque bas courtisan du maréchal de Villars. Les partisans de Boufflers prirent leur revanche dans les couplets suivans, en style populaire.

(*novembre* ou *décembre.*)

AIR : *De landerirette.*

De Villars les faits savez-vous? (*bis.*)
Il a toujours passé pour fou, landerirette;
Pour très-impertinent aussi, landeriri.

L'année dernière, il a passé (*bis.*)
En Bavière, et l'a ravagé, landerirette,
Et l'électeur il a trahi, landeriri.

Quand tous ses coffres furent pleins (*bis.*)
De bons ducats et de séquins, landerirette,
Il pressa pour s'en revenir, landeriri.

Ce héros étoit enragé (*bis.*)
De n'avoir pas la liberté, landerirette;
De mener sa femme avec lui, landeriri.

A Strasbourg il l'avoit laissé (*bis.*)
Sous la conduite de Vogué, landerirette;
Lequel l'a très-bien divertie, landeriri.

Les vertus de ce grand héros, (*bis.*)
Se peuvent dire en peu de mots, landerirette;
Car il n'a de soin que pour lui, landeriri.

Au prince Eugène il a gagné (*bis.*)
Un cent de piquet à trois dez, landerirette;
Mais il a mal joué depuis, landeriri.

A Malplaquet il fut capot (*bis.*)
Et ne put pas dire un seul mot, landerirette;
A Broglie, non plus qu'à Nangis, landeriri.

De Boufflers il n'a point parlé, (*bis.*)
Quoiqu'il se fût fort distingué; landerirette;
Devant lui qu'il étoit petit! landeriri.

Quand dans sa chaise il fut entré, (*bis.*)
Il disoit à son écuyer, landerirette,
Promptement tirez-moi d'ici, landeriri.

Il a fait faire des chansons, (*bis.*)
Qui disent que ce rodomont, landerirette,
Sans sa blessure eût tout réduit, landeriri.

Mais le monde n'ignore pas, (*bis.*)
Qu'à Dorante (1) il cède le pas, landerirette,
Lorsqu'il est question de mentir, landeriri.

Connétable nous le verrons, (*bis.*)
Car on croit à ces fanfarons (2), landerirette,
Dans ce maudit pays-ici, landeriri.

(1) *Dorante*, principal personnage de la comédie du Menteur de Pierre Corneille.

(2) Le maréchal est peint au naturel, et avec impartialité, dans ce passage des mémoires de Duclos : « Villars, d'une figure distinguée, d'un air avantageux, d'un caractère qui l'étoit encore plus, fanfaron, mais très-brave, sachant mieux que personne se prévaloir de la part qu'il avoit à un heureux succès et en usurper le reste, étoit un général fait pour des

François,

François, à qui la gaieté, unie au courage, inspire la confiance. Un homme de ce caractère frappe et saisit plus leur imagination qu'un homme modeste, à moins qu'il ne soit d'un ordre supérieur et reconnu, tel qu'un Turenne. Lorque Villars entra dans le monde, sa mère lui dit : *parlez toujours de vous au roi, et jamais à d'autre*. Il parla de lui à tout le monde, et n'en réussit que mieux. Quoi qu'il en soit, il a été utile à la France ».

1710. (15 *février*.)

Naissance du duc D'ANJOU, *depuis* LOUIS XV.

Le duc d'Anjou qui règne (1) est si bien établi
Sur le trône où le ciel permet qu'il se maintienne ;
Qu'un ange, sous son nom, nous annonce aujourd'hui
Qu'il vient tenir un rang que ce prince a rempli,
Afin qu'on n'ait pas lieu de craindre qu'il revienne.

(1) Le duc d'Anjou, roi d'Espagne, ne fut solidement rétabli sur le trône que par la victoire de Villaviciosa, que remporta Vendôme à la fin de cette même année 1710.

Le nouveau duc d'Anjou fut dauphin après la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne et celle du duc de Bretagne, son frère, qui mourut le 8 mars 1712, à l'âge de 5 ans. Il succéda à Louis XIV en 1715.

(10 *mars.*)

Sur les esclaves enchaînés, représentant à la place des Victoires les nations soumises par Louis *XIV.*

Air : *Ah ! que la paresseuse automne !*

Que la Feuillade désenchaîne
Ces quatre pauvres languissans !
C'est à tort qu'ils sont à la gêne,
Puisqu'ils sont toujours triomphans.
La France, aujourd'hui malheureuse,
N'a jamais rien vu de pareil,
Et je crains qu'une paix honteuse
Ne fasse éclipser le soleil.

Négociateurs pour la paix.

Air : *Lanlaire.*

Consolez-vous, peuple François;
Vous aurez la paix cette fois :
Ces gens-ci la feront bien faire,
Laire, lanlaire.

Un abbé bien fait et galant
S'en va la prendre pardevant,
Et le maréchal par derrière (1),
Laire, etc.

Si l'empereur fait l'entendu,
Il sera bientôt confondu
Par un factum de la Blinière (2);
Laire, etc.

Anglois, tenez-vous en repos;
Ecoutez-bien l'abbé Dubos (3) :
Mieux que vous il sait votre affaire,
Laire, lanlaire.

(1) Allusion au goût qu'on imputoit à d'Uxelles.

(2) *La Blinière*, avocat que les plénipotentiaires emmenèrent avec eux.

(3) L'abbé Dubos avoit fait un livre intitulé : *Les intérêts de l'Angleterre mal entendus.*

(*mai.*)

Campagne du maréchal de Villars.

Air : *Du Confiteor.*

Villars est parti de Marly ;
Plus fier que le grand Artamène ;
Mais son courage est ralenti,
Lorsqu'il a vu le prince Eugène (1) ;
Car la face des conquérans
Fait peur aux héros des romans.

Héros que Louis a choisi
Pour commander à notre armée,
En présence de l'ennemi,
Vos grands feux s'en vont en fumée ;
Le péril, quand il est présent,
Vous fait changer de sentiment.

Votre épouse, sans la vanter,
A fait beaucoup plus de conquêtes ;
Par elle on vous voit triompher :
Elle couronne votre tête,
Couronne très-digne, entre-nous,
D'un général fait comme vous.

(1) Le maréchal de Villars, qui n'étoit pas assez fort pour attaquer les ennemis, se tint dans l'inaction ; il avoit ordre de ne rien hasarder de considérable. (*Reboulet*, t. 3, p. 434).

Conférences de Gertrudenberg (1).

Air : *La faridondaine.*

Le roi veut bien faire la paix;
Cette affaire s'avance;
Le courier va partir exprès,
Pour la grande alliance :
Il porte nos conditions,
La faridondaine, la faridondon;
Ils signeront sans contredit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Pour bien régler nos intérêts
Et finir nos misères,
On a nommé deux bons sujets
Plénipotentiaires;
Ce sont des gens de grand renom, la far.
Et par-tout ils ont réussi, biribi, etc.

Le maréchal est entendu,
Et chacun sait sa gloire,
D'avoir Mayence défendu,
Comme le dit l'histoire (2);
L'abbé d'un jugement profond, la far.
En Pologne a fait roi, Conti (3), biribi, etc.

Mais s'ils avoient moins de talens
Et moins de suffisance,
Le roi les rendroit fort savans
Par sa pleine puissance:

On n'a qu'à voir l'instruction, la far.
Qu'il a dictée au bon Torci (4), biribi, etc.

Mais consultons un peu le cas :
Si l'Allemand rebelle,
A nos loix ne souscrivoit pas
Et nous cherchoit querelle,
Que ferons-nous? tiendrons-nous bon? la far.
Ferons-nous peur à l'ennemi ? biribi, etc.

Mais nous voilà quasi d'accord ;
Tout va le mieux du monde ;
Ils ont reçu le passeport (5),
Et le ciel les seconde :
La paix sans doute ils conclueront, la far.
A l'avantage de Louis, biribi, etc.

Soldats battus et sans argent,
Un conseil imbécille,
Et dans chaque poste important
Des faces d'évangile !
Mais peut-être que nous avons, la far.
Beaucoup d'argent et de crédit ! biribi, etc.

Les fléaux d'Egypte on ressent ;
Tout gèle, l'air s'infecte :
Grêle d'impôts, édits sanglans,
Maltôtiers, fiers insectes,
Scorbut, famine et d'Argenson (6),
La faridondaine, la faridondon,
Qui dans nos maux nous ont servi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Les alliés voulurent goûter le triomphe de discuter encore les soumissions de Louis XIV. On permit à ses plénipotentiaires de venir porter à Gertrudenberg, petite ville sur les confins du Brabant hollandois, les soumissions de ce monarque. Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé, et l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits et des plus éloquens de son siècle, qui imposoit par sa figure et par ses graces. Ils furent plutôt confinés qu'admis à Gertrudenberg, petite ville sur les confins du Brabant hollandois. L'ennemi le plus redoutable de la France, parce qu'il fournissoit l'argent, étoit Heinsius, bourgeois d'Amsterdam, grand pensionnaire des Provinces-Unies. On peut juger de l'habileté, de la force de tête de ce ministre, en considérant qu'à l'âge de soixante-dix ans, sans stadhouder, dont il trouva moyen de se passer depuis la mort du prince d'Orange, dépositaire des sceaux, afin que rien ne manquât à sa puissance, il donnoit à la république toutes les impulsions qu'il vouloit. Entraîné par son

grand objet d'humilier Louis XIV, flatté par la cour servile que lui faisoient Eugène et Marlboroug, cet opiniâtre républicain ne voulut jamais la paix, à moins qu'elle ne fût plus onéreuse à la France que la guerre. Les ambassadeurs de *Louis le Grand* traitoient obscurément dans un yacht, espèce de petit bateau. Des députés venoient entendre leurs offres et les rapportoient à Heinsius, au prince Eugène, à Marlboroug et au comte de Zinzindorff, ambassadeur de l'empereur : elles étoient presque toujours reçues avec mépris. Polignac et d'Uxelles allèrent jusqu'à promettre que le roi donneroit de l'argent pour détrôner Philippe V, et ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour préliminaire, s'engageât seul à chasser d'Espagne son petit-fils dans deux mois, par la voie des armes. Cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, étoit inspirée par de nouveaux succès. Tandis que les alliés parloient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur et la fierté de Louis XIV, également abaissées, ils prenoient la ville de Douai. (25 juin). Ils s'emparèrent bientôt après

de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant, et le lord Stairs proposa d'envoyer des partis jusqu'à Paris.

Enfin, *Louis le Grand*, qui avoit imposé tant de fois avec hauteur les conditions de la paix, étoit réduit à l'implorer sans pouvoir l'obtenir. Pressé de toutes parts, dénué de secours : *je ne puis donc*, dit-il en plein conseil et versant des larmes, *faire ni la paix ni la guerre !*

On exigeoit, dans ces conférences, la convocation des états généraux de la France pour garantir l'exécution du traité. Cette demande fut un des points le plus sensible à Louis XIV, si jaloux du pouvoir absolu. Duclos dit dans ses Mémoires, qu'il a lu dans un écrit signé *de la main du prince Eugène*, le plan et les moyens détaillés et très-bien combinés du démembrement de la France. Tercier, qui faisoit alors pour le premier dauphin l'extrait des plus importantes négociations, lui communiqua ce mémoire; ils en confrontèrent la signature avec celles de plusieurs lettres du prince Eugène, et ne purent la méconnoître. C'étoit ce projet qui étoit le

véritable motif du peu de succès de Polignac et d'Uxelles.

(2) Foible défense du maréchal d'Uxelles à Mayence en 1695.

(3) L'abbé de Polignac avoit contribué à l'élection du prince de Conti au trône de Pologne. Ce ne fut point sa faute si par la suite cette élection ne fut pas appuyée de forces suffisantes.

(4) Torci, ministre et secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

(5) *Ils ont reçu le passe-port.* Les passeports, pour les plénipotentiaires de France, tardèrent d'abord par quelques difficultés, et enfin ils arrivèrent au mois de mars.

(6) D'Argenson, lieutenant de police.

(*septembre.*)

DÉPART DE VENDÔME POUR L'ESPAGNE,

Après la bataille de Sarragosse (1).

ODE

A L'OMBRE DE TURENNE.

HÉROS, dont la cendre est mêlée
Avec celle de tous nos rois,
De ton superbe mausolée
Daigne écouter ma foible voix.
Je chante ta guerrière audace;
Mais qui pourra suivre la trace
De tes illustres actions?
Je cherche en vain cette vaillance
Qui soumit jadis à la France
Les moins domptables nations.

Où sont les brillantes années
De tes triomphes éclatans?
Quelles fatales destinées
Ont fait changer ces heureux temps
Où la valeur et la prudence,
Chez toi toujours d'intelligence,
Fournissoient à tous nos besoins?
Où la troupe, toujours tranquille,
Prenant ton camp pour son asyle,
Dormoit à l'abri de tes soins?

Habile en l'art de la retraite;
Comme dans celui des combats;
D'une inévitable défaite
Tu savois sauver tes soldats.
Jamais on ne vit ton armée
Par un plus grand nombre allarmée:
Les cœurs, par ta voix raffermis,
Cherchoient à se combler de gloire:
Si tu n'avois pas la victoire,
Tu l'ôtois à tes ennemis.

Quand, pour le malheur de la France,
Tu descendis aux sombres bords,
Dans Luxembourg, de ta vaillance
Nous vîmes les nobles efforts.
Catinat, redoutable et sage,
Nous montroit encor ton image:
L'un par la Parque est abattu,
Et l'autre, sans perdre la vie,
Noble victime de l'envie,
Cache son oisive vertu.

Avec ces héros, la victoire
Semble avoir quitté nos états.
De tant de hauts faits la mémoire
Fait enfin rougir nos soldats.
L'art de vaincre n'est plus d'usage.
Foible comme en son dernier âge,
La France languit sans ardeur;
Et sous cet inconstant empire,
Presque en même temps on admire
Et le courage et la tiédeur.

Ombre de ce grand capitaine,
Force donc l'empire des morts.
Valeureux et sage Turenne,
Reviens paroître sur nos bords;
Entends, de ta triste patrie,
La voix gémissante qui crie :
Daigne encor venir nous aider;
Héros d'une gloire immortelle,
Dis-nous du moins, sur ton modèle,
Quel mortel peut te succéder.

Mais par quelle clarté soudaine
Mes sens tout-à-coup sont surpris?
J'entends la voix du grand Turenne
Qui répond à mes justes cris.
Elle vient à moi sans obstacle.
Ecoutons l'infaillible oracle,
Il va nous parler clairement:
Puisse enfin l'avis salutaire;
Qu'ouvrira ce dieu tutélaire,
Guérir notre assoupissement!

Si vous voulez de votre empire
Voir renaître les plus beaux jours;
Un mortel parmi vous respire,
A qui l'on doit avoir recours.
Il est d'une race royale :
Sa valeur à la mienne égale
Fera refleurir vos états.
Mais gardez-vous, quand il moissonne
Des lauriers au champ de Bellonne,
De détourner ailleurs ses pas (2).

C'est devant lui que Barcelonne
Vit tomber ses forts boulevards.
Devant lui le Germain s'étonne,
Et l'aigle baisse ses regards.
Tant qu'il resta dans l'Ausonie,
Dans tous les champs de Lavinie,
Il fit arborer vos drapeaux.
Dès qu'il partit, la destinée
Nous ravit dans une journée
Les fruits de ses nobles travaux.

Ainsi dit l'ombre fugitive;
Et puis repassant l'Achéron;
Elle revit bientôt la rive
Qui mène au palais de Pluton.
Pour elle, la route est aisée,
Aux lieux sacrés de l'Elysée,
Séjour pour les héros fondé:
Après avoir suivi leur trace,
Elle fut reprendre sa place,
Près de César et de Condé

(1) L'Espagne n'étoit guères en meilleur état que la France. Elle étoit attaquée par le Portugal; son commerce périssoit et la disette y étoit générale. Ce fut dans ces circonstances critiques que l'armée de l'archiduc, commandée par Staremberg, le général allemand qui avoit le plus de réputation après le prince Eugène, remporta près de Sarragosse une victoire

complette sur l'armée en qui Philippe V avoit mis son espérance, à la tête de laquelle étoit le marquis de Bay, général malheureux. On perdit plus de trois mille hommes sur dix-huit, seize pièces de canon et une partie du bagage; Philippe V fut obligé (le 9 septembre) d'abandonner Madrid pour la seconde fois et de se retirer à Valladolid. Toute l'Europe crut alors que l'archiduc Charles, frère de l'empereur Joseph, régneroit sans concurrent en Espagne. Le roi de France ne pouvoit plus secourir son petit-fils, et avoit été obligé de faire revenir pour sa défense les troupes qu'il lui avoit envoyées. Mais les Espagnols, attachés à Philippe V, n'avoient pas perdu l'espérance au milieu de tant de désastres. Le conseil de ce prince et la plupart des grands, voyant qu'ils n'avoient aucun capitaine à opposer à Staremberg, qu'on regardoit comme un autre Eugène, avoient écrit en corps à Louis XIV pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans Anet, partit alors et arriva le 20 septembre à Valladolid. La grande réputation qu'il s'étoit faite en Italie et que la malheu-

reuse campagne de Lille n'avoit pu lui faire perdre, frappoit les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité, qui alloit jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats lui gagnoient les cœurs. Sa présence seule valut une armée.

(2) Au milieu des succès de Vendôme, en Italie, on l'en avoit retiré pour l'envoyer en Flandres après la bataille de Ramillies.

(10 *décembre.*)

BATAILLE DE VILLAVICIOSA,

Qui assure au petit-fils de Louis XIV, le trône d'Espagne.

EPITRE FAMILIÈRE (1) A VENDÔME.

VRAIMENT ! c'eût été grand dommage
De voir Vendôme en son village
S'amuser à planter des choux,
A tirer aux canards, à courre après des loups,
Comme nous l'avons vu la dernière campagne.
On a besoin de lui jusqu'au delà des monts
Pour en chasser les loups et sauver les moutons,
Bien pires que des loups, allemands en Espagne,

Par

Par force ont résolu d'enlever la toison ;
L'archiduc, cadet de Jason,
Vient de percer le labyrinthe ;
Le vin des Castillans n'est plus que vin d'absinthe ;
Tout est triste à Valladolid ;
Les hérétiques sont les maîtres à Madrid :
Ils le sont aussi dans Tolède :
Voilà le mal si grand qu'il paroît sans remède.
Vendôme arrive : mais ne vient-il pas trop tard ?
Staremberg est un fin renard ;
Vendôme (2) l'apperçut un jour en Italie,
Et je ne crois pas qu'il l'oublie.
Philippe un peu ragaillardi
De revoir un Bourbon issu d'un grand Henri,
Lui conte sa déconvenue,
Et comment son armée avoit été battue (3),
Mais battue à ne savoir pas
Comment former ensemble un corps de six soldats.
A parler franchement, l'affaire est sérieuse,
Et les plus assurés la trouvoient dangereuse.
Vendôme, sans être alarmé,
Dit au roi : « vous êtes aimé ;
» De tous vos bons amis reformons une armée
» Par votre présence animée ;
» Je gage mon château d'Anet
» Que l'archiduc par vous sera battu tout net,
» Et recogné dans Barcelonne.
» Quand un roi commande en personne
» Et qu'il ne voit autour de lui
» Pas un dont il ne soit chéri,
» Il doit être certain du gain de la bataille.
» Un peu de sens rassis ! vous verrez si je raille ».

Il rassemble les Castillans
Tous aussi zélés que vaillans,
Castillans si gourmands de gloire :
On leur a parlé de victoire ;
Résolus de vaincre ou mourir,
emble qu'à la nôce on les voit accourir;
Il semble qu'on les voit renaître ;
Par troupes on les voit paroître
Dans les montagnes et vallons;
Ils se marchent sur les talons,
Desirant de voir ce Vendôme
Venu pour sauver ce royaume.
Vendôme est écouté du roi;
De disposer de tout, il lui donne l'emploi,
Et le fait après lui général-capitaine.....
Morbleu ! que n'ai-je assez de veine,
Pour peindre un jeune Mars avec son lieutenant !
Philippe est tout Bourbon ; il arpente en avant ;
Il frappe et marche en maître du royaume ;
Il va plus vîte que Vendôme.
Chacun lui cède le terrain,
Crainte d'avoir l'honneur de mourir de sa main ;
Car de frapper par-tout sa main n'est jamais lasse ;
Il faut que jeunesse se passe.
Mais Vendôme dit à part-soi :
« Suivi des Castillans, laissons faire le roi ;
» Que chacun combatte à sa guise.
» J'ai dans la tête une entreprise :
» Staremberg doit passer par-là,
» S'il veut secourir Brihuega.
» Le matois ne sait pas que cette ville est nôtre ;
» Il m'estime un très-bon garçon,

» Ni malin; ni rusé, simple comme un apôtre !
» Par notre ordre pourtant ronfle encor le canon (4);
» De ce que je lui dois, je voudrois être quitte ;
» Il faut que je lui rende, en passant, la visite
» Qu'il ne voulut pas recevoir (5),
» Quand je brûlois jadis du desir de le voir ».
Il n'eut pas achevé, que voilà l'Allemagne
Qui vient tomber sur lui du haut d'une montagne.
De la manière qu'on le sert,
Il voit bien que c'est Staremberg.
Contraint de reculer quelque pas en arrière,
Il voit donner aux siens rudes coups d'étrivière ;
Il rallie, et se joint aux renommés Wallons ;
De gerbes d'allemands il couvre les sillons.
Les fuyards tout honteux reviennent à l'ouvrage ;
Des voleurs de relique on fait un grand carnage,
Et l'on met les saints à couvert.
Vendôme voudroit bien y mettre Staremberg :
Il manque pour avoir la victoire parfaite ;
Mais c'est un faiseur de retraite,
Qu'on ne prend pas comme l'on veut ;
Il se sauve, et sauve qui peut !
Voyant son armée en déroute,
Sans se faire prier, il enfile la route
Que l'archiduc avoit marquée auparavant :
Car il avoit pris le devant.
Philippe triomphant, assis dessus son trône,
Tranquille, attend que Barcelonne,
Dont Vendôme autrefois fit présent à Louis,
Embellisse encor son histoire,
Et qu'il ait encore la gloire
De la donner au petit-fils.

(1) Cette pièce a le mérite de retracer fidèlement l'état des choses lorsque Vendôme arriva en Espagne, et celui où il les remit par la confiance qu'il sut inspirer. Il avoit appris la déroute de Sarragosse à son arrivée à Bordeaux, et quoique les lettres reçues d'Espagne marquassent que tout étoit perdu sans ressource, il ne laissa pas de continuer sa route, ne s'embarrassant de rien, comme il le disoit, pourvu qu'il trouvât le roi, la reine et le prince des Asturies en parfaite santé. A son arrivée, tout parut en effet se ranimer. Les soldats dispersés se rendirent au camp de toutes parts; on vit la noblesse des provinces les plus reculées accourir pour servir sous lui; les chefs des bourgs et des villages, les curés et les prêtres travailler à l'envi à fournir des recrues : en peu de jours, on fut en état de prendre des mesures pour empêcher la jonction de l'armée portugaise avec celle de l'archiduc. Ce prince avoit marché vers la capitale et en avoit fait prendre possession le 21 septembre par Stanhope, général anglois, qui avoit pris les devant : il y fit son entrée le 28. La solitude qui régnoit dans cette

grande ville lui fut d'un fort mauvais présage. Il étendit ses troupes jusqu'à Tolède et dans tous les environs, où elles exigèrent des contributions excessives, ce qui ne les empêchoit pas encore d'enlever les mules, les bestiaux et tout ce qui se trouvoit à leur bienséance. Cette conduite, nécessaire sans doute dans la conjoncture, acheva d'aliéner les esprits ; et les Castillans aimant mieux brûler leurs provisions que de les voir enlever par l'ennemi, l'armée de l'archiduc se trouva bientôt dans la disette. Il partit le 11 novembre avec une escorte de mille chevaux pour regagner Barcelonne par l'Arragon, et Staremberg le suivit quelques jours après. Philippe V rentra dans Madrid au milieu des acclamations du peuple. On lui faisoit de vives instances pour y rester : mais Vendôme lui ayant représenté qu'il ne falloit pas laisser échapper l'occasion de détruire l'ennemi, ils partirent ensemble le lendemain 6 décembre ; et étant arrivés à Guadalaxara, Vendôme, à la tête de la cavalerie, passa le Tage à la nage, pendant que l'infanterie et les bagages défiloient sur le pont, pour faire plus de

diligence. Ce fut à cette précaution qu'on dut les avantages que l'on remporta les jours suivans. Les alliés s'étoient partagés en deux corps pour subsister plus commodément. Stanhope, avec ses anglois, s'étoit emparé de Brihuega. Il croyoit les Espagnols si peu en état de penser à le suivre, qu'il fit alte le 8 dans cette petite ville, entourée de murailles assez épaisses, et pour la plupart terrassées. Le roi en ayant eu la nouvelle le même jour à Guadalaxara, fit forcer la marche pour les aller investir. On les attaqua le 9 à la pointe du jour : leurs retranchemens furent forcés. Stanhope et ses cinq mille anglois capitulèrent et se rendirent tous prisonniers sur les sept heures et demie du soir. Le roi, après avoir écrit pendant plus de deux heures sur la caisse d'un tambour, se jetta sur un manteau qu'il avoit fait étendre sur la neige pour prendre un peu de repos, résolu de marcher le lendemain à Staremberg. Ce général avoit appris que Stanhope étoit attaqué et venoit à son secours : mais il ne put arriver assez à temps pour le dégager, et il étoit trop avancé pour se retirer sans donner ba-

taille. Elle eut lieu à Villaviciosa, à deux lieues de Brihuega, le 10 décembre. L'action commença sur les trois heures du soir et dura jusqu'à la nuit. La gauche des allemands fut non-seulement rompue, mais entièrement dissipée. Le succès ne fut pas si complet à leur droite. On l'enveloppa presque en entier : mais Staremberg se retira à la faveur d'un épais brouillard, qui se ne dissipa que le lendemain. Philippe V rentra dans Sarragosse avec trente-deux pièces de canon et six mortiers. Il y eut plus de six mille allemands ou portugais étendus sur le champ de bataille, et on fit environ cinq mille prisonniers le jour de la bataille et le lendemain. On assure qu'après la bataille, Philippe V n'ayant point de lit, Vendôme lui dit : *je vais vous faire donner le plus beau lit sur lequel jamais roi ait couché;* et il fit faire un matelas des étendards et des drapeaux pris sur les ennemis. Cette célèbre journée affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de ce prince.

(2) Allusion à la fameuse marche de Staremberg en Italie.

(3) Bataille de Sarragosse.

(4) Vendôme, après la prise de Brihuega, faisoit toujours tirer le canon, pour faire croire à Staremberg que cette ville tenoit encore, et l'engager à la venir secourir. (*Note du manuscrit*).

(5) En Italie.

(*décembre.*)

Couplets en l'honneur du duc de Vendôme.

Air : *Des Fraises.*

PHILIPPE règne en repos :
Grand dieu! qu'est-ce qu'un homme (1);
Qui sait prendre le défaut?
On nomme ce grand héros
Vendôme,
Vendôme.

Staremberg au désespoir
S'enfuit tout droit à Rome,
Quoiqu'il ait fait son devoir;
Mais c'est qu'il craignoit d'y voir
Vendôme,
Vendôme.

(1) *Ce que peut un seul homme!* Ce fut le mot de Louis XIV en apprenant

les choses merveilleuses que la présence du seul Vendôme avoit opérées en Espagne, la prise de Stanhope, et la victoire de Villaviciosa.

Etablissement du dixième (1)

Air : *La faridondaine.*

C'est à ce coup, fiers Hollandois,
Que tournera la chance !
Vous sentirez avant six mois
Le pouvoir de la France !
On va déguainer tout de bon,
La faridondaine, la faridondon,
L'arrêt du dixième le dit,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) Les ressources étoient épuisées. Les papiers de toute espèce faisoient un chaos dont on n'appercevoit point le remède. Billets d'état, billets de monnoie, billets de receveurs généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensiles; tous ces effets étoient la ruine des particuliers. Le roi les forçoit de les prendre en payement, et ils perdoient moitié, deux tiers

et plus. Desmarets, contrôleur général, eut recours à cette imposition du dixième, que le maréchal de Vauban et Boisguilbert avoient autrefois proposée comme une taxe unique. Il traça son projet, qui présentoit d'énormes difficultés, sur-tout celle de tirer de chaque propriétaire une confession sincère de son bien. Enfin on dressa l'édit, et on proposa l'affaire au roi, qui en fut épouvanté. « Depuis longtemps, dit Saint-Simon dans ses mémoires, il n'entendoit parler que de la misère des peuples. Ce surcroît d'impôt l'inquiéta. Sa tristesse devint sensible; et les valets intérieurs s'en apperçurent dans les cabinets plusieurs jours de suite. Maréchal (premier chirurgien), qui m'a conté toute cette curieuse anecdote, craignant pour sa santé, se hazarda de lui en parler : le roi lui avoua qu'il ressentoit des peines infinies, qu'il rejetta vaguement sur la situation des affaires. Huit ou dix jours après, il reprit son calme accoutumé; il appela Maréchal, et seul avec lui, il lui dit que maintenant qu'il se sentoit plus à l'aise, il vouloit bien lui dire ce qui l'avoit si vivement affecté,

et ce qui avoit mis fin à ses peines. Alors il lui conta que l'état de ses affaires l'avoit forcé à de furieux impôts; que l'état où elles se trouvoient réduites le mettoit dans la nécessité de les augmenter considérablement ; qu'outre la compassion, *le scrupule de prendre les biens de tout le monde l'avoit fort tourmenté* ; qu'à la fin il s'en étoit ouvert au père Tellier, qui lui avoit demandé quelques jours pour y penser. Ce père étoit revenu avec une consultation, non des pères de sa compagnie, qu'il ne falloit pas compromettre, mais avec une des plus habiles docteurs de Sorbonne, qui décidoit (la Sorbonne n'ayant pas voulu le décider en corps) *que tous les biens des François étoient au roi en propre, et que quand il les prendroit, il ne prendroit que ce qui lui appartenoit.* Le roi avouoit que cette décision l'avoit mit fort au large, lui avoit ôté ses anciens scrupules, et lui avoit rendu le calme et la tranquillité qu'il avoit perdus. Mais Maréchal fut si étonné à ce récit qu'il ne put prononcer un seul mot; heureusement pour lui, le roi le quitta dès qu'il le lui eût fait, et Maré-

chal resta seul à la même place, ne sachant presque où il en étoit. Cette anecdote, qu'il me conta quelques jours après, étant encore presque dans le même effroi, n'a pas besoin de commentaires ». (*Mémoires de Saint-Simon*).

L'édit portant établissement de la levée du dixième des revenus, fut enregistré à la chambre des vacations du parlement de Paris le 26 octobre.

Autres couplets sur le même sujet.

AIR : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

AMIS saisissons-nous des pots;
Buvons à qui nous aime;
Dans ce siècle affreux des impôts,
Ma frayeur est extrême,
Que sur nos coups, quelques marauds
Ne lèvent le dixième.

Si vous avez un rendez-vous
De celle qui vous aime,
Ménagez des instans si doux
Avec un soin extrême,
Crainte qu'un partisan jaloux
N'en lève le dixième.

AUTRES.

Si ma Philis donne au roi le dixième
De tous les cœurs charmés de ses attraits,
J'ose jurer, par sa beauté suprême,
Que l'ennemi viendra bientôt lui même
A deux genoux nous demander la paix :
Si ma Philis donne au roi le dixième
De tous les cœurs charmés de ses attraits.

Consolons-nous de payer le dixième :
L'homme sensé prend le temps comme il vient ;
Pour moi, je veux vivre toujours de même ;
Tant que j'aurai de ce bon vin que j'aime,
Je compterai cette taxe pour rien.
Consolons-nous de payer le dixième,
L'homme sensé prend le temps comme il vient.

EPUISEMENT DES FINANCES.

AIR : *Où s'en vont ces gais bergers ?*

Notre roi Ludovicus,
Que tout le monde adore,
Pour secourir Philippus
Tout notre bien dévore :
Où sont-ils allés, tous nos écus?
Les verrons-nous encore?

A madame de Maintenon.

Air : *La belle Gabrielle.*

Créole détestable (1),
Funeste Maintenon,
Si le sort favorable
T'envoyoit chez Pluton ;
Aimable départie !
Heureux moment !
En coutât-il la vie
A ton amant.

(1) Madame de Maintenon avoit été menée aux îles, dès sa plus tendre jeunesse, par M. d'Aubigny son père. On l'appelle ici *Créole* fort improprement, puisqu'elle n'étoit pas née en Amérique.

Couplet chanté par les parisiens.

Du papier pour ducats,
Un dévot pour Turenne (1),
La Maintenon pour reine ;
Grand Dieu ! *l'étrange cas* (2) !
Ne m'entendez-vous pas.

(1) Le duc de Bourgogne qui avoit laissé prendre Lille sous ses yeux.

(2) On avoit observé, dit le rédacteur des mémoires de Maurepas, que Louis XIV disoit : *c'est un cas*, en parlant de quelque chose qui n'étoit point dans l'ordre.

1711. (14 *avril.*)

MORT DE MONSEIGNEUR,

Autrement dit le grand dauphin (1).

EPITAPHE DE CE PRINCE.

ORNÉ de toutes les vertus
Qui jadis des romains firent chérir Titus,
Je naquis pour régner, et le peuple de France
Sur mon règne fondoit sa plus douce espérance (2),
Mais le ciel irrité contre le genre-humain
N'a pas laissé passer le sceptre dans ma main.
Il veut que des François le malheur s'éternise.
Il punit leurs forfaits, en hâtant mon trépas.
Le trône fut pour moi cette terre promise
Que le seigneur fit voir autrefois à Moïse :
Je l'ai vu de bien près, mais je n'y montai pas.

(1) Louis, dauphin de France, fils unique de Louis XIV, termina son oiseuse carrière en son château de Meudon, le 14 avril 1711, âgé de quarante-

neuf ans, cinq mois, quatorze jours. Il étoit né à Fontainebleau, le premier novembr 1660. Il mourut de la petite vérole, presque subitement, et *suffoqué de venin*, selon l'expression des médecins de la cour. Ainsi se vérifia une prophétie réelle, ou prétendue. On assure qu'on lui avoit dit qu'il seroit fils de roi, père de roi, et jamais roi. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est que la France n'avoit jamais vu de dauphin de son âge, comme elle n'avoit point vu de règne aussi long que celui de son père.

Le convoi de ce fils unique de Louis XIV fut très-mesquin, comme l'avoit été le cérémonial de Meudon. On n'eut point de carrosse de deuil, quoique les particuliers n'en manquent jamais dans cette circonstance. On jetta le cercueil dans un carrosse de velours cramoisi, qui, s'étant trouvé trop petit, ne put contenir tout le corps du prince, dont les pieds sortoient du carrosse. Le peuple témoigna hautement combien il etoit scandalisé de la médiocrité de cette appareil. Il auroit été plus décent, si le dauphin avoit eu le bonheur de plaire à la dévote sultane.

(2) On

(2) On l'aimoit parce qu'on détestoit madame de Maintenon, pour laquelle on lui connoissoit de l'antipathie ; on croyoit son inaction forcée, mais elle n'étoit pas moins le produit de son caractère que de sa position. Le duc de Saint-Simon le peint comme *noyé dans la graisse et l'apathie*. « Naturellement gai, dit la seconde madame dans ses lettres, sa paresse étoit si grande qu'elle l'empêchoit de se livrer même à sa gaieté. Il auroit préféré sa chère paresse à tous les royaumes du monde ; elle lui faisoit presque tout négliger.... Il passoit des journées entières couché sur un lit ou traîné sur une chaise, tenant une canne à la main et frappant ses souliers sans dire un seul mot ». Depuis qu'il étoit sorti des mains de Montausier et de Bossuet, qui, sans égard à la médiocrité de ses facultés naturelles, l'avoient accablé d'études et d'instructions, il bornoit toutes ses lectures à l'article *Paris* de la gazette de France, pour y voir les morts et les mariages. Silencieux, opiniâtre, ayant de l'ordre dans ses moindres actions, écrivant lui-même sa dépense, sachant le prix

des choses et ne les payant que ce qu'elles valoient, sa vie étoit, comme on l'a très-bien dit, *un train de petitesses arrangées*. Timide avec Louis XIV, qui fut toujours roi avec lui et presque jamais père, le courtisan le plus novice étoit moins humble, et il n'avoit aucun crédit. Madame de Maintenon le traitoit avec une grande froideur. Presque insensible, la mort de sa mère et celle de sa femme ne l'affligèrent pas un instant; il rioit en mettant son grand manteau noir. Il ne montra de sensibilité que le jour que son fils, le duc d'Anjou, partit pour l'Espagne. Il ne disoit son sentiment sur rien; mais quand une fois par an il lui venoit en tête de l'exposer, il s'exprimoit avec noblesse; quelquefois, en l'écoutant, on se demandoit à soi-même s'il étoit vrai qu'il manquât d'idées, ce qu'on étoit tenté de croire tout le reste de l'année. Sa vie ne fut rien moins que régulière. On a vu que du temps du siége de Lille, sa cour étoit le centre d'une cabale odieuse contre son propre fils, le duc de Bourgogne, dont les mœurs étoient la censure des siennes. Cependant il distribuoit d'assez abon-

dantes aumônes au curé et aux capucins de Meudon. Ce qu'il aimoit le mieux étoit la table et la chasse. Il eut pour maîtresse, d'abord la comédienne Raisin, ensuite mademoiselle Choin, une des filles d'honneur de la princesse de Conti, petite et laide, un peu boiteuse, mais ayant de l'esprit et de la physionomie. « Elle avoit la plus grosse gorge qu'on eût jamais vue, dit madame dans ses lettres; ces timballes ont charmé le dauphin ». Ils passèrent pour être mariés secrètement; et l'on prétendit que madame de Maintenon favorisa cette étrange union, pour accoutumer les esprits à celle qu'elle avoit contractée avec le roi. Ce qui confirma les conjectures sur l'état de mademoiselle *Choin*, fut de la voir à Meudon dans un fauteuil devant monseigneur, en présence de tous les gens de la cour qui y étoient admis, la duchesse de Bourgogne et la duchesse de Berry sur un tabouret, répondre souvent fort sèchement à ces deux princesses, les reprendre, trouver à redire à leur air, à leur conduite, et le leur dire. On avoit peine à ne pas reconnoître dans tous ces détails la belle-mère,

et le second tome pour ainsi dire de madame de Maintenon. Ce prince étoit plutôt grand que petit, fort gros, sans être entassé, l'air haut et noble sans rien de rude. Le roi avoit coutume de dire : *monseigneur a la bonne mine d'un prince allemand.* Il auroit eu le visage agréable, si le prince de Conti, en jouant dans leur enfance, ne l'eût fait tomber, et ne lui eût causé au nez, par cette chute, une difformité qui lui resta. Ses cheveux étoient d'un fort beau blond, son visage plein, rouge de hâle, sans physionomie, les plus belles jambes du monde, les pieds singulièrement petits et maigres. Il tâtonnoit toujours en marchant, et avançoit le pied à deux fois; pour peu que le chemin ne fût pas droit et uni, il se faisoit aider de peur de tomber. Les femmes des halles avoient pour lui une vraie passion; on leur avoit fait croire qu'il parloit sans cesse en faveur du peuple. *On lui attribuoit*, dit encore la seconde madame, *tant de choses auxquelles il n'avoit jamais pensé !*

AUTRE EPITAPHE DU MÊME.

CI-GIT le seigneur de Meudon (1),
Qui vécut sans ambition,
Qui mourut sans confession;
Dépêché par la Maintenon (2),
Ci-gît le seigneur de Meudon.

(1) Meudon étoit une des maisons de plaisance du dauphin.

(2) Accusation calomnieuse. Les parisiens se vengèrent ainsi par des satires de madame de Maintenon, qu'ils n'aimoient pas, parce qu'on savoit qu'elle haïssoit le prince qui venoit d'expirer.

(17 *avril.*)

MORT DE L'EMPEREUR JOSEPH I (1).

UNE vérole salutaire
Du règne de Joseph vient d'arrêter le cours :
Ainsi la petite, en dix jours,
A fait ce que la grosse en dix ans n'a pu faire.

(1) La mort du dauphin ne changea rien, même à la cour de Louis XIV :

celle de l'empereur Joseph amena une sorte de révolution dans les relations politiques de toutes les puissances. On avoit craint la réunion des monarchies françoise et espagnole : on vit que la réunion de l'Empire et de l'Espagne, sur la tête de l'archiduc, qui fut élu empereur, ne seroit pas moins à redouter. Cette considération facilita les négociations de la cour de France avec celle d'Angleterre.

(*septembre.*)

Faveur du nouveau dauphin (1),

Ci-devant duc de Bourgogne.

Air : *Lampons.*

Louis, surnommé le grand,
Est mené comme un enfant;
On le tient par la lisière :
Cependant il croit tout faire.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

Beauvilliers et Mortemart
Ont converti Chamillard ;
Le quiétisme prospère
A la barbe du grand père. Lampons.

Martinot (2) et Fénélon ;
Pour conduire le patron,
Vont redoubler de prière
Pour le trépas du grand-père. Lampons.

Notre prince Bourguignon
Gouverne la Maintenon ;
Cambray conduit le jeune homme
Et Maintenon le bon homme. Lampons.

Les Torcy, les Desmarets
Ont tous mêmes intérêts ;
C'est Beauvilliers qui commande
Des ministres la grand'bande. Lampons.

Chacun d'eux ainsi d'accord
Sert à Cambray de support ;
La Maintenon elle-même
Avoue au fond qu'elle l'aime. Lampons.

Martinot et Fénélon
Régenteront le patron ;
La Guyon et sa séquelle
Vont triompher de plus belle. Lampons.

Plus de ressource à la cour
Qu'au merveilleux *pur amour*,
A l'amour sans espérance,
A la sainte indifférence.
Lampons, lampons,
Camarades, lampons.

(1) A peine le grand dauphin fut-il mort

que le duc de Bourgogne, devenu dauphin, prit un ascendant marqué sur le vieux monarque, et développa des qualités qui firent l'admiration de toute la France. Ce n'étoit plus ce prince timide, sauvage, concentré, cette dévotion minucieuse, ce savoir déplacé, cet homme engoncé, étranger dans sa propre maison, contraint sur-tout, embarassé par tout : les cabales dirigées contre lui, à la cour du feu dauphin, avoient disparu; on le vit se déployer peu-à-peu, se donner au monde avec mesure, y être libre, majestueux, gai, affable, étonner par ses connoissances en administration, et son desir ardent de remédier aux maux publics. Toutes les espérances se tournèrent de son côté. Madame de Maintenon, par amitié pour la nouvelle dauphine, en trouvant son intérêt à pouvoir compter sur un jeune prince qui faisoit déjà les délices de la nation, persuada au roi de lui laisser préparer les affaires, et même expédier quelques-unes; il étoit de tous les conseils, où il parloit depuis long-temps avec beaucoup de justesse et de discernement. Enfin la cour fut étrangement surprise de ce

que, l'ayant retenu un matin seul dans son cabinet, le roi ordonna le même jour à ses ministres d'aller travailler chez le dauphin toutes les fois qu'il les manderoit, et de lui rendre compte de toutes les affaires. Ce fut pour eux un coup de foudre dont ils parurent déconcertés. Ils allèrent tous, *avec un air de condamnés*, dit Saint-Simon, protester au dauphin une obéissance forcée, et une joie feinte de l'ordre qu'ils avoient reçu.

Pendant l'éducation du duc de Bourgogne, il s'étoit formé autour de ce prince une société choisie ; elle étoit composée des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, de leurs femmes, de leur sœur, la duchesse de Mortemart, et de ce divin Fénélon, l'homme le plus séduisant de son siècle par son esprit et ses vertus. Leur seul défaut provenoit de ce singulier desir de perfection, qui avoit conduit le maître et les disciples à la doctrine du *quiétisme* : c'étoit une erreur peu dangereuse ; car elle ne pouvoit guères s'établir que dans des ames telles que les Fénélon et les Beauvilliers. On soupçonna cependant l'archevêque de Cambrai d'un

grand excès d'ambition. Il avoit à la vérité la passion du bien public, et pour la satisfaire, il falloit pouvoir diriger le gouvernement. Aussi toutes les démarches et les vues secrètes des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, tendirent-elles à le conduire à ce but, sur-tout quand l'illustre élève de Fénélon entra au conseil, bien plus encore lorsque les ministres reçurent du roi l'ordre de rendre compte de tout au nouveau dauphin. Alors la jalousie des ennemis de Fénélon se réveilla avec plus de force que jamais. On répandit dans le public la crainte de voir renaître l'erreur du quiétisme ; on chercha à ridiculiser la foiblesse du roi, et la conduite de madame de Maintenon. Les couplets ci-dessus ont été faits évidemment dans cette intention.

(2) Le père Martinot, jésuite, étoit confesseur du jeune prince.

Prise de Bouchain (1).

Air : *Du Confiteor.*

Le *non plus ultra* est surpris ;
Villars, pleurez votre imprudence ;
Vous l'aviez mis à si haut prix
Que cette perte est d'importance :
Mais consolez-vous : après tout,
Vous ne sauriez être par-tout (2).

Près du moulin à quatre vents (3),
Trois nuits entières dans les lignes,
Par vos airs vains et menaçans (4)
Vous promettiez victoire insigne ;
Marlboroug vint par l'autre bout :
Vous ne sauriez être par-tout.

(1) Bouchain fut rendu aux alliés le vingt et unième jour de tranchée ouverte, la garnison prisonnière de guerre. Cette place, dit Saint-Simon, est un passage fort important qui, tenant la tête des rivières, ouvre et ferme un grand pays. Le maréchal de Villars, qui couvroit cette ville, pouvoit attaquer Marlboroug avec avantage : il n'en fit rien. La manœuvre du général anglois lui fit beaucoup d'honneur, et le siége fut mené avec habileté.

La conduite de Villars dans cette circonstance parut incompréhensible. Le bruit courut qu'il avoit eu des ordres de la cour de ne rien hasarder.

(2) Quand on lui vint dire que Marlboroug passoit la Sensée, il répondit : *Je ne saurois être par-tout.* (*Note du manuscrit*).

(3) Le moulin de Montenaca, qui étoit dans les lignes françoises. (*Idem*).

(4) Plusieurs officiers généraux et le maréchal de Montesquiou même, ayant pressé Villars de fondre sur l'ennemi qui étoit en mauvais ordre, *pour toute réponse, il vanta son courage, dont on ne doutoit pas, et fit des rodomontades pour le lendemain.* (*Mém. de Saint-Simon*).

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Votez jusqu'où vont nos malheurs !
Villars est comme nos auteurs;
Où la France est-elle réduite ?
En mauvais il n'a point d'égaux;
Il n'a ni vertu, ni mérite :
C'est le Dancourt des généraux.

Avis.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Si nous voulons cette campagne
Trouver remède à notre mal,
Allons prier le roi d'Espagne
De nous prêter son général (1).

(1) Le duc de Vendôme, dont la victoire de Villaviciosa avoit fort accru la réputation.

Les pertes de cette année ne furent pas d'ailleurs considérables, et elles furent à peu près compensées par l'expédition de Dugué-Trouin, à Rio-Janeiro, au Bresil, laquelle causa un dommage de plus de vingt-cinq millions aux Portugais, et en valut plus de sept aux armateurs françois.

Parallèle de Villars et de Vendôme.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Vendôme, tout couvert de gloire,
Se fait suivre par la victoire
Et fait des exploits inouis;
Tandis que d'une ame guerrière,
Villars amasse des louis
Aux dépens de notre frontière.

De ces héros en concurrence,
Quoi qu'en veuille dire la France;
Le zèle à-peu-près est égal;
L'objet seul les différencie :
L'un fait tout pour l'original,
L'autre fait tout pour la copie.

(12 *octobre.*)

Préliminaires de la paix, signés à Londres, entre la France et l'Angleterre, qui se détache de la grande alliance (1).

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Amis, buvons à tasse pleine,
A la santé de cette reine
Qui vient à nous l'olive en main :
Qu'à jamais le ciel la bénisse,
Et qu'au salut du genre humain,
La Hollande seule périsse !

(1) La mort de l'empereur Joseph avoit changé presque tous les intérêts : une intrigue de cour acheva de détacher la reine Anne de la grande alliance. Le duc de Marlboroug étoit maître, presque absolu, en Angleterre. Il avoit en main les finances, par le grand trésorier Godolphin, beau-père d'une de ses filles. Sunderlan,

secrétaire d'état, son gendre, lui soumettoit le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandoit sa femme, étoit à ses ordres; il étoit le maître de l'armée dont il donnoit tous les emplois. Sa gloire et son bonheur étoient au comble. Mais la duchesse de Marlboroug fatiguoit depuis long-temps sa maîtresse par ses caprices et ses hauteurs. Une imprudence décida sa disgrace, ainsi que celle de son mari. « Il falloit une favorite à la reine Anne; elle se tourna du côté de Miladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclatèrent. Quelques paires de gants, d'une façon singulière, qu'elle refusa à la reine, et une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de madame Masham, achevèrent d'aigrir les esprits... Si le caractère de la duchesse eût pu admettre quelque souplesse, elle eût régné encore. La reine et elle étoient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. La duchesse n'employa cette ressource que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disoit dans sa lettre : *rendez-moi justice, et ne me*

faites pas de réponse. Elle s'en repentit ensuite ; elle vint demander pardon ; elle pleura, et la reine ne lui répondit autre chose, sinon : *vous m'avez ordonné de ne vous point repondre, et je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; et quelque temps après on commença par ôter le ministère au gendre de Marlboroug, Sunderlan, pour déposséder ensuite Godolphin, et le duc lui-même. Marlboroug étoit le plus grand obstacle à la paix, son intérêt étant tout entier dans la continuation de la guerre. Dès qu'il fut écarté, le parti qu'on appeloit les Toris devint dominant. Oxford fut nommé grand trésorier d'Angleterre, et Bolingbroke secrétaire d'état. Ils desiroient la fin de la guerre, pour ôter le commandement de l'armée à Marlboroug ; la nouvelle de la mort de l'empereur facilita ce grand projet, et leur fournit d'excellens argumens.

Enfin tant de considérations réunies agirent sur la reine Anne. Cette princesse ne songea plus qu'à ramener ses alliés, ou sur leur refus à s'en détacher, et les préliminaires

préliminaires furent signés à Londres, dans le mois d'octobre.

(12 *février.*)

MORT DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE,

Depuis peu dauphine (1).

Au milieu d'une cour dont j'étois adorée
Et dont je faisois l'ornement,
Dans les bras d'un époux qui pour moi fut amant,
Près de l'auguste trône où j'étois desirée,
La mort, sans respecter mon rang ni mes appas,
De mes jours fortunés change la destinée ;
Et mon cinquième lustre éclaire mon trépas !
Je ramenai jadis, dans ces charmans climats,
La paix que cimenta mon heureux hymenée ;
Les graces, les amours y suivirent mes pas :
Aujourd'hui, les amours, les graces, l'hymenée,
Tout pleure au pied du trône où je ne montai pas.

(1) Marie-Adélaïde, dauphine et ci-devant duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV et fille de ce duc de Savoie, qui s'étoit joint aux ennemis de la France, mourut à Versailles, dans sa vingt-sixième année. Le duc de Saint-Simon en fait le portrait suivant : « Jamais princesse si jeune ne fut si bien instruite, et ne sut

mieux profiter des instructions qu'elle avoit reçues. Son habile père, qui connoissoit à fond notre cour, la lui avoit dépeinte, et lui avoit appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Elle avoit beaucoup d'esprit naturel et de qualités aimables qui lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi et madame de Maintenon, lui attirèrent les hommages de l'ambition. Elle avoit su travailler à se bien mettre dans leur esprit dès les premiers momens de son arrivée. Elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile, et dont elle recueilloit sans cesse tous les fruits : douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et toute légère et vive qu'elle étoit, très-capable de vues et de suites de la plus longue haleine..... Elle s'acquit ainsi, avec le roi et madame de Maintenon, une familiarité dont aucun des enfans du roi n'avoit approché. En particulier, causant, sautant et voltigeant autour d'eux, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sau-

toit au cou, les embrassoit, les baisoit, les caressoit, les chiffonnoit, leur tiroit le dessous du menton, les tourmentoit, fouilloit leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetoit, les lisoit quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyoit en humeur d'en rire, et parlant quelquefois sur ce qu'elles contenoient. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportoient les nouvelles les plus importantes ; entrant chez le roi à toute heure, même pendant le conseil... Régulièrement laide, les joues pendantes, le front trop avancé, un nez qui ne disoit rien, de grosses lèvres tombantes, des cheveux et des sourcils chatains, bruns, fort bien plantés, des yeux les plus parlans et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries, dont elle parloit et se moquoit la première ; le plus beau teint et la plus belle peau ; peu de gorge, mais admirable ; le cou long, avec un soupçon de goëtre, qui ne lui alloit pas mal absolument ; un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même ; le sourire le plus expressif ; une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marche de déesse

sur les nues... Elle plaisoit au dernier point, étoit l'ame de toutes les fêtes et faisoit les délices de la cour:.. Féconde en saillies, elle connoissoit en perfection son époux, le roi et sa vieille dévote. Un jour, parlant avec admiration de la fortune de cette veuve de Scarron et de celle de mademoiselle Choin, épouse secrète du grand dauphin : « Je voudrois, disoit-elle à deux de ses confidentes, mourir avant M. le duc de Bourgogne, mais voir pourtant ici ce qui s'y passeroit ; je suis sûr qu'il épouseroit une sœur grise ou une tourière des filles de Sainte-Marie ».

Elle tomba malade le 5 février, après avoir pris une prise d'excellent tabac dans une fort belle tabatière que lui donna un courtisan. Le frisson de la fièvre la prit le soir, et le 7, sur les six heures, il lui prit tout-à-coup une douleur au-dessus de la tempe, qui ne s'étendoit pas tant qu'une pièce de monnoie. Cette sorte de rage résista à deux saignées au bras... Le 10 se passa d'autant plus mal que l'espérance de rougeole étoit déja évanouie. Elle mourut trois jours après. Le roi fut pénétré de la plus vive douleur, *qui fut la seule véri-*

table qu'il eût jamais de sa vie. Fagon et Boudin, médecins de la cour, ne doutèrent pas du poison, et le dirent nettement au roi, en présence de madame de Maintenon seule. Maréchal, premier chirurgien, soutint seul que les indices étoient équivoques... ».

« Comme cette princesse vouloit plaire à tout le monde, elle ne put se défendre que quelqu'un ne lui plût aussi. Sa mort indiqua ces sortes de mystères, et manifesta toute la tyrannie que le roi ne cessa pas d'exercer sur les ames, même dans sa famille. Nangis et Maulevrier passèrent pour avoir eu quelque part dans ses bonnes graces. Après sa mort, Louis XIV et madame de Maintenon, visitant ses lettres, trouvèrent des preuves qu'elle mandoit au duc de Savoie, son père, tous les secrets de la cour de France, et le roi ne put s'empêcher de s'écrier : *la petite coquine nous trompoit* » ! Cette singulière anecdote se trouve dans les mémoires de Duclos.

1712. (18 *février.*)

Mort du dauphin (1),

Auparavant duc de Bourgogne, quatre jours après celle de la dauphine.

Quel coup vient d'acabler la France!
Le ciel, qui nous flattoit de l'espoir le plus doux,
D'un double trait de son courroux,
Nous a ravi notre espérance.
Louis ! Adélaïde ! ô mortelles douleurs !
Hélas ! que nous perdons de vertus et de charmes !
Que nous allons verser de pleurs !
Grand Dieu ! vous qui causez nos larmes,
Lorsque, sensible à nos souhaits,
Vous vouliez vous montrer notre Dieu tutélaire,
Nous ne méritions pas de si rares bienfaits :
Mais, par quels horribles forfaits,
Méritons-nous tant de colère?
Mais quoi ! le coup affreux qui nous a confondus
Va-t-il mettre le comble à notre ingratitude?
Ce même ciel enfin qui nous tient abbattus,
Nous conserve, au milieu d'une épreuve si rude,
La source de tant de vertus.
Non, il n'est point d'ame assez noire
Pour oublier ainsi le plus grand des bienfaits.

Qu'il puisse aussi long temps régner sur ses sujets,
Qu'il doit régner dans leur mémoire!
Vous, peuples, jouissez en paix,
Et de ses jours, et de sa gloire:
Mais ne vous consolez jamais.

(1) Ce prince, qui adoroit sa femme, ne put soutenir le malheur de sa mort. Dès le lendemain, la fièvre le prit; il dit qu'il se sentoit, et qu'il n'en relèveroit pas; le 16, les taches de la peau augmentèrent, et il mourut le 18, à huit heures du matin. On crut qu'il avoit été empoisonné, ainsi que la princesse, et il en étoit lui-même persuadé. Tous les soupçons tombèrent sur le duc d'Orléans; c'étoit entrer dans les idées du roi et de madame de Maintenon, qui avoient de grandes préventions contre lui. Mais la suite a prouvé que s'il falloit soupçonner quelqu'un de ce crime, ce n'étoit pas le duc d'Orleans, qui eut des mœurs dissolues à la vérité, mais jamais de noirceur ni de cruauté dans l'ame.

La perte du dauphin excita des regrets inexprimables, ainsi que celle de la dauphine: jamais la France ne versa de larmes plus sincères. On a justement comparé

ce prince à Germanicus. Ses vertus étoient l'ouvrage de l'éducation que lui avoient donnée Beauvilliers et Fénélon. « Il naquit terrible, dit Saint-Simon, et sa première jeunesse fit trembler. Il étoit dur et colère, jusqu'aux derniers emportemens; même contre les choses inanimées; impétueux avec fureur, incapable de soutenir la moindre résistance, même des heures, quand en sonnant elles le gênoient, sans entrer en des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps; opiniâtre à l'excès, passionné pour toute espèce de voluptés et pour les femmes, et ce qui est rare ayant un autre penchant tout à la fois aussi fort. Il n'aimoit pas moins le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvoit supporter d'être vaincu, et où ce danger avec lui étoit extrême. Enfin, livré à toutes les passions, et transporté de tous les plaisirs, souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en railleries, saisissant les ridicules avec une justesse qui assommoit, il ne regardoit les hommes que comme des atômes

avec qui il n'avoit aucune ressemblance, quels qu'ils fussent.... L'esprit, la pénétration brilloient dans toutes ses réponses, et jusques dans ses emportemens. Les connoissances les plus abstraites n'étoient qu'un jeu pour lui : l'étendue et la vivacité de son esprit étoient si prodigieuses qu'elles l'empêchoient de s'appliquer à une seule chose à la fois, et alloient jusqu'à l'en rendre incapable... Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit jointe à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étoit pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentoit extrêmement les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, la variété des remèdes. Peu secondé par les sous-gouverneurs, il s'aida de tout ce qui se trouva sous sa main. Fénélon, Fleury, précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise; quelques gentilshommes de la manche; Moreau, premier valet-de-chambre, fort au-dessus de son état, sans se méconnoître; quelques valets de l'intérieur; le duc de Chevreuse, seul du dehors; tous

mis en œuvre et tous en même esprit, travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur... Entre dix-huit ou vingt ans, de l'abîme de vices qu'on avoit redouté, sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, *pénitent, quelquefois au-delà de ce que son état pouvoit comporter...* » Destiné à régner, et en attendant à tenir une cour, l'apprentissage de la dévotion et de l'appréhension de sa foiblesse pour les plaisirs le rendirent d'abord sauvage. Il se renferma dans son cabinet comme dans un asyle impénétrable... » Le monde l'eût abhorré dans le premier état : il fut tenté de mépriser le second ; et le roi, *avec sa dévotion et sa régularité d'écorce*, vit avec un secret dépit un prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne... » Bientôt le jeune prince comprit que la pratique fidèle des devoirs propres à l'état où Dieu nous a placés, est la piété vraiment solide. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvoient l'instruire au gouvernement, et réussit fort au gré des troupes à sa première campagne avec le maréchal de Boufflers, et à la so-

conde où, avec le maréchal de Tallard, il prit Brissac. Sa gloire sembla s'éclipser au siége de Lille : mais on a vu qu'il fut le jouet de la plus infernale cabale qui ait jamais existé. On ne peut le disculper cependant d'un excès de dévotion qui lui prenoit trop de temps, ni même de trop d'insouciance, puisqu'un jour on lui annonça une nouvelle importante comme il jouoit au volant, et qu'il n'interrompit pas sa partie ; enfin d'un reste de son ancienne fierté : car il n'avoit aucun égard pour le fils du roi Jacques, qui servoit dans son armée... Mais à la mort du dauphin, son père, ses vertus et ses grandes qualités étonnèrent et confondirent jusqu'à ses détracteurs. Ce fut alors qu'il montra des vues profondes sur les vraies causes du bonheur public, et qu'il osa dire à la cour du monarque le plus orgueilleusement égoïste, que *les rois étoient faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois*; langage nouveau qui, jusques-là, avoit été regardé comme une sorte de blasphême. En un mot, jamais prince ne donna tant d'espérances, et elles étoient au comble lorsque la France le perdit.

Voici son portrait, quant à l'extérieur; il est encore du duc de *Saint-Simon* : « La nécessité de se laisser courber en dessinant, à quoi il avoit beaucoup de goût étant jeune, a nui beaucoup à sa taille. Il étoit plutôt petit que grand; son visage étoit long et brun, le haut parfait, avec de beaux yeux; le regard vif et touchant, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, liante, fine, spirituelle, jusqu'à inspirer de l'esprit; le bas du visage assez pointu, et le nez long, élevé; les lèvres et la bouche agréables, quand il ne parloit pas (quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançoit trop et emboîtoit presque celui de dessous, ce qui, lorsqu'il parloit ou rioit, faisoit un mauvais effet); les jambes et les pieds fort bien, les jambes cependant trop longues, ainsi que les cuisses pour la proportion du corps. On s'apperçut de bonne heure que sa taille commençoit à tourner, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à la redresser. La nature demeura la plus forte : il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut

enfin boîteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce qu'à mesure que son épaule grossissoit, il n'y eût plus, des hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à-plomb, il penchoit d'un côté. Il n'en marchoit ni moins aisément ni moins vîte; et ce qu'il eut de singulier, c'est qu'il ne se vit jamais tel qu'il étoit pour sa taille. Dans l'arrangement de ses cheveux et dans son habillement, ses gens, qui masquoient ce défaut naturel, prenoient garde soigneusement de lui laisser sentir qu'ils appercevoient ce qui étoit si visible. Il en faut conclure, dit notre auteur, qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici bas exactement parfait ».

Ce prince, qui avoit tant cultivé son esprit, laissa échapper, en différentes circonstances, trois petites pièces de vers qu'on nous saura gré de rassembler ici, et que le moment fit naître toutes les trois. Un jour qu'il mangeoit chez le maréchal de Boufflers, ce général, pressé d'une douleur de goutte, s'absenta dès le premier service et ne reparut qu'à la fin du repas. Comme il commençoit à accuser sa

goutte, quelqu'un l'interrompit pour lui demander de quelle goutte il s'agissoit? Le prince, saisissant la plaisanterie, dit que cela s'entendoit assez, et que c'étoit une délicatesse mal entendue d'avoir voulu cacher les effets de son mal à ceux qui avoient été les témoins et les complices de la cause; et pour appuyer ce qu'il disoit, il lui chanta cet in-promptu :

Dans le temple du dieu ripaille,
N'est-on pas tous de même taille?
Que chez Louis, chez le dauphin,
On craigne les vapeurs du vin;
Mais près d'un duc de la Bourgogne,
Profane qui n'est pas ivrogne!

Admis dans tous les conseils sur la fin de sa vie, jamais il ne lui échappa le moindre mot qui pût laisser soupçonner son secret. Il avoit sur-tout à se défendre à cet égard des caresses séduisantes de son épouse, la duchesse de Bourgogne, qu'il aimoit assez pour ne pas vouloir la contrister, mais qu'il connoissoit aussi trop bien pour lui confier le secret de l'état. Dans une occasion où elle redoubloit ses instances, il répondit à sa curiosité en lui chantant ces vers :

Jamais mon cœur n'est qu'à ma femme ;
Parce qu'il est toujours à moi ;
Elle a le secret de mon ame,
Quand il n'est pas secret du roi.

On appelloit quelquefois cette princesse *Draco*, nom d'une héroïne de roman ; c'étoit une plaisanterie de société. Madame d'Osmond, à qui on avoit défendu de faire des vers, en faisoit dans le cabinet secret. Il faut connoître ces particularités pour entendre les vers suivans du duc de Bourgogne, qui ne sont ni sans tournure, ni sans délicatesse :

Draco, vous donneriez des loix à l'univers.
Pour vous divertir, pour vous plaire,
Que ne feroit-on pas, que ne peut-on pas faire,
Puisque votre époux fait des vers ?
Mais le verre à la main, pour chanter ma déesse,
Vainement j'invoque Bacchus :
Toujours environné de ses faunes trapus,
Je n'obtiens rien de mon ivresse.
O toi, Latonien, descends du sacré mont !
Fais éclore de ma pensée,
Des vers tels que tu sais, sur la chaise percée,
En dicter à la belle Osmond.
C'est vous, Draco, c'est vous, qui d'un naissant délire
Rompez le charme impérieux ;
Je vous vois, je me tais, j'admire :
Si je vous aimois moins, je vous chanterois mieux.

(*mars.*)

NOUVELLES PROPOSITIONS DE PAIX FAITES PAR LA FRANCE.

Couplets chantés à Utrecht par les alliés.

AIR : *La faridondaine.*

MONSIEUR l'abbé de Polignac,
Le maréchal d'Uxelles,
Ont enfin du fond de leur sac
Tiré grandes nouvelles;
Louis s'est mis à la raison,
La faridondaine, la faridondon;
Il nous tient plus qu'il n'a promis,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Ce prince, fier de ses succès,
Consent de bonne grace
Que pour le bien de ses sujets
La paix par-tout se fasse;
Les alliés en chanteront, la far.
La gloire de la fleur de lys, biribi, etc.

Après que son bras a conquis
Tant de fortes murailles,
Et par des exploits inouis
Gagné tant de batailles;
Voyez sa modération ! la far.
Il nous rend tout ce qu'il a pris, biribi, etc.

Il

Il cède Naple à l'empereur,
  Milan à la Sardagne ;
Il ajouteroit de bon cœur
  L'Amérique à l'Espagne ;
Mais on dit que nous les cédons, la far.
Au duc d'Anjou son petit-fils, biribi, etc.

Il signera que sur le Rhin,
  L'ancienne frontière,
A l'un et l'autre état voisin
  Serve encor de barrière ;
A sa recommandation, la far.
Nous le signerons après lui, biribi, etc.

On dit déja que les Anglois,
  Nation fort docile,
En tout temps amis des françois,
  Verront d'un œil tranquille
Ces belles propositions, la far.
Et qu'ils y pourront consentir (1), biribi, etc.

Il offre à la reine, en pur don,
  De sa main bienfaisante,
La baie et le détroit d'Hudson,
  Et deux îles puissantes;
Les bons Anglois le béniront, la far.
Ils en seront tous enrichis, biribi, etc.

Il assure en secret le roi
  De la Lusitanie (2),
Qu'il le défendra bien, ma foi!
  Contre la tyrannie;
L'honneur de sa protection, la far.
Suffira pour le maintenir, biribi, etc.

Car si Philippe aux Portugais
  Vouloit faire la guerre,
Jusqu'à Lisbonne, à peu de frais,
  Et par mer et par terre,
Les François le secourront, la far.
Comme bon et fidèle ami, biribi, etc.

Il accorde Furne aux Etats,
  La Renoque, Ypre et Bergue,
Et jure foi de potentat
  De démolir Dunkerque.
Après la démolition, la far.
Nous lui rendrons un grand merci, biribi, etc.

Il voudroit, pour tant de bienfaits,
  Que par reconnoissance,
On lui rendît Lille et Tournai
  Avec leur dépendance :
Pourquoi le refuseroit-on? la far.
Nous lui rendrons Menin aussi, biribi, etc.

Pour prix de nous donner la paix,
  Dans sa bonne fortune,
Il redemande Aire et Douai,
  Saint-Venant et Béthune :
A quoi ces murs nous sont-ils bons? la far.
Puisqu'il les veut, donnons-les lui, biribi, etc.

Mais si Louis, par un traité,
  Enrichit tous nos princes,
En cédant sans nécessité
  Tant de riches provinces,
Nos neveux nous reprocheront, la far.
Que tous ces biens-là sont acquis, biribi, etc.

De tous ces présens, c'est en vain
Qu'on voudroit se défendre :
Ce grand roi veut jusqu'à la fin
Imiter Alexandre;
Aussi nous les accepterons, la far.
Si nous prenons le bon parti, biribi, etc.

Il ne fera qu'un saint emploi
De l'or du nouveau monde;
Croyons-en tous de bonne foi
Sa piété profonde;
Il en sera sa caution; la far.
On peut bien se fier à lui, biribi, etc.

Pour un électeur sans états,
Sa tendresse est extrême;
En lui donnant les Pays-Bas
Et la Bavière même,
Il paie avec profusion, la far.
La gloire de l'avoir servi, biribi, etc.

Il demande pareillement
Que monseigneur son frère (3);
Dans son pays tranquillement
Vive à son ordinaire,
Et qu'il y chante un *Te-Deum*, la far.
Comme il a fait pour Ramilly, biribi, etc.

Le savoyard seul mécontent,
Nous dit tout en colère :
Donnez-moi de l'argent comptant,
Et puis laissez-moi faire;

Je prendrai Marseille et Toulon (4),
La faridondaine, la faridondon,
Et bien encor d'autres pays,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

(1) On ne pouvoit pas encore croire à Utrecht la nouvelle de la défection des Anglois.

(2) *Le roi de la Lusitanie*, le roi de Portugal.

(3) *Monseigneur son frère*. Le frère de l'électeur de Bavière étoit l'électeur de Cologne.

(4) *Je prendrai Marseille et Toulon*: Allusion au siége de Toulon, que le duc de Savoie avoit été obligé de lever.

Le ton insultant et railleur, si long-temps en vogue à la cour de France, l'étoit devenu chez les alliés. Il fallut en prendre un autre après la bataille de Denain.

C'est ici le lieu de rendre justice à la magnanimité de Louis XIV, après avoir exposé tous ses torts. Au milieu des dé-

sastres, des cris de douleur de toute la France, des insultes de ses ennemis, des satires que les événemens sembloient justifier tous les jours; seul, il conserva du courage. Il avoit été enivré par la prospérité : sa constance inébranlable dans les revers lui mérita mieux le surnom de grand que quarante ans de victoires. La perte de presque toute sa famille, qu'il vit tomber à ses côtés, lui portoit les coups les plus sensibles, mais ne l'abattoit point. « Voyez où nous en sommes : vaincre ou périr, dit-il au maréchal de Villars, qui prenoit congé de lui, en partant pour la Flandre ! cherchez l'ennemi et donnez bataille. — Mais, sire, c'est votre dernière armée. — N'importe ! je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez à moi seul. Je monterai à cheval; je passerai par Paris, votre lettre à la main. Je connois les François : je vous mènerai deux cents mille hommes, et je m'ensevelirai avec eux sous les ruines de la monarchie ».

(24 *juillet*)

BATAILLE DE DENAIN

Et levée du siége de Landrecy (1).

AIR : *De Joconde.*

JE crois que descendu des cieux
Mars combat sur la terre;
Oui, las du commerce des dieux,
Pour nous il fait la guerre;
J'ai vu ce dieu plein de fureur
Terrasser la Hollande,
Et faire voler la terreur
Dans l'armée allemande.

Je l'ai vu forcer des remparts,
Faire trembler des villes;
Tout redoutoit ses étendards
Et ses troupes agiles;
Ses combattans pleins d'un beau feu
S'animoient à sa suite,
Et mettoient par un simple jeu
Nos ennemis en fuite.

Il écarte de nos états
La ruine prochaine,
Et la fureur des potentats
N'est qu'une fureur vaine;

Il les contraint d'abandonner
  Leur proie et leurs conquêtes,
Et nous fait encor célébrer
  De glorieuses fêtes.

Mais je me trompe, c'est Villars
  Qui fait tant de merveilles;
C'est lui qui, comme un autre Mars,
  Par ses soins, par ses veilles;
Donne un nouvel éclat aux lys,
  Et fait briller la France,
Reprimant de nos ennemis
  L'orgueilleuse insolence.

Ce héros nous rend à la fois;
  Sans plus d'une campagne,
Lille, Bouchain et le Quesnoy;
  Et sauve la Champagne;
Il inspire par-tout l'effroi:
  Les puissances unies
Se trouvent à subir sa loi
  Maintenant asservies.

Villars de l'heureux olivier
  Fait renaître la branche;
Sous les auspices du guerrier;
  La paix, en robe blanche,
Présente le rameau chéri
  A l'Europe, charmée,
Des longs maux dont elle a gémi;
  Se voyant délivrée.

Puisqu'il a su de l'olivier
  Nous rendre l'espérance,

Il faut lui faire gouverner
  La fertile Provence;
Il verra là, d'un air altier,
  Une noble alliance,
Et de l'olive et du laurier
  Couronner sa prudence.

Si nos François, depuis sept ans,
  Ont perdu tout à l'ombre (2),
Et laissé prendre aux Allemands
  Nos fiches en grand nombre;
Maintenant qu'ils ont, dans le jeu,
  La puissante Manille,
Ils regagneront tout dans peu,
  Et le tout par Codille.

Eugène, assiégeant Landrecy,
  Croyoit cette campagne
Boire, sans dire grand merci,
  Nos bons vins de Champagne;
Mais Villars l'a fait à-propos
  Reculer en arrière;
Il ne remplira tous ses pots
  Que de mauvaise bière.

(1) La journée de Denain releva la France de ses longues humiliations, et contribua à lui faire obtenir une paix glorieuse, puisque l'objet de la guerre fut rempli, et que le petit-fils de Louis XIV fut reconnu roi d'Espagne par toute l'Europe.

Le prince Eugène avoit pris le Quesnoi le 4 juillet, et le duc d'Ormond, général des troupes angloises, s'étoit séparé le 17 de l'armée des alliés. Cependant Eugène, malgré cette séparation, assiégeoit Landrecy, place peu forte, mais dont la prise auroit ouvert la Champagne et la Picardie aux ennemis. Le maréchal de Villars s'occupa de la secourir : dans cette vue, il renforça son armée de tout ce qu'il put tirer des garnisons, en sorte qu'elle se trouva au moins aussi forte que celle des assiégeans : mais l'avantage d'un poste fortifié de bons retranchemens leur donnoit une si grande supériorité, que l'attaque fut jugée impraticable. Il y avoit dix ou douze jours que le maréchal de Montesquiou, averti par un curé et un conseiller de Douai, qui se promenoient vers ces quartiers, avoit proposé de tomber sur le camp de Denain, par le moyen duquel le prince Eugène communiquoit avec Douai; mais les alliés en étoient si proches, que l'exécution de ce projet avoit paru impossible. Le changement qu'ils firent dans la disposition de leur armée la facilita, et on résolut de le tenter. Le succès

paroissoit infaillible, si on persuadoit aux ennemis qu'ils seroient attaqués. Villars en vint à bout. Le prince Eugène, convaincu par le mouvement que fit le maréchal, le 23 au soir, que tout l'effort des François tomberoit à la pointe du jour sur ses retranchemens, rapprocha son aîle droite, qui s'étendoit sur l'Escaut jusqu'au pont de Prouvy, et en renforça sa gauche. Le maréchal de Villars, qui n'attendoit que cette occasion pour marcher, fit aussitôt défiler ses troupes, qui passèrent l'Escaut sur les huit heures du matin. Un foible détachement auroit pu les arrêter : mais personne n'étoit en garde de ce côté-là, et le prince Eugène ne fut averti qu'il avoit pris le change que lorsque le mal fut sans remède. La ligne de communication par où passoient les convois se trouva presque abandonnée ; le grand camp retranché de Denain fut attaqué sur les deux heures après midi et emporté en très-peu de temps. De dix-sept bataillons qui le défendoient, à peine se sauva-t-il quatre cens hommes. Le reste fut pris, tué ou noyé en voulant se sauver. Le duc d'Albemarle, qui commandoit,

fut du nombre des prisonniers avec deux princes de Nassau, le prince de Holstein, le prince d'Anhalt et un grand nombre d'officiers d'un nom et d'un rang distingués. Le prince Eugène, qui étoit accouru à Denain, avant que l'action commençât, en avoit retiré toute la cavalerie qui y étoit inutile : il revint sur la fin de l'action avec les troupes qui avoient pu le suivre ; mais comme les françois étoient déja maîtres du pont de Prouvy, les efforts qu'il fit n'aboutirent qu'à lui faire tuer sept ou huit cens hommes. Villars fit en même temps divers détachemens qui s'emparèrent de tous les postes le long de la Scarpe. On y fit beaucoup de prisonniers. Il ne restoit plus que Marchiennes, que les alliés avoient fortifié avec d'autant plus de soin que c'étoit le dépôt de toutes les munitions de guerre et de bouche, le magasin de réserve d'où l'on tiroit tout ce qui étoit nécessaire pour les villes voisines, et une espèce de place d'armes où abordoient tous les grands bateaux qui venoient par l'Escaut et entroient dans la Scarpe par Mortagne et Saint-Amand. Le comte de Broglie l'investit le 25, et le

maréchal de Montesquiou fit ouvrir la tranchée la nuit du 27 au 28. Marchienne se rendit le 30, et la garnison, forte de quatre mille hommes, fut prisonnière de guerre. On y trouva plus de cent pièces de canon, cent bélandres ou grands bâteaux plats, chargés de toutes sortes de marchandises et d'une quantité immense de munitions.

Les effets que produisit le combat de Denain furent prodigieux. Il en résulta une différence de plus de cent bataillons sur les deux armées : car le prince Eugène fut obligé de jetter du monde dans toutes les places voisines, et le maréchal de Villars, voyant que les alliés ne pouvoient plus faire de siége, tous les magasins étant pris, tira des garnisons voisines plus de cinquante bataillons qui grossirent tellement son armée, que le prince Eugène, n'osant plus tenir la campagne, fut obligé de jetter tout son canon dans le Quesnoi, qui fut pris, ainsi que Douai et Bouchain. Quant au siége de Landrecy, il fut levé le 2 août.

Il paroît certain que si le prince Eugène eût été jusques-là un peu moins heureux

en Flandres, il auroit été plus précautionné. Sa bonne fortune l'enhardit, et la conduite des françois pendant les campagnes précédentes, le rassura. Accoutumé depuis long-temps à les voir sur la défensive, il ne les crut pas assez hardis pour oser l'attaquer. Cette sécurité lui coûta cher et sauva la France.

Sur le même sujet.

Eugène, entrant en campagne,
Assura d'un air hautain,
Qu'il iroit droit en Champagne
Pour boire notre bon vin;
L'hollandois, plein de courage,
Fit apporter son fromage
A Marchienne, à Denain;
Mais Villars, piqué de gloire,
Leur cria, messieurs, tout beau!
C'est assez pour vous de boire
L'eau bourbeuse de l'Escaut.

(2 *août.*)

AUTRE COUPLET

Sur la défaite du prince EUGÈNE.

AIR : *Du Prévôt des Marchands.*

EUGÈNE, d'un rapide cours,
Voloit et triomphoit toujours :
A présent ce prince recule.
Les anglois quittent son parti :
Les colonnes de cet Hercule
Sont les portes de Landrecy (1).

(1) On concevra l'importance de la levée du siége de cette place par l'anecdote suivante, qui se trouve dans les mémoires de Maurepas. Lorsque Louis XIV partit de Versailles pour aller à Fontainebleau, il avoit donné ordre de découvrir le château, en cas que les ennemis prissent Landrecy, parce qu'il ne pouvoit revenir à Versailles en sûreté. Son parti étoit pris de passer la Loire et de s'en aller à Saumur.

Regrets du prince Eugène.

Air : *Landerirette.*

Voulez-vous savoir les regrets
Que le grand prince Eugène a faits,
Landerirette,
En abandonnant Landrecy ?
Landeriri.

Bons hollandois, retirons-nous :
Nous ne gagnerons que des coups,
Landerirette,
Je suis pris pour dupe aujourd'hui,
Landeriri.

Villars vient de forcer Denain ;
Il n'y va pas de morte-main,
Landerirette,
Soldats, officiers tout est pris
Landeriri.

Il emmène tous nos canons
Et toutes nos provisions,
Landerirette,
Il ne nous reste rien ici ;
Landeriri.

Je ne pouvois le concevoir ;
Mais étant allé pour le voir,
Landerirette,
Je l'ai vu, j'en suis éclairci ;
Landeriri.

Ils emportoient de toutes parts
Nos drapeaux et nos étendarts,
Landerirette,
J'en suis encor tout étourdi,
Landeriri.

Notre farine et notre bled ;
Notre bœuf, notre pain salé,
Landerirette,
De notre camp tout est parti,
Landeriri.

Je crois qu'il faut nous contenter,
Et seulement pour subsister,
Landerirette,
D'un peu de fromage pourri,
Landeriri.

Il faut renoncer au projet
Que mal à-propos j'avois fait,
Landerirette,
De pouvoir prendre Landrecy,
Landeriri.

J'avois juré mon grand juron,
Que Villars étoit fanfaron ;
Landerirette,
Mais je le suis et non pas lui,
Landeriri.

Le

LE MARÉCHAL DE TESSÉ

Général des Galères.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

TESSÉ, général des galères (1) !
Je vous entends, ames vulgaires,
Murmurer d'un si mauvais choix.
Mais d'où vient cette impertinence?
Tout n'est-il pas possible au roi?
Il est bien maréchal de France.

(1) En 1712, Tessé obtint cette charge qu'avoit le duc de Vendôme, qui venoit de mourir en Espagne, pour le récompenser de celle de grand écuyer de madame de Bourgogne, qu'il avoit perdue à la mort de cette princesse.

1713.

Nomination du P. Daniel

A la place d'historiographe de France (1).

Testament de Louis XIV.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Louis le grand aima la gloire :
Il a commandé son histoire ;
Il veut éterniser son nom.
De quoi sera-t-elle remplie ?
Des nôces de la Maintenon,
De la fin de la monarchie.

(1) L'histoire de France de ce Jésuite venoit de paroître. Il s'étoit attaché à y multiplier les exemples qui prouvent *que la plupart des rois de la première race, plusieurs de la seconde et quelques-uns de la troisième ont été bâtards, très-souvent adultérins et doublement adultérins, et que ce défaut ne les avoit pas exclus du trône.* Cette manière de faire sa cour eut un grand succès, et lui valut la faveur de madame de Maintenon et du duc du

Maine, dont elle favorisoit les vues. Il fut nommé *historiographe de France*, avec 2000 liv. de pension, ce qui étoit exorbitant pour un religieux.

Louis XIV avoit toujours eu une grande prédilection pour ses bâtards. On a vu qu'une des causes de son animosité contre le prince d'Orange venoit de ce que celui-ci avoit refusé d'épouser une de ses filles naturelles, mademoiselle de Blois, née de madame de la Vallière et mariée depuis (en 1679) à Louis-Armand, prince de Conti. Mademoiselle de Nantes, née de madame de Montespan, épousa, en 1685, Louis III, duc de Bourbon, qu'on appelloit M. le duc. On descendit ensuite jusqu'à négocier avec le vil abbé Dubois, pour qu'il séduisît le duc de Chartres, son élève, et qu'il le déterminât à épouser une autre fille naturelle du roi et de madame de Montespan : ce qui eut lieu le 18 février 1792. « Ce mariage monstrueux du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent, celui de M. le duc, ceux des filles de ces mariages avec le duc de Berri et le prince de Conti, ont opéré, dit Saint-Simon, ce que le roi a vu de ses

yeux, et vu avec complaisance, qu'excepté son successeur unique, et la branche d'Espagne, il n'y avoit plus qui que ce fût, ni mâle ni femelle, de la maison royale, qui ne sortît directement des amours du roi et de madame de Montespan, et dont elle ne fût la mère ou la grand'mère ».

Enfin, on fit épouser en 1692 au duc du Maine une petite-fille du grand Condé. Madame de Maintenon avoit travaillé opiniâtrément à l'élévation de cet élève chéri par-dessus tous. Il avoit été légitimé, ainsi que son frère, le comte de Toulouse; celui-ci étoit amiral de France, l'autre colonel général des suisses et grand-maître de l'artillerie. Tous deux avoient des gouvernemens, tandis que le prince de Conti n'en avoit point. Le duc du Maine, *le plus timide des hommes et le plus grand ouvrier sous terre*, n'avoit rien négligé pour faire tomber sur le duc d'Orléans les soupçons de l'empoisonnement du duc et de la duchesse de Bourgogne; et cependant lui-même, malgré son talent pour la dissimulation, n'avoit pu retenir sa joie à la nouvelle de cette

double perte. En lisant avec quelque attention les mémoires de la fin de ce règne, il est impossible de ne pas appercevoir en lui le dessein de s'élever sur les ruines des princes légitimes, qui, de leur côté, témoignèrent la plus forte aversion pour les faveurs qu'on lui prodiguoit. En 1694, le roi, toujours à l'instigation de madame de Maintenon, donne au duc du Maine et au comte de Toulouse la préséance sur tous les pairs. Le 15 mars 1710, il étend à leurs enfans le même privilége, il appelle son fils unique et son petit-fils, le duc de Bourgogne, dans son cabinet. Là, pour la première fois de sa vie, ce monarque si fier s'humilie devant eux, et leur dit que devant régner après lui successivement, il les prioit d'agréer le rang qu'il donnoit aux enfans du duc du Maine. Les deux princes, immobiles d'étonnement, ne purent que balbutier quelques mots sans suite, mais ne promirent rien de positif.

Les manéges de madame de Maintenon et de son bien-aimé, recommencèrent avec une nouvelle ardeur pendant les dernières années de la vie de Louis XIV.

Tous deux voulurent *s'assurer d'une puissance qui les établît à la mort du roi dans un état formidable.* On travailla plus que jamais à aigrir le vieux monarque contre le duc d'Orléans, à qui la régence appartenoit de droit, et dont les mœurs dissolues ne fournissoient que trop de prétextes à la malveillance; on lui persuada que faute de princes du sang d'âge raisonnable, il étoit nécessaire de revêtir les princes légitimés de toute l'autorité soustraite au régent, de rendre le duc du Maine dépositaire de la personne du roi mineur, de lui donner un pouvoir indépendant sur toute la maison civile et militaire, enfin de déclarer ce prince et son frère habiles à succéder à la couronne, eux et leurs descendans, au défaut de princes du sang. Tel fut l'objet de deux édits du mois d'août et d'un testament qu'on eut bien de la peine à faire signer au roi, qui étoit intimement convaincu qu'il resteroit sans exécution après sa mort. Cet acte fut entièrement écrit de la main de Voisin, nouveau chancelier que madame de Maintenon avoit chargé de saisir les momens favorables; Pont-

chartrain, qui n'avoit pas voulu prendre part à cette grande œuvre, s'étoit retiré en juillet. Trouvant plus de résistance de la part du roi qu'on ne s'y étoit attendu, on devint, pendant quelque temps, avec lui, morne et taciturne; on le mit aux prises avec l'ennui et avec la crainte d'être entièrement délaissé. On ranima les bruits que la mort des princes avoit fait naître contre le duc d'Orléans, dans la dépendance duquel madame de Maintenon appréhendoit fort de tomber. On avoit aussi grand soin de ne laisser approcher que ceux qui pouvoient appuyer les idées que l'on suggéroit. Ce fut ainsi que fut extorqué le fameux testament. Le dimanche 27 août 1714, Demesmes, premier président, et d'Aguesseau, procureur général, furent mandés à Versailles; demeurés seuls avec le roi, ce prince leur dit, en leur remettant un gros paquet cacheté de sept sceaux : « Messieurs, » voici mon testament. Il n'y a qui que » ce soit que moi qui sache ce qu'il con- » tient. (Madame de Maintenon, le duc » du Maine et Voisin en étoient instruits » très-certainement). Je vous le remets

» pour le déposer au parlement, à qui
» je ne puis donner un plus grand témoi-
» gnage d'estime et de confiance. L'exemple
» des rois, mes prédécesseurs, et celui du
» testament du roi, mon père, ne me
» laissent pas ignorer ce que celui-ci
» pourra devenir. Mais on l'a voulu, on
» ne m'a pas laissé de repos, quoique
» j'aie pu dire : eh bien donc! j'ai acheté
» ce repos. Prenez-le, emportez-le; il
» deviendra ce qu'il pourra; au moins je
» serai tranquille, et je n'en entendrai
» plus parler ». A ce dernier mot, qu'il
accompagna d'un coup de tête fort sec, il
leur tourna le dos, passa dans un autre
cabinet, et, ajoute Saint-Simon, les laissa
tous deux presque changés en statues.

L'édit du roi, portant que son testament
seroit déposé au greffe du parlement pour
n'être ouvert qu'après sa mort, fut en-
registré le 30 août : par ce testament,
Louis XIV établissoit un conseil de ré-
gence, dont le duc d'Orléans devoit être
le chef, et la personne du jeune roi étoit
mise sous la tutelle et la garde du conseil
de régence. Le duc du Maine étoit chargé
de veiller à son éducation et à sa conser-

vation, avec une autorité entière sur les officiers de la garde et sur toute sa maison. Le maréchal de Villeroi étoit nommé gouverneur sous l'autorité du duc du Maine. Le testament fut mis dans un trou creusé dans l'épaisseur du mur d'une tour du palais, sous une grille de fer et une porte fermée de trois serrures.

(11 *avril.*)

Paix d'Utrecht.

Air : *De Joconde.*

Buvons en l'honneur de la paix,
  Cette céleste fille
Qui vient de combler nos souhaits
  Et ceux de la Castille.
Elle affermit Philippe cinq
  Sur le trône d'Espagne;
Célébrons son heureux destin
  En bon vin de Champagne.

(1) Les succès du maréchal de Villars furent d'un grand poids au congrès d'Utrecht, et hâtèrent la conclusion de la paix. On fit sept traités différens. Le traité avec la France fut signé le 11 avril, et

celui avec l'Espagne le 13 juillet. Philippe V, affermi sur le trône d'Espagne, renonça à ses droits sur la couronne de France, et le duc de Berri son frère, héritier présomptif de la France, après l'unique arrière-petit-fils qui restoit à Louis XIV, renonça aussi à la couronne d'Espagne, en cas qu'il devînt roi de France. On exigea que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On donna au duc de Savoie l'île de Sicile, avec le titre de roi ; et dans le continent, Fenestelles, Exilles et la vallée de Pragelas. On donna aux Hollandois une barrière considérable qu'ils avoient toujours desirée. On réservoit à l'Empereur la souveraineté des provinces de la Flandre espagnole et le domaine utile des villes de la barrière. On lui assura le royaume de Naples et la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédoit en Lombardie, et les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le conseil de Vienne se croyant lésé, refusoit de souscrire à ces conditions. A l'égard de l'Angleterre, elle faisoit démolir et combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissoit en possession de

Gibraltar et de l'île Minorque. La France lui abondonnoit la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie. Elle obtenoit pour le commerce en Amérique des droits qu'on ne donnoit pas aux François qui avoient placé Philippe V sur le trône. Il faut encore compter parmi les articles glorieux au ministère Anglois, d'avoir obligé Louis XIV de faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui y étoient retenus pour leur religion. Enfin la reine Anne faisoit assurer et garantir sa succession à la maison d'Hanovre, et l'on rendit à la France Lille, Aire, Béthune et Saint-Venant. Quant aux électeurs de Bavière et de Cologne, le duc de Bavière devoit retenir le duché de Luxembourg et le comté de Namur, jusqu'à ce que son frère et lui fussent rétablis dans leurs électorats.

Ce n'étoit plus là l'humiliation du congrès de Gertruydemberg. Le petit-fils de Louis XIV conservoit la plus grande portion de la succession d'Espagne, objet principal de la guerre. La mort de l'Empereur, la séparation de l'Angleterre avec les alliés, et la victoire de Denain, opérè-

rent en une année cette étonnante révolution. Cette guerre avoit coûté plus d'un million d'hommes à l'Europe.

Couplets sur l'ordonnance de police pour la réforme des habits des laquais, qu'on obligea, pour les distinguer, de porter au moins un petit galon sur la manche.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Nous nous moquons de d'Argenson,
De ses exempts, ses espions;
Nous suivons l'ordonnance,
Eh bien !
Nous portons sur la manche,
Vous m'entendez bien.

Si tous les cocus de Paris
Portoient de la bordure ainsi;
L'auteur de l'ordonnance,
Eh bien !
En auroit sur la manche,
Vous m'entendez bien.

Les ministres après la paix.

Air : *Lanlaire.*

Voisin (1) a toute la vigueur,
Et d'un novice la ferveur ;
Mais sans argent que peut-on faire?
Laire, lanlaire.

Que je vais jouer au brelan,
Dit Desmarets (2) d'un air riant !
Si jamais la paix se peut faire, laire, etc.

Le Pontchartrain (3) s'enrichira,
Et comme autrefois volera,
Avec la Blanzac, sa commère, laire, etc.

Paix ou guerre, tout est égal,
Et ne fera ni bien ni mal
Au pauvre petit la Vrillière (4), laire, etc.

Pour Beauvilliers (5), le bon enfant,
A la paix comme auparavant,
Tranquille dira son breviaire, laire, etc.

Le Torcy (6) son café prendra ;
En très-habile homme il fera
Nos affaires à l'ordinaire, laire, etc.

Nous verrons le vieux chancelier (7)
Gronder son fils, et s'ennuyer
Avec sa vieille chancelière, laire, etc.

(1) Daniel-François Voisin, qui fabriqua le testament de Louis XIV avec madame de Maintenon et le duc du Maine, secrétaire de la guerre depuis 1709, exerça le ministère, quoique chancelier en 1714 jusqu'à la mort du roi.

(2) Nicolas Desmarets, contrôleur-général depuis 1708, supporta le fardeau de ce ministère dans le temps le plus difficile. En quittant sa place, il donna au régent une excellente apologie de son administration, imprimée depuis dans l'ouvrage de Forbonnais. Quelques personnes crurent que c'étoit le premier compte des finances du royaume. Il y en avoit eu cependant un autre rendu par le marquis d'Effiat, surintendant des finances, à l'assemblée des notables de 1616.

(3) Jérôme Pontchartrain, fils du chancelier, et secrétaire d'état au département de la marine. Il étoit peu aimé, même de son père et de sa mère. « Il se tenoit, dit Saint-Simon, en garde contre leur recommandation, et se piquoit même de ne leur rien accorder, pour ne pas

paroître sous leur férule... En général, cet homme triomphoit de refuser et d'être hérissé de difficultés dans les choses les moins importantes. Les choses les plus désagréables, il les disoit avec une espèce de volupté ... Les officiers généraux n'étoient pas à l'abri des sorties qu'il faisoit contre eux pour des riens en pleine audience ... Sa conversation pesante et méthodique se divisoit toujours en trois points. Il interrompoit, questionnoit, prenoit la parole en maître, avec des ris forcés qui donnoient envie de pleurer. Son refus étoit toujours : *Me comprenez-vous bien ? Me fais-je bien entendre ?* Son visage étoit long, moufflé, lippu, gâté par la petite vérole, qui lui avoit fait perdre un œil. Celui de verre qui le remplaçoit lui donnoit une physionomie fausse et rude qui faisoit peur. Mais il étoit appliqué, savoit son état, et ne négligeoit aucune occasion de s'instruire .... Aussi, malgré les désastres de la fin du règne de Louis XIV, la marine se soutenoit encore sous l'administration de Pontchartrain. Mais au commencement de la régence, livrée à un enfant, elle tomba bientôt en ruine. Cet

enfant étoit le comte de Maurepas, âgé de dix-sept ans. Le régent se vengea en déplaçant Pontchartrain, qui avoit montré aux princes légitimés un dévouement qui alloit jusqu'à l'affection ».

(4) La même charge de secrétaire d'état resta sans interruption dans la famille des Philippeaux pendant cent soixante-cinq ans, jusqu'au duc de la Vrillière, retiré en 1775.

(5) Beauvilliers, ami de Fénélon. Il étoit dévot, et qui plus est vertueux. Le roi l'avoit admis au conseil.

(6) Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torci, deuxième fils du grand Colbert, secrétaire d'état, succéda au marquis de Croissy, son oncle, et fut un des plus grands ministres des affaires étrangères. Il a laissé d'excellens mémoires sur les négociations de la paix d'Utrecht, lesquels ont été imprimés dix ans après sa mort.

(7) Louis Philippeaux, comte de Pontchartrain, chancelier en 1699, se retira

à

à l'institution de l'oratoire en 1614. Homme d'un esprit supérieur et de beaucoup de talens, il avoit alors soixante-onze ans, et mourut en 1715, âgé de quatre-vingt-cinq.

RETRANCHEMENT DES RENTES DE L'HÔTEL-DE-VILLE (1).

Paix de Rastadt avec l'empereur (2).

AIR : *De Joconde.*

Que par le combat de Denain ;
Tout ait changé de face ;
Que nos lys, sur le bord du Rhin,
Soient remis à leur place ;
Que Mars lui-même, dans Rastadt,
Signe une paix tranquille ;
Puis-je en féliciter l'état,
Lorsqu'on sabre la ville ?

(1) Par un édit publié à la fin de cette année, on retrancha les deux cinquièmes des rentes sur l'hôtel-de-ville depuis 1706, et on les mit au denier vingt-cinq.

(2) Le maréchal de Villars, après avoir

terminé la guerre, eut encore la gloire de conclure la paix à Rastadt avec le prince Eugène. C'étoit peut-être la première fois qu'on avoit vu deux généraux opposés, traiter ainsi au nom de leurs maîtres. Ils y portèrent tous deux la franchise de leur caractère. J'ai oui, dit Voltaire, conter au maréchal de Villars qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugène fut celui-ci : *Monsieur, nous ne sommes point ennemis ; vos ennemis sont à Vienne, et les miens à Versailles....* Il ne fut point question dans ce traité des droits que l'empereur réclamoit toujours sur la monarchie d'Espagne, ni du vain titre de roi catholique, que Charles prit toujours, tandis que le royaume restoit assuré à Philippe V. Louis XIV garda Strasbourg et Landau qu'il avoit offert de céder auparavant, Huningue et le nouveau Brisack qu'il avoit proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'Alsàce, à laquelle il avoit offert de renoncer. Mais ce qu'il y eût de plus honorable, il fit rétablir dans dans leurs états et dans leurs rangs les électeurs de Bavière et de Cologne.

Après la conclusion de ce traité on

frappa à Nuremberg une médaille dont l'idée est une allusion fort ingénieuse à l'entrevue des deux généraux. Leurs têtes étoient face à face, avec cette légende : *Olim duo fulmina belli* ; et le revers : *Nunc instrumenta quietis*. Rastadt, 1714; sur ce revers, il y avoit une table, deux épées entourées de branches d'olivier, un casque pour écritoire, et un amour qui tenoit une plume à la main.

Les conditions de la paix d'Utrecht ne furent cependant pas en général assez agréables à Louis XIV pour qu'il en reçût les complimens avec plaisir ; il n'en voulut recevoir aucun.

Parallèle de Clément XI et de Louis XIV.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Louis ayant vu que Clément
Retranchoit si facilement
La morale de l'évangile (1),
Il retranche de son côté
Les rentes de l'Hôtel-de-Ville
Pour imiter sa sainteté.

(1) Par la fameuse constitution *unigenitus*, donnée à la sollicitation du P. Tellier, confesseur du roi.

A Clément XI.

Quand Louis nous réduit à la mendicité
Par le retranchement des rentes de la ville ;
Clément, laissez-nous l'évangile,
Pour y puiser du moins l'esprit de pauvreté.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

De nos rentes, pour nos péchés,
Si les quartiers sont retranchés,
Que sert-il d'émouvoir sa bile ?
Il ne faut que changer de lieu ;
Nous allions à l'Hôtel-de-Ville ;
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

L'épouvantable banqueroute
Que fait Louis dans sa déroute,
Surcharge la barque à Caron ;
Il est si gueux dans son vieil âge,
Qu'on craint que la veuve Scarron
N'ait fait un mauvais mariage.

1714. (12 *août.*)

MORT D'ANNE STUART,

Reine d'Angleterre (1).

EPITAPHE DE CETTE PRINCESSE.

CI-GÎT la reine Anne Stuart,
Morte trop tôt, morte trop tard :
Trop tôt pour l'ancien ministère (2),
Trop tard pour le parti contraire (3).
Tout bien compté, tout rabattu,
C'est ainsi que je l'ai conclu.
Trois ans plutôt, le roi de France
N'auroit pas vu tourner la chance ;
Six mois plus tard, les protestans
Auroient fort mal passé leur temps (4) :
Qu'on la loue ou qu'on la condamne,
Grace à Dieu ! ci-gît la reine Anne.

(1) Anne Stuart, reine d'Angleterre, mourut à Londres dans sa cinquante-quatrième année. Elle étoit douce, bonne, facile souvent jusqu'à l'excès, suivant aveuglément les vues de son conseil, et donnant trop quelquefois aux volontés de ses ministres. Les uns la firent entrer dans la ligue contre la France ; les autres la

portèrent enfin à la rompre. Elle fit la guerre avec succès ; et son règne, fécond en grands évènemens, est peut-être le plus éclatant dans l'histoire d'Angleterre. Sans avoir le génie de la fameuse Elisabeth, elle en eut le bonheur.

(2) *Trop tôt pour l'ancien ministère.* C'étoit le parti de Marlborough et de tous ceux qui vouloient la continuation d'une guerre ruineuse pour la Grande-Bretagne.

(3) *Trop tard pour le parti contraire.* Ce parti étoit composé des nouveaux ministres, du duc d'Ormond, du comte d'Oxford, du vicomte de Bolingbroke, etc.

(4) Il est indubitable que le nouveau ministère de la reine Anne vouloit préparer en secret le rétablissement du fils de Jacques II sur le trône. La reine Anne elle-même commençoit à écouter la voix de la nature par celle de ses ministres, et elle étoit dans le dessein de laisser sa succession à ce frère, dont elle avoit mis la tête à prix malgré elle.

(*mai.*)

Ambassade de Perse (1).

Sonnet en bouts rimés.

O l'aimable saison pour les fruits de la *herse*,
Où tout rit dans nos champs, où chacun court au *bain!*
L'abondance et la paix vont nous ouvrir leur *sein*,
Et Louis redouté n'aura plus de *traverse.*

Il va dans ses états rétablir le *commerce*,
Qu'avoit interrompu le rival de *Vulcain;*
Sa gloire, qui s'étend jusqu'au climat *lointain*,
Vient d'attirer ici l'ambassadeur de *Perse.*

Le peuple à sa santé boit déja *rasibus:*
Le sexe pour lui plaire effacera *Vénus;*
L'auteur pour le louer abandonne *Origène;*

Et l'amant, pour le voir, quittera sa *Lays*:
J'en juge par mon cœur; car si j'étois *Pâris*,
Pour avoir ce plaisir, je quitterois Hélène.

(1) Louis XIV donna audience à l'ambassadeur de Perse, le 19 février.

Dans ces dernières années, madame de Maintenon cherchoit inutilement à lui procurer quelques instans de dissipation, par des concerts, des prologues d'opéra

pleins de ses louanges, des scènes de comédie que des musiciens et les domestiques de l'intérieur jouoient dans sa chambre : l'ennui ne quittoit plus sa proie ; ce qui faisoit dire à cette femme, punie par le succès même de son ambition : *Quel supplice de vouloir amuser un homme qui n'est plus amusable !* La superstition et les pratiques dévotes ayant survécu chez lui à tous les autres goûts, elle imagina des présentations solennelles de généraux d'ordre, avec le même appareil qu'on accorde aux ambassadeurs des grandes puissances, quand ils font leurs entrées. On vit arriver le général des capucins, le général des minimes, qui furent reçus dans les carosses du roi, et lui firent des harangues. Une nouvelle scène succéda bientôt à ces farces monacales ; et l'on apprit que *Méhémet Risabeg*, ambassadeur de Perse, étoit en chemin et devoit paroître à la cour. Le roi ordonna au baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, d'aller lui faire compliment à deux lieues de Paris, et nomma le maréchal de Matignon pour l'accompagner. L'ambassadeur eut avec Breteuil et Matignon les procédés

les plus bisarres et les plus extravagans, que l'on attribua tous au scrupule qu'il mettoit dans l'observation de la loi mahométane. Le jour de l'audience arrivé, sa réception eut lieu dans la grande galerie. Ce lieu avoit été choisi pour qu'il fît plus à son aise ses salutations au roi, qui se plaça sur un trône dans le fond, environné du dauphin, des princes du sang et de toute la cour, dans sa plus grande magnificence. L'ambassadeur parut frappé de cet imposant spectacle et commença son premier salut : le roi se leva et lui ôta son chapeau. Le persan monta jusqu'à la plate-forme où étoit le fauteuil du monarque, auquel il remit ses lettres de créance, et la cérémonie finit comme elle avoit commencé... On sut, quelque temps après, que ce prétendu persan s'étoit enfui de Constantinople, où il étoit prisonnier; que l'ambassadeur de France l'avoit fait sauver; que les présens qu'il avoit apportés de la part du roi de Perse, ne venoient que de Marseille; que ces présens qu'on avoit fait garder par un exempt, par quatre archers, et qui précédoient fastueusement l'ambassadeur, ne

consistoient que dans cent six petites perles et cent quatre-vingt turquoises, de la valeur en tout de mille écus, et deux pots de gomme. Les parisiens commencèrent à le traiter hautement d'imposteur ; ils ne se trompoient pas : car le régent découvrit, après la mort du roi, que ce fantôme d'ambassadeur n'étoit qu'un jésuite portugais qui, ayant parcouru tous les pays du monde, et sur-tout la Perse, avoit été arrêté par les turcs, emprisonné à Constantinople, et que ses confrères, après l'avoir délivré, l'avoient instruit de leur mieux pour tâcher aussi de désennuyer Louis XIV.

1715. (1er. *septembre.*)

Mort de Louis XIV.

Enfin *l'homme immortel* (1) est mort,
Malgré sa fameuse devise :
La parque, en terminant son sort,
A sauvé l'état et l'église.

(1) Allusion à la devise de la place des Victoires : *Viro immortali.*

Louis XIV dépérissoit de jour en jour ;

il fut attaqué vers le milieu du mois d'août, au retour de Marly, de la maladie qui termina sa longue carrière. Ses jambes s'étant enflées, la gangrène commença de se manifester. Un empyrique, dans les dernières époques de sa maladie, lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea, et l'empyrique assura qu'il guériroit. La foule qui, depuis quelques jours, entouroit le duc d'Orléans, diminua aussi-tôt. *Si le roi mange une seconde fois*, dit le prince, *nous n'aurons plus personne.* La fermeté d'ame qui caractérisoit Louis XIV ne l'abandonna pas dans ces derniers momens. *J'avois cru*, dit-il à madame de Maintenon, *qu'il étoit plus difficile de mourir;* et à ses domestiques: *pourquoi pleurez-vous? m'avez-vous cru immortel? mon âge a dû vous préparer à ma mort.*

Le 25, jour de la Saint-Louis, il fut confessé et administré.

Le 26, dans la matinée, il se fit amener le dauphin, âgé de cinq ans, et lui adressa ces paroles copiées littéralement d'après celles qui sont restées encadrées pendant toute la vie de Louis XV au chevet de

son lit, au-dessus de son prie-Dieu : « Mon cher enfant, vous allez être roi » d'un grand royaume. Ce que je vous » recommande le plus fortement, est de » n'oublier jamais les obligations que vous » avez à Dieu. Souvenez-vous que vous » lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez » de conserver la paix avec vos voisins. » J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez » pas en cela, non plus que dans les trop » grandes dépenses que j'ai faites. Prenez » conseil en toutes choses, et cherchez à » connoître le meilleur pour le suivre » toujours. Soulagez vos peuples le plutôt » que vous pourrez, et faites ce que j'ai » eu le malheur de ne pouvoir faire moi- » même, etc. » L'adieu qu'il fit à madame de Maintenon parut répugner beaucoup à cette tendre épouse : *ce qui me console de vous quitter*, lui dit-il, *est l'espérance que nous nous rejoindrons bientôt dans l'éternité*. Elle s'en alla tout de suite à Saint-Cyr, comptant y rester. Le lendemain, le roi s'étant apperçu de son absence, en montra du chagrin et la demanda plusieurs fois : elle revint, et lui dit qu'elle étoit allée unir ses prières à

celles de ses filles de Saint-Cyr. Le 30 ; elle demeura auprès du roi jusqu'au soir, que, lui voyant la tête embarrassée, elle passa dans son appartement, partagea ses meubles entre ses domestiques et retourna à Saint-Cyr, dont elle ne sortit plus. Peut-être auroit-elle dû n'abandonner qu'à son dernier soupir ce roi qui l'avoit épousée et qui avoit encore quelques momens de connoissance. C'étoit à elle seule qu'il appartenoit de le soutenir dans ses derniers instans et de lui fermer les yeux. Le père Tellier ne remplissoit pas mieux ses devoirs auprès du monarque expirant. Après l'avoir confessé, il le quitta pour jamais, et ne s'occupa plus que d'intrigues pour préparer l'exécution du testament qui ôtoit au duc d'Orléans les principaux droits de la régence. Trois fois le roi le fit demander par les domestiques de l'intérieur, et trois fois il fut privé des secours de ce jésuite, qui ne trouvoit plus d'intérêt à le gouverner. Ce furent le curé de Versailles et le cardinal de Rohan qui, dans la nuit du 31, dirent les prières des agonisans : il y répondit d'une voix forte,

et mourut le lendemain premier septembre à huit heures un quart du matin.

Eloge funèbre de Louis XIV.

Air : *La faridondaine.*

Quel prodige surnaturel
  En cés lieux vient paroître ?
Que vois-je ? Ah ! c'est l'*homme immortel*
  Qui vient cesser de l'être !
Tremblez, ô peuple de Sion ;
La faridondaine, la faridondon ;
Plus d'un malheur je vous prédis,
        Biribi,
A la façon de Barbari,
        Mon ami.

La mort se présente à ses yeux
  Sans une autre couronne ;
Je le vois qui fait ses adieux
  A sa toute mignone ;
Je meurs, dit-il, c'est pour raison, la far.
Vous régnerez à Saint-Denis, biribi, etc.

Il se tourne vers le dauphin,
  Et lui tient ce langage ;
Mignon, je vous laisse à la fin
  Mon charmant héritage ;
Profitez-en, car il est bon, la far.
Depuis la paix tout y fleurit, biribi, etc.

Ensuite il parle à son neveu,
Et lui dit ce qu'il pense (1);
Je meurs content, puisque dans peu
Vous aurez la régence;
Mon testament vous en fait don, la far.
Mon dernier codicile aussi, biribi, etc.

Tellier, sans se faire appeller,
S'en approche avec zèle;
Si vous voulez, dit-il, aller
A la gloire éternelle,
Laissez-moi la commission, la far.
De remplir vos devoirs ici, biribi, etc.

Le roi répond : je le veux bien,
Nommez aux bénéfices;
Je vous connois homme de bien
Sans fraudes, sans malices :
Ah! sire, que vous êtes bon, la far.
Dit le confesseur attendri, biribi, etc.

Louis, voyant sa cour en pleurs,
Lui parle et la console :
Adieu, pour toujours je me meurs;
Car je perds la parole.
Alors se tut le grand Bourbon, la far.
Laissant bien à penser de lui, biribi, etc.

François, préparez-vous au deuil,
Je le vois; il expire;
Il entre enfin dans le cercueil,
Ce héros qu'on admire!
Plongez-vous dans l'affliction, la far.
Puisque vous perdez tout en lui, biribi, etc.

Je vois Philippe au parlement
  Demander la régence :
Doit-il y paroître content ?
  Il n'aura rien, je pense ;
Car, suivant ma prédiction, la far.
Le testament sera suivi, biribi, etc.

Peuples, courez voir en pleurant
  L'homme de Diogène ;
La mort dans son char triomphant
  A Saint-Denis l'emmène.
Que de filles se souviendront, la far.
D'avoir vu son convoi de nuit, biribi, etc.

Hélas ! falloit-il qu'il mourût,
  Ce prince tant aimable ?
Son zèle pour nôtre salut
  Etoit inconcevable.
Avec la constitution, la far.
Il nous menoit en paradis, biribi, etc.

Sa sagesse et son équité
  Brilleront dans l'histoire;
Par lui, le mérite exalté
  En publiera la gloire;
Et du Pérou jusqu'au Japon, la far.
On ne parlera que de lui, biribi, etc.

Si vous êtes chargé d'impôts,
  Il n'en étoit point cause;
Il desiroit votre repos;
  Pouvoit-il autre chose?
Vous lui faisiez compassion, la far.
Il songeoit plus à vous qu'à lui, biribi, etc.

Vous

Vous alliez vivre tous heureux,
  Dans une paix profonde;
Son ardeur à combler vos vœux,
  L'auroit rendu féconde.
C'étoit-là son ambition, la far.
Mais voilà votre espoir détruit, biribi, etc.

Il eut, sensible à vos besoins,
  Fait régner l'abondance;
Il eut rétabli, par ses soins,
  Bientôt la confiance;
Il y travailloit tout de bon; la far.
Avec Desmarets et Bercy, biribi, etc.

Pour faire circuler l'argent,
  Il aimoit la dépense;
Sa parole étoit du comptant;
  Tout alloit bien en France;
Chacun charmé d'un roi si bon; la far.
Disoit par-tout, *vive Louis !* biribi. etc.

Amis, respectez Desmarets,
  Son ministre fidèle,
Reconnoissez à ses arrêts
  Son mérite et son zèle;
Et pour la veuve de Scarron, la far.
Ayez bien du respect aussi, biribi, etc.

  Croyez le père Letellier;
  Suivez son évangile;
Croyez Fagon (2) dans son métier,
  Aussi savant qu'habile;
Fuyez Quesnel et ses leçons; la far.
Prosternez-vous devant Bissi (3), biribi, etc.

Passans, ci-gît Louis le Grand,
Qui fit plus qu'Alexandre;
Car il mourut en conquérant,
N'ayant plus rien à prendre.
Hommes, femmes, filles, garçons,
La faridondaine, la faridondon;
Dites *de profundis* pour lui,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

FERRAND.

(1) *Et lui dit ce qu'il pense.* Il dit précisément le contraire, puisqu'il lui assura qu'il lui avoit conservé les droits attachés à sa naissance.

(2) Fagon, premier médecin de Louis XIV, fort appuyé par madame de Maintenon.

(3) Le cardinal de Bissi, l'un des grands sectateurs de la constitution *unigenitus*.

LOUIS XIV MOURANT.

Louis, près de mourir, sachant qu'un ravisseur
Ne peut jamais prétendre à l'éternel bonheur,
En tenant dans ses mains tout le bien de la France;
Dont il a si long-temps dévoré la substance;
Commençant d'avoir peur,
Fit appeler son confesseur.

Par bonheur c'étoit un Jésuite;
Et voici ce qu'il répondit :
Vous n'avez qu'à faire un édit,
Qui dira que vous êtes quitte.

SIXAIN.

A PEINE notre grand Louis
Est-il gissant à Saint-Denis,
Que l'on insulte à sa mémoire (1).
Peuple ingrat, le pourra-t-on croire?
Tant qu'il vécut, vous savez bien,
Qu'il ne voulut que votre bien.

(1) On n'avoit pas attendu qu'il fût déposé à Saint-Denis pour insulter à ses cendres. Ce même peuple qui, en 1686, avoit demandé au ciel avec larmes la guérison de son roi malade, alla voir son convoi funèbre avec des dispositions bien différentes. On fut obligé de soustraire ce convoi aux sarcasmes des curieux, et on le fit passer à travers les champs et par des routes inconnues, d'Argenson ayant écrit qu'*il y avoit tout à craindre d'un peuple livré à des réjouissances aussi scandaleuses.* « J'ai vu, dit Voltaire, de petites tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. On y buvoit, on y chantoit,

on rioit. Les sentimens des citoyens de Paris avoient passé jusqu'à la populace. Le jésuite le Tellier étoit la principale cause de cette joie universelle ». Le même historien avoit entendu plusieurs spectateurs dire qu'il falloit mettre le feu aux maisons des Jésuites avec les flambeaux qui éclairoient la pompe funèbre.

Le cœur aux Jésuites (1).

C'est donc vous, troupe sacrée,
Qui demandez le cœur des rois !
D'un vieux cerf après les abois,
On donne aux chiens la curée.

(1) Le 27 août, il avoit fait appeller le marquis de Pontchartrain, et lui avoit dit : « Aussi-tôt que je serai mort, vous expédierez un brevet pour faire porter mon cœur à la maison professe des Jésuites, et l'y ferez placer de la même manière que celui du feu roi, mon père ; je ne veux pas qu'on y fasse plus de façon ». On lui représenta que l'ordre qu'il venoit de donner n'étoit que verbal ; qu'il falloit une ordonnance par écrit et qui fût signée : sur quoi il fit appeller le chancelier et lui

ordonna de la dresser, et de la sceller après l'avoir signée. Il donna ainsi aux Jésuites des marques de sa tendre affection jusqu'à ses derniers jours. Le bruit général étoit que long-temps avant sa maladie, le père Tellier l'avoit engagé à s'aggréger à la société, qu'il lui en avoit vanté les priviléges et les indulgences plénières, et l'avoit persuadé que quelque crime qu'on eût commis et dans quelque difficulté qu'on se trouvât de le réparer, la profession religieuse, faite dans la compagnie de Jésus, lavoit tout et assuroit infailliblement le salut. Le roi, dit-on, fit ses vœux dans le secret entre les mains du père Tellier. Il reçut, non pas l'habit, mais un signe presqu'imperceptible, comme une espèce de scapulaire, qu'on trouva sur lui après sa mort. Le duc de Saint-Simon, qui rapporte ces détails, ajoute que Maréchal, chirurgien du roi, qui jouissoit auprès de lui d'une grande privauté, lui a assuré ne s'être jamais apperçu de rien.

QUATRAIN.

QUELQUE dur que Louis nous fût,
Son trépas seul le justifie,
Puisqu'à l'exemple du Messie,
Il mourut pour notre salut.

AUTRE.

SI la France, au moment que ta course est finie,
Ne pleure point, Louis, ne t'en étonne pas.
Ses yeux baignés de pleurs pendant toute ta vie
Se trouvent épuisés au jour de ton trépas.

EPITAPHES DE LOUIS XIV.

I.

CE monarque fameux, adoré dans Versailles,
Fut l'auteur innocent de nos calamités;
Il chérissoit son peuple, il estimoit Noailles;
Cependant il les a tous deux persécutés.
Plus grand par ses vertus que par son diadême,
Il eût été parfait, s'il eût vu par lui-même;
Sa mort de l'univers est l'unique entretien.
Gémissant des malheurs où la France est réduite,
Il est mort en monarque, en grand-homme, en
chrétien,
Quoique dans les bras d'un jésuite!

II.

Ci-gît qui devoit toujours vivre,
Et tout le monde conquérir;
Louis le Grand, modèle à suivre,
A su tout vaincre et bien mourir.

III. *Parodie de la précédente.*

Ci-gît qui n'auroit pas dû vivre
Ni tant de pays conquérir,
Louis, qu'aucun roi ne doit suivre,
A su tout prendre avant que de mourir.

IV.

Ci-gît le mari de Thérèse,
De la Montespan le mignon,
L'esclave de la Maintenon
Et le valet du père de la Chaise.

V.

Ci-gît le roi des maltôtiers,
Le protecteur des usuriers,
Le lâche esclave d'une femme:
Ne priez point dieu pour son ame.

VI.

Ci-gissent, au même tombeau,
Louis quatorze et ses finances,
Et la bulle et l'édit nouveau,
Et de Tellier les manigances.

Passant, qui visitez ce lieu,
Le plus célèbre de la France,
Apprenez qu'il faut craindre Dieu,
Et mettre en lui son espérance.

VII.

Violer la nature aux dépens d'une armée (1);
Transporter sur des monts la Seine courroucée;
Forcer le laboureur à devenir soldat;
Donner droit aux traitans de faire un magistrat;
Abolir la noblesse, en faire de nouvelle;
Traiter le droit des gens de pure bagatelle;
Enfreindre les traités sans honneur et sans foi;
Croire que l'univers n'est créé que pour soi;
Des bras d'un tendre époux enlever une femme (2);
Confondre dans son sang les fruits de cette flamme;
De métaux précieux se dresser un autel,
Enchaîner les humains aux pieds d'un immortel;
Au milieu de la paix faire aux amis la guerre;
Par le fer et le feu vexer toute la terre;
Accabler sous le poids du rang et de l'honneur,
Des monstres d'un amour dont frémit la pudeur;
Avilir tout pour eux, dignités et naissance:
Voilà tous les hauts faits du héros de la France.

(1) Le camp de Maintenon.

(2) Madame de Montespan.

Précis de l'histoire des rois de France qui ont porté le nom de Louis.

SONNET (1).

Louis, premier du nom, fut un roi débonnaire;
Louis second fut sage, héroïque et clément;
Louis trois, quoique jeune, étoit brave et prudent;
Louis quatre eut le sort favorable et contraire.

Louis cinq fut docile et n'eut point d'adversaire.
Louis six, pour l'église, eut un zèle éclatant.
Louis sept, sur les flots, fit pâlir le croissant.
Louis huit eut de Mars le parfait caractère.

Louis neuf fut vaillant, sobre, chaste et pieux.
Louis dix fit punir un ministre odieux.
Louis onze fut grave et zélé politique.

Louis douze eut du peuple et le cœur et la voix.
Louis treize fut juste, intègre et magnifique.
Louis quatorze seul vaut tous les autres rois.

Par M. Baucher *de Rodez.*

(1) Ce sonnet nous a paru propre à donner une idée du délire de flatterie dont Louis XIV étoit encore l'objet. Il est tiré du mercure de septembre de cette année.

Abrégé de l'histoire de Louis XIV.

Air : *Des pendus.*

Or écoutez, mes chers amis,
Le très-véritable récit (1),
L'histoire de notre monarque,
Et vous jugerez si la Parque
A bien ou mal fait de trancher
La trame d'un prince si cher.

Son père, le roi des Français,
Tous les jours faisoit des souhaits
Pour que la reine fût enceinte,
Il prioit les saints et les saintes;
Le cardinal prioit aussi :
Il a beaucoup mieux réussi.

Au bout des neuf mois, vint au jour
Un petit enfant de l'amour,
Avec des dents longues et belles;
Lors on consulta son étoile,
Et dès ce temps-là l'on prédit
Qu'il mangeroit grands et petits.

D'abord sur les mamans tétons
Se creva le maître glouton;
Et leur montrant ses dents cruelles,
Il leur déchira les mamelles;
Chacune d'elles le quitta,
Puis une louve l'allaita.

Quand il commença de régner,
Il auroit dû se faire aimer,
Pour démentir la prophétie;
Elle n'est que trop accomplie;
Car il n'a cessé de ronger,
Et nous a fait tous enrager.

Nous lui prêtâmes notre argent,
En beaux louis, en écus blancs,
Croyant qu'il seroit honnête homme;
Mais nous savons à-présent comme
C'est être fou de se fier
A gens que l'on ne peut coffrer.

Il nous vendit de ces billets
Qu'il disoit être bons effets;
Ils avoient cours dans le commerce,
On en payoit toutes ses dettes;
Mais à-présent ce beau papier
Ne peut servir qu'à s'essuyer.

Les uns le nomment Louis le Grand
Et d'autres Louis le tyran,
Le banqueroutier et l'auguste,
Et c'est raisonner assez juste;
Car n'eut d'autres raisons jamais,
Qu'il faut, nous voulons, il nous plaît.

Ce prince n'avoit pas pourtant
Le cœur dur comme un diamant;
Car il aimoit la demoiselle,
Lorqu'il avoit jeune cervelle;
Puis étant devenu barbon,
Il prit la veuve de Scarron.

Son confesseur qui le savoit,
Pour pénitence lui donnoit
D'exterminer le janséniste,
Dont en poche il avoit la liste ;
Et chaque péché pardonnoit
Pour une lettre de cachet.

En deux mots, voici le portrait
De ce directeur si parfait,
Cet homme qui passe sa vie
De Jesus en la compagnie ;
Mais je crois moi qu'il le trahit ;
Car il a l'air de l'Antechrist.

O la plaisante invention,
Que cette constitution !
Elle étoit pleine d'indulgence ;
Elle exemptoit de pénitence ;
Louis y avoit tant de foi
Qu'à tout moment il la baisoit.

Ce prince ayant régné long-temps
Malgré nous et malgré nos dents ;
Fut attaqué de maladie
Qui menaçoit beaucoup sa vie ;
Il regarda venir la mort,
Tout comme fait un esprit fort.

Il composa dedans son lit
Le dernier tome des édits ;
Il régla toute la finance
De ce pauvre peuple de France ;
Tous les billets il décria,
Et c'est ainsi qu'il s'acquitta.

On fit venir des médecins ;
Mais soit qu'ils n'y connussent rien ;
Ou que par esprit de prudence
Voulussent en délivrer la France,
Ils l'ont mis dans le monument
A notre grand contentement.

Aussi-tôt son trépassement,
On l'ouvrit d'un grand ferrement ;
On ne lui trouva point d'entrailles ;
Son cœur étoit pierre de tailles ;
Son esprit étoit très-gâté,
Et tout le reste gangrené.

Avec la constitution,
Son cœur enfermé dans un plomb,
Fut envoyé chez les Jésuites ;
Par de beaux traits de politiques ;
De droit il leur appartenoit,
Puisque personne n'en vouloit.

Si-tôt qu'il fut enseveli,
On le porta dans Saint-Denis
Sans pompe et sans magnificence ;
Afin d'épargner la dépense ;
Car à son fils il n'a laissé
Que de quoi le faire enterrer.

Or, prions le doux Jésus-Christ,
Qu'il envoie au-devant de lui
Ses anges rangés en bataille ;
Car on assure que le diable,
Le regardant comme son bien ;
Doit l'enlever en chemin.

(1) On sait que les chansons sur l'air *des pendus* admettent les plus mauvaises rimes : c'est le privilége du genre.

Réclamation contre les satires publiées sur LOUIS XIV après sa mort.

QUEL bruit impétueux, quelle rage effrenée
Travaille à l'instant tous les cœurs !
A peine de Louis la course est terminée,
Ses sujets déchaînés vomissent mille horreurs ;
Des libelles grossiers l'injurieux déluge,
Inonde la ville et la cour ;
La halle, critique à son tour,
Aux rimeurs insolens prête un honteux refuge.
Que faut-il pour vous exciter,
Traîtres adulateurs, troupe avide et servile ?
Le sordide intérêt en éloges fertile,
N'a-t-il plus rien à vous dicter ?
A l'immortalité vos flatteuses promesses
Désormais ne l'élèvent plus ;
L'écrivain le plus vil attaque ses foiblesses,
Et n'ose seulement défendre ses vertus.
Pourquoi vous démentir ? quelle ame assez altière
Pourroit à ce héros refuser son respect ?
N'eut-on pas dit à son aspect
Qu'il régnoit sur la terre entière ?
Vit-on jamais d'exploits plus beaux ?
Au bruit de ses premières armes,
Le Batave, saisi des plus vives allarmes,
Cherche son salut dans les eaux.

Jusqu'où ses ennemis, par de promptes retraites,
N'ont-ils pas élevé sa suprême grandeur?
Que de talens, que de splendeur!
Mais c'est trop hasarder : la plus savante plume
Pourroit elle réduire au gré de l'univers
La matière de son volume
A la mesure de cent vers?
Sous tant de monumens illustres
Ce monarque, il est vrai, paroît enseveli.
Après avoir brillé pendant plus de dix lustres,
A la fin l'étoile a pâli.
Hochstet et Ramilly, Turin et Barcelonne,
L'hiver le plus affreux, l'usure au front d'airain;
Tant de malheurs ensemble ébranlèrent le trône,
Sans ébranler le souverain.
Tous ces événemens sinistres,
Jusqu'aux injures des saisons,
Tous les égaremens des chefs et des ministres
Sont pour le condamner d'implacables raisons.
Les bouillantes ardeurs de sa tendre jeunesse
Sont un crime à lui seul : rien ne peut l'excuser;
De ses ans prolongés la constante sagesse
Est un modèle à mépriser.
César fut adultère, et jadis Alexandre
N'écouta que la vanité :
L'un et l'autre mit tout en cendre :
Ont-ils moins les honneurs de la postérité?
La mort imprévue et facile,
De leurs sanglans efforts interrompit le cours :
Dans le sein de la paix, d'un œil ferme et tranquille,
Louis compte ses derniers jours.

Non que de ses vainqueurs la profane arrogance,
Lui fît avec mépris insulter le trépas;
Soumis à l'éternel, il vit sans résistance
Cet instant qu'il ne craignoit pas.
Pourquoi donc, insensés, par les traits les plus lâches,
Jusques dans le tombeau troublez-vous son sommeil?
Il avoit ses défauts : le soleil a ses taches :
Mais il est toujours le soleil.
Malgré tous vos sermens, un coupable caprice
Vous soustrait aux devoirs promis :
Rendez-lui du moins la justice
Que lui rendent ses ennemis.
Elève de ce roi, dans ta noble carrière,
Régent, tu répondras à nos ardens souhaits;
Tu voudras maintenir les biens qu'il nous a faits;
Et réparer les maux qu'il nous a laissés faire;
De tes soins quel sera le prix?
Tu verras sur ces grands théâtres
Des fourbes dans tes idolâtres,
Des ingrats dans tes favoris.

Le P. DELARUE, *jésuite.*

LES

Les j'ai vu.

Depuis qu'à mourir destiné
J'ouvris les yeux à la lumière,
Le tourbillon où je suis né
A six fois treize fois, pour fournir sa carrière,
Dans son cercle annuel sur son axe tourné.
J'ai vu vingt-huit mille et sept cent vingt journées :
J'ai vu des millions de millions d'instans,
Aussi-tôt dévorés qu'engendrés par le temps;
Et dans un si long cours d'années,
Combien n'ai-je point vu de revers éclatans !
Combien n'ai-je point vu de courses terminées !
J'ai vu renouveller la terre d'habitans.
J'ai vu d'illustres destinées
Être, comme épis mûrs, au printemps moissonnées,
Et les enfans des Dieux passer de leur berceau
Dans l'obscurité du tombeau.
J'ai vu les têtes couronnées,
Par leurs propres sujets à la mort condamnées,
Tomber sous l'acier du bourreau.
J'ai vu, par le complot d'un attentat semblable,
Des guerriers ottomans le sultan redoutable
Expirer sous le nœud d'un infâme cordeau.
Et que n'ai-je point vu ! qu'ai-je à voir de nouveau?
J'ai vu des vains mortels la tristesse et la joie;
J'ai vu qu'à leurs desirs, à leurs craintes livrés,
Ils sont des passions le jouet et la proie,
Et que d'erreurs sans cesse ils vivent enivrés.

J'ai vu la vanité s'élever jusqu'aux nues
Sur des aîles de cire en un moment fondues.
J'ai vu l'ambition prendre un vol plus heureux,
Et monter par le crime au comble de ses vœux!
Pour l'héritage le plus ample,
Dont jamais on ait vu tester,
J'ai vu, ce qui n'a point d'exemple,
De tous les potentats les forces se heurter.
J'ai vu les rois jouer aux barres
Par des catastrophes bizarres,
Et le fer tour à tour décider de leurs droits.
J'ai vu, dans un court intervalle,
Une grande victoire être au vainqueur fatale.
J'ai vu quels trésors ont les rois
Dans les cœurs d'un peuple fidèle,
Et de quelle ressource au trône qui chancèle
Est un seul homme quelquefois.
J'ai vu long-temps la France éclatante de gloire,
Faire voler le nom françois
Sur les aîles de la victoire.
J'ai vu finir le cours de ses heureux exploits,
Et le fer et la faim la réduire aux abois.
J'ai vu, j'en frémis quand j'y pense,
J'ai vu l'orgueil et l'insolence
Lui prescrire d'indignes loix.
J'ai vu la jeunesse saisie
D'une agréable frénésie,
Aller en masque au Carnaval,
Et tous les jours l'hypocrisie
Masquée à la cour bien ou mal.
J'ai vu, j'ai méprisé la basse jalousie

Que la gloire d'écrire a le don d'inspirer.
J'ai vu deux partis disputer
De la vérité sans l'entendre ;
Le public, sans y rien comprendre,
Pour l'un ou l'autre s'entêter,
Et de leur dispute authentique,
Qui s'entend moins plus on l'explique ;
J'ai vu qu'après un long débat,
Après réplique sur réplique,
La haine des partis étoit le résultat.
J'ai vu l'excessive prudence
Ne servir qu'à nous décevoir ;
L'extrême avidité d'avoir
Faire vivre dans l'indigence ;
Le seul intérêt tout mouvoir,
Et la profondeur du savoir
Différer peu de l'ignorance.
J'ai vu d'un peu de vent les hommes se nourrir,
Et ne s'attacher qu'à paroître ;
J'ai vu qu'en cherchant à connoître,
Nous n'apprenons qu'à discourir.
J'ai vu les nations, avides de carnage,
S'attrouper tous les ans pour se faire périr,
Mettre à s'entre-tuer la grandeur du courage,
S'en faire un métier glorieux,
Et des tristes effets de leur funeste rage
Aller pompeusement rendre graces aux cieux.

L'abbé Régnier.

Les j'ai vu.

Attribués faussement à Voltaire (1).

Tristes et lugubres objets!
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidèles sujets.
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle peu suivie.
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage.
J'ai vu le soldat rugissant,
Crever de faim, de soif, de dépit et de rage (2).
J'ai vu les sages contredits,
Leurs remontrances inutiles;
J'ai vu des magistrats vexer toutes les villes
Par des impôts crians et d'injustes édits.
J'ai vu, sous l'habit d'une femme,
Un démon nous donner la loi;
Elle sacrifia son Dieu, sa foi, son ame,
Pour séduire l'esprit d'un trop crédule roi.
J'ai vu, dans ce temps redoutable,
Le barbare ennemi de tout le genre humain (3)
Exercer dans Paris, les armes à la main,
Une police épouvantable.
J'ai vu les tyrans impunis;
J'ai vu les gens d'honneur persécutés, bannis;
J'ai vu même l'erreur en tous lieux triomphante;
La vérité trahie et la foi chancelante.

J'ai vu le lieu saint avili;
J'ai vu Port-Royal démoli.
J'ai vu l'action la plus noire
Qui puisse jamais arriver :
L'eau de tout l'océan ne pourroit la laver;
Et nos derniers neveux auront peine à la croire.
J'ai vu, dans ce séjour par la grace habité,
Des sacriléges, des profanes,
Remuer, tourmenter les mânes
De corps marqués au sceau de l'immortalité.
Ce n'est pas tout encor : j'ai vu la prélature
Se vendre ou devenir le prix de l'imposture;
J'ai vu les dignités en proie aux ignorans;
J'ai vu les gens de rien tenir les premiers rangs;
J'ai vu de saints prélats devenir la victime
Du feu divin qui les anime.
O temps! ô mœurs! j'ai vu, dans ce siècle maudit,
Un cardinal, l'ornement de la France,
Plus grand encor, plus saint qu'on ne le dit,
Ressentir les effets d'une horrible vengeance.
J'ai vu l'hypocrite honoré;
J'ai vu, c'est dire tout, le jésuite adoré.
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda par vengeance à nos desirs ardens :
J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

(1) On a long-temps attribué cette pièce à Voltaire, même depuis sa sortie de la Bastille, et cette erreur est encore renouvellée dans des mémoires du comte de

Maurepas. Elle avoit été démentie, en 1786, dans la vie de Voltaire, par l'abbé du Vernet, et dans celle qu'a donnée Condorcet en 1789 pour accompagner les œuvres complettes : ce qui n'a pas empêché l'éditeur des mémoires de Maurepas de l'adopter de nouveau dans ses notes. Ce qu'il y a de certain, c'est que Voltaire fut accusé d'être l'auteur des *j'ai vu*, et que ce soupçon le fit mettre à la Bastille, sous la régence en 1716. Cette pièce finit par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

Il en avoit un peu plus de vingt-deux. La police, qui n'y regardoit pas de si près, regarda cette conformité d'âge comme une preuve suffisante pour le priver de sa liberté. Il resta à la Bastille près d'un an ; on ne lui donnoit ni encre ni papier. Ce fut pendant cette détention qu'il arrangea le plan de sa Henriade, et qu'il versifia le second chant, auquel il n'a rien changé. « Cependant, dit l'abbé du Vernet, l'auteur des *j'ai vu*, poussé par le remords, s'avoua coupable, et Voltaire fut mis en liberté. Le lendemain

de son élargissement, le duc d'Orléans, régent du royaume, l'admit à lui faire sa cour, le reçut avec un accueil distingué, et auquel Voltaire répondit : « monseigneur, je trouverois fort bon que sa majesté voulût désormais se charger de ma nourriture ; mais je supplie votre altesse de ne plus se charger de mon logement ».

(2) *Le soldat mourir de faim, de soif.* Dans les dernières années de la guerre de la succession, le prêt manqua aux troupes.

(3) *Le barbare ennemi, etc.* D'Argenson, lieutenant de police.

Fin du troisième volume.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues dans le troisième Volume.

A

B

D

E

M

N.

O.

P.

R

Rentes

V.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 50, ligne 5, de la dauphine, *lisez* de la duchesse de Bourgogne.

Page 121, ligne 8, la seconde, *lisez* le second.

Page 161, quand dans la méditerranée, etc. *supprimez* ces couplets qui se trouvent déja page 158, et qui *sont* ici répétés par mégarde.

Page 283, vers 16, Vendôme dans la Lombardie, *lisez* Vendôme de la Lombardie.

Page 303, ligne 13, de faire ressentir, *lisez* de faire éprouver.

Page 320, ligne 11, état roi, *lisez* élu roi.

Page 370, vers 6, emble qu'à la nôce, *lisez* il semble qu'à la nôce.

